PS/ABdd

Revue d'Histoire Littéraire de la France

61e ANNÉE - N° 1
JANVIER - MARS 1961

SOMMAIRE

PIERRE GROSCLAUDE
Un voyage de Malesherbes dans le Midi de la France 1

P. CHRISTOPHOROV
Chateaubriand, Montlosier et le " Courier de Londres " 15

BRUCE TOLLEY
Balzac et " La Caricature " 23

E. de SAINT-DENIS
Michelet et la mer de la Manche 36

CLAUDE PICHOIS
En marge de l'histoire littéraire : Vers une sociologie historique des faits littéraires 48

NOTES ET DOCUMENTS

RENÉ POMEAU
Une esquisse inédite de " L'Ingénu " 58

FRANCIS J. CROWLEY
Note sur " Le Taureau blanc " 60

GILBERT GUISAN
A propos des " Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse " 61

G. BOUDET
Sur un des " Nouveaux Contes Cruels " de Villiers de l'Isle-Adam : " L'Enjeu " 71

MARIUS-FRANÇOIS GUYARD
La Bible et la Liturgie, sources du " Magnificat " de Claudel 72

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique et de la Direction Générale des Arts et des Lettres

UNIVERSITY OF LONDON
SHL
APR 1961
WITHDRAWN

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

COMPTES RENDUS

G. DELASSAULT, **Choix de lettres inédites de Louis-Isaac Le Maistre de Sacy** (J. ORCIBAL), 81. — TH. BESTERMAN : **Voltaire's Correspondence,** tomes XI-XL ; **Lettres d'amour de Voltaire à sa nièce** (R. POMEAU), 82. — VOLTAIRE, **Candide ou l'Optimisme,** éd. R. POMEAU (H. COULET), 84. — **Studies on Voltaire and the Eighteenth Century,** tomes VII-IX (R. POMEAU), 85. — P. GAY, **Voltaire's Politics, the Poet as Realist ;** R. WALDINGER, **Voltaire and Reform, in the Light of the French Revolution** (R. POMEAU), 87. — J. BOREL, **Personnages et Destins balzaciens** (P.-G. CASTEX), 88. — M. REGARD, **Sainte-Beuve** (R. MOLHO), 91.

●

NOUVELLES DIVERSES, 94

●

BIBLIOGRAPHIE, par René RANCŒUR, 97

●

Répertoire des lettres publiées de George Sand *(suite)*, **par Marie CORDROC'H, 129.**

LA REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE A L'ÉTRANGER

ABONNEMENTS POSTE INTERNATIONAUX

Nous signalons à nos clients que les pays suivants :

ALLEMAGNE OCCIDENTALE - AUTRICHE - BELGIQUE - DANEMARK - FINLANDE - ITALIE - LUXEMBOURG - NORVÈGE - PAYS-BAS - PORTUGAL - SUÈDE - SUISSE - VATICAN et depuis le 1er juillet 1959, la CHINE (Taïpaï) appliquent le système du service des abonnements poste internationaux. Ils peuvent souscrire un abonnement *dans le bureau de poste de leur localité* au tarif français payable en monnaie *locale.*

Les abonnements peuvent être souscrits dans les librairies suivantes :

ALLEMAGNE : *Bonn,* Bouvier. *Heidelberg,* Wetzlar. *Offenburg,* Dokumente Verlag. *Tübingen,* Jordan. ARGENTINE : *Buenos Aires,* Libreria del Colegio. BRÉSIL : *Rio de Janeiro,* Livrarias Editoras Reunidas. *Sao Paulo,* Difusao europeia do libro, CANADA : *Montréal,* Dussault. COLOMBIE *Bogota,* Libreria Buchholz Galéria. CUBA : *La Havane,* La casa belga. DANEMARK : *Copenhague,* Haase et Son. ÉGYPTE. : *Le Caire,* Les livres de France. ESPAGNE : *Madrid,* Roos. *Barcelone,* Selecciones Jaimes . ÉTATS-UNIS : *New York,* French Book Guild ; Stechert-Hafner. ANGLETERRE : *Cambridge,* Bowes et Bowes. *Oxford* : Parker et Son ; Blackwell. GRÈCE : *Athènes,* Kaufmann. HOLLANDE : *Amsterdam,* Meulenhoff ; Nilson et Lamm ; Scheltema et Holkema, Swets et Zeitlinger. *La Haye,* Martinus Nijhoff. ISRAËL : *Jérusalem,* Magues Press Hebrew Univ. ITALIE : *Rome,* Félice Le Monnier (9 dépôts en Italie). JAPON : *Tokio,* Maruzen. PÉROU : *Lima,* Plaisir de France. PORTUGAL : *Lisbonne,* Livraria a Bibliofila, *Porto* ; Lopes da Silvia. URUGUAY : *Montevideo,* Barreiro y Ramos.

SHL
WITHDRAWN

Revue d'Histoire Littéraire de la France

JANVIER-MARS 1961
61e ANNÉE - N° 1

UN VOYAGE DE MALESHERBES DANS LE MIDI DE LA FRANCE

Avide de s'instruire, épris du désir de voir et de connaître, Malesherbes partagea le goût de ses contemporains pour les voyages. Disons plus : ce qui n'était qu'un goût chez tant d'autres, fut chez lui une passion véritable. Dès qu'il pouvait se libérer des affaires, il s'en allait visiter une ou plusieurs régions de France, quelquefois même un pays étranger. Le voyage était pour lui un dérivatif, mais surtout un enrichissement intellectuel ; il en rapportait une ample moisson d'observations, relatives aux mœurs, aux productions, à l'agriculture, à l'industrie des pays qu'il avait traversés [1] ; il en rapportait aussi des plantes pour ses herbiers, des minéraux pour sa collection, et d'abondantes notes jetées sur le papier au jour le jour et retraçant en détail ses pérégrinations accomplies selon le déroulement d'un programme généralement fixé d'avance avec soin, mais où la part de l'improvisation n'était pas exclue.

Il voyageait tantôt seul, tantôt accompagné d'un secrétaire ou, plus souvent, de son fidèle valet de chambre Jacquemin [2], et, comme il avait horreur de la publicité, des fâcheux, des obligations mondaines, il choisissait la plupart du temps l'incognito : il n'était plus Monsieur de Lamoignon de Malesherbes, premier président de la Cour des Aides, ou ancien ministre, il était tout simplement *Monsieur Guillaume*, ne

1. Son biographe Dubois qui dit avoir lu la majeure partie de ses notes de voyages, mais qui prétend à tort qu'elles ont été perdues, écrit : « Non seulement il décrivait avec clarté et précision ce qu'il avait observé, mais il faisait lui-même l'application la plus utile de ses recherches à l'amélioration des différentes branches de culture et d'industrie qu'elles concernaient. »

2. Il admettait parfois d'autres compagnons : c'est ainsi qu'il fit une partie de son voyage aux Pays-Bas avec « un habile méchanicien », professeur à l'École militaire, M. Le Turc.

se découvrant que lorsque son personnage était percé à jour ou lorsqu'il avait à rendre visite à un correspondant, à un savant de province, dans une ville où il séjournait [1].

On trouvera dans les éloges et les biographies consacrés à Malesherbes au XIX^e siècle une ample moisson d'anecdotes relatives à ce voyageur bonhomme aimant à se promener à sa guise, à ne rien faire que selon sa fantaisie, jaloux de dissimuler son identité, se plaisant parfois à mystifier ses interlocuteurs.

Mais laissons les biographes et les anecdotes et demandons à Malesherbes lui-même comment il voyageait. Ses notes et journaux de voyage, que l'on croyait jadis perdus, existent : ils ont été conservés, pour une large part, dans des archives privées. Nous avons pu avoir connaissance de toutes les notes relatives à son voyage de 1776 dans les provinces méridionales, ainsi que du journal du voyage de quatre mois qu'il fit en Hollande en 1776 après sa retraite du ministère. Notes toutes autographes, parfois mal déchif frables, auxquelles sont mêlées des minutes de lettres [2]. Nous nous proposons de suivre Malesherbes au long du premier de ces deux voyages, qui n'est d'ailleurs point le premier qu'il entreprit : si nous manquons d'informations sur ses pérégrinations de jeunesse, qui durent être assez nombreuses, du moins possédons-nous des renseignements précis sur le voyage qu'il fit en Auvergne en 1751, en compagnie du géologue Guettard qui découvrit à cette occasion le volcanisme des monts Dôme.... Et il est probable, sinon certain, qu'entre 1751 et 1767 il visita d'autres régions.

Ce n'est toutefois qu'en 1767 que Malesherbes entreprend le premier en date de ses *longs* voyages. Il est depuis près de quatre ans déchargé de l'administration de la Librairie, et la Cour des Aides, bien qu'elle soit engagée dans une opposition de plus en plus vive contre l'arbitraire gouvernemental, lui laisse alors quelques loisirs. Il veut parcourir les provinces méridionales de la France ; pour atteindre la Provence il prend le chemin des Alpes.

1. Le passage que voici, extrait d'une lettre adressée de Hollande à sa sœur M^me^ de Sénozan, nous montre combien Malesherbes est désireux de conserver l'incognito, surtout en pays étranger :

« J'ay été reconnu icy le jour que j'y ay déja passé. Je ne l'ay pas été dans tout le reste du pays. Je l'ay été aussi, à ce que j'ay appris, à Gand et à Bruges, mais c'est après être parti de ces villes que quelqu'un a dit m'avoir reconnu dans la rue et qu'en faisant quelques combinaisons sur ce que j'avois fait et dit, on n'en a pas douté.

« A présent qu'on m'a deviné icy, il sera impossible de m'y cacher, mais je tâcheray de faire ma station à Saardam, ma course en Frise et le retour par Utrecht et ma seconde course en Nord-Hollande, aussi incognito que je l'ay été jusqu'à présent et je ne serois connu qu'à Amsterdam, à Leyde et à La Haye. »

2. Des renseignements précieux — quoique fragmentaires et décousus — sur les voyages de Malesherbes, nous sont également fournis par ses écrits (la plupart inédits) d'histoire naturelle. Presque tous sont truffés d'allusions à ses voyages. Le plus intéressant à cet égard est le *Mémoire sur les effets de l'hiver 1788-1789 et sur les conifères.* (Archives de Tocqueville.)

Parti de Paris en mai (nous ne savons au juste la date), il est à Grenoble à la fin du mois ; il est passé par La Verpillière ; il a vu le massif de la Grande-Chartreuse (qu'il décrit dans une lettre à Mme de Montigny comme un pays effrayant) ; écrivant à sa sœur Mme de Sénozan [1], il l'informe qu'il se rend à Gap et que de Gap il ira directement à Valence. Il a vu l'Isère, la vallée du Grésivaudan ; il admire la ville de Grenoble, « les montagnes en amphithéâtre jusqu'aux grandes Alpes dont les neiges se confondent avec les nuées », mais la perspective des Alpes « n'est pas pour tout le monde le plus agréable des spectacles ».

De Gap, le 1er juin, il fait à Mme de Malesherbes la relation de ses précédentes étapes. Il a vu, dit-il, le sommet des Alpes, la borne posée par le dernier traité, « l'eau coulant dans le Pô » ; il est allé jusqu'au premier village du Piémont. Il en conclut qu'on sort du royaume et qu'on y entre comme on veut.

J'ay couché dans un cabaret hors des portes de Briançon, j'ay tourné la ville dont j'ay très bien vu les fortifications en dehors et j'ay esté à cheval au Mont Genèvre qui est un village et j'y aurois esté aussi bien à pied parce que je vous avoueray que j'ay la poltronnerie de descendre toutes les fois que le chemin est sur le bord des précipices.

D'ailleurs, il a vu l'aspect général des Alpes, non les détails ; il a maintenant une idée de la façon dont on y fait la guerre.

Rien sur Valence [2] ni sur la vallée du Rhône ; il a grande hâte d'arriver en Camargue ; le 8 juin, il est aux Saintes-Maries-de-la-Mer ; il adresse ce jour à Mme de Malesherbes une lettre dont nous extrayons le passage suivant :

Je vous écris d'un village au bord de la mer qu'on ne peut pas appeler port parce que ce n'en est pas un, et qui n'est proprement qu'une retraite de pêcheurs. Je date de Saintes, c'est le nom du pays. Sur la carthe vous trouverés les Trois Maries ou Notre Dame de la Mer. C'est un pays où il arrive [*deux mots illisibles*] de gens de Paris, et ce n'est pas étonnant car à parler vray, ce n'est pas que le pays ou le rivage de la mer soit curieux : on n'y voit que du sable et de l'eau. Je seray durant toute la matinée en mer avec des pêcheurs, et l'aprés-dinée on me fera voir une cérémonie curieuse,

1. C'est à Mme de Sénozan que Malesherbes écrit le plus fréquemment au cours de ses voyages. Ajoutons que la relation de ce voyage de 1767 dans le Midi a été faite en grande partie à l'intention de son beau-frère le président de Sénozan, très curieux d'histoire naturelle comme de paysages et qui avait chargé Malesherbes de le renseigner sur un grand nombre de particularités des régions qu'il allait parcourir.

2. Est-il passé par Valence ? C'est douteux, car il dit à sa femme dans sa lettre de Gap : « Je pars demain pour Avignon. » Il a dû suivre la vallée de la Durance, au moins partiellement. Dans des notes d'histoire naturelle que nous avons consultées au château de Vrigny (Loiret), il fait allusion à Sisteron et aussi à Manosque où il a remarqué (« dans la promenade publique de la ville ») un immense micocoulier « sous lequel quarante à cinquante personnes viennent se mettre à couvert quand il pleut ».

c'est celle de marquer avec un fer chaud les bœufs sauvages de la Camargue [1]. Ces animaux ne supportent point du tout cette cérémonie avec patience ; ils sont poursuivis par un homme à cheval, sur un cheval aussi sauvage d'origine, mais dompté et armé d'un instrument qu'on appelle trident. Un autre homme à pied saisit le bœuf par les cornes et s'en empare, ce qui demande de l'adresse et n'est pas sans danger pour les spectateurs....

La Camargue intéresse vivement Malesherbes ; il est séduit par le caractère singulier, à la fois maritime et terrestre, du pays, par le spectacle des taureaux et des chevaux sauvages. Il en fait une longue description dans une lettre, également du 8 juin, à M^me^ de Sénozan, où il parle d'abord de la basse Camargue : « Cette vaste plaine [...] est dans une partie couverte d'un ou deux pieds d'eau de mer, dans d'autres parties absolument nue et seulement couverte de coquilles que la mer y a laissées, parce que ces parties sont celles que la mer arrose quand elle est en courroux, c'est le terme de mon muletier.... » Quant à la haute Camargue, la région d'Arles, il signale qu'elle est parfaitement cultivée en vignes et même en grain. « Ce qu'il y a de singulier, c'est la prompte maturité du climat : on y fera dans trois semaines la récolte du bled. »

Après la Camargue, Malesherbes se rend à Martigues [2], « trois villes réunies par deux ponts et qui par ce moyen n'en font qu'une ; mais qui ont cependant trois noms différents. Il décrit longuement l'étang de Berre [3], « ce grand lac entouré de tous côtés de montagnes très bien cultivées en oliviers et en vignes » ; et qui a sur ses bords « plusieurs petites villes » notamment Saint-Chamas et Berre ; il admire particulièrement le petit étang d'Istres [4] et le canal qui fait communiquer cet étang avec celui de Berre, et qui est fameux par la pêche aux moules et aux muges. Quant au « désert aride qu'on appelle la plaine de la Crau », il l'a vu avant d'arriver à Istres, venant d'Arles.

Le canal de Martigues à Port-de-Bouc retient longuement son attention : ce canal où il regarde passer les bateaux est partagé plusieurs fois dans sa longueur par différentes îles ou langues de terre. « C'est dans ces bras séparés des côtes que sont les fameuses bourdigues [5] du Martigue qui font un revenu si considérable pour leurs propriétaires. La plus belle de toutes qui est celle de M. le duc de Villars est affermée 10 000 livres [...]. A présent et pendant quelques mois, les bourdigues

1. C'est l'opération appelée la *ferrade*, qui consiste à renverser le jeune taureau en lui tordant un peu le cou, en le saisissant par les cornes, pour lui appliquer la marque du manadier, sur la cuisse gauche, avec un fer rougi au feu.
2. Il écrit « Le Martigue ».
3. Il l'appelle l'étang du Martigue.
4. « J'ay dîné à Istres et pendant que les chevaux s'y reposaient, je me suis promené aux environs du lac [...]. Istres fait partie de la principauté du Martigue et M. de Grignan, que j'ay dit être le propriétaire des eaux, n'est pas seigneur du pays. »
5. Les bourdigues sont des enceintes triangulaires formées avec des claies à travers un canal qui joint un étang côtier à la mer, pour prendre le poisson.

sont levées et je n'en ay vu que la place avec des cannes mises en faisceau dans les isles voisines en attendant la saison. »

Malesherbes signale la richesse de la plupart des habitants de Martigues. « Tout est pêcheur icy » et Martigues fournit du poisson à Aix, Arles, Avignon et même Marseille. « Les Marseillais occupés de plus grands objets, sont peu pêcheurs ; ils n'ont que quatre ou cinq tartanes destinées à la pêche. »

Après avoir visité les chantiers de construction de Martigues et ceux de Port-de-Bouc « où il n'y a que le fort et le port sans maison » [1], notre voyageur jette un coup d'œil sur la côte, rocheuse et escarpée (« ce roc est une vilaine pierre calcaire meslée de cailloux ou galets de mer »), puis il gagne Marseille par Marignane.

Nous n'avons pas trouvé dans ces notes de voyage de description de Marseille : Malesherbes dit, en effet, que la grande cité est suffisamment connue pour qu'il n'ait pas besoin d'ajouter une description à tant d'autres. Il n'a d'ailleurs passé qu'un jour à Marseille et en s'y tenant « presque caché ». Le 16 juin, il est à Cassis, où il se sent plus à l'aise. Il découvre que ce petit port provençal est la patrie de l'abbé Barthélemy [2]. Le mistral souffle fort, il fait froid.

Le lendemain, il se rend au château de Gémenos qui appartient à un magistrat aixois, un d'Albertas. Ce sont là les plus beaux jardins de Provence : « De l'eau partout, de l'eau claire comme du cristal, qui coule avec rapidité des montagnes voisines » [3]. Il en ressent une impression délicieuse, mais il ne s'attarde guère, rejoint le rivage, passe par Bandol, qui a « des maisons bien propres et joliment bâties, toutes rangées le long de la côte » ; il signale le château de M. de Sabran, et, de l'autre côté, celui de M. de Bandol, avec des bouquets de pins qui descendent jusque sur la mer même et qui domine « un petit îlot de rocher ».

Il ne fait que traverser Toulon [4] dont il semble n'avoir laissé aucune description, et le 19 juin, il arrive à Hyères. Il s'extasie devant la beauté du site et la fécondité du sol. « Hières est sûrement sous le plus beau ciel de la Provence puisque c'est le lieu où les orangers viennent le mieux [...]. La route de Toulon à Hières est très unie et très belle. » La vallée est large et cultivée. Les montagnes sont relevées en terrasses par l'industrie des habitants et couvertes d'oliviers et de vignes. C'est à Hyères qu'il a vu les plus beaux oliviers.

1. « J'ay vu deux assés gros vaisseaux, l'un de Rouen, l'autre de Nantes, chargés de bled pour l'approvisionnement de la Provence, qui sont venus au port de Bouc se décharger dans de plus petits bâtiments... », mais il n'y a pas assez de tirant d'eau.
2. L'auteur du célèbre *Voyage du jeune Anacharsis*, littérateur et antiquaire, né à Cassis (1716-1795).
3. « On scait que je n'aime pas les jardins parce que j'aime mieux la franche campagne ; mais dans un pays aussi exposé que celuy-cy au soleil et au vent, je conviens que des jardins ombragés et arrosés comme sont ceux de Gémenos sont une chose délicieuse. »
4. Après avoir couché au bourg d'Ollioules qui dépend, nous dit-il, de la seigneurie du Luc.

Dans le long développement que Malesherbes consacre à la ville et à ses environs, une place importante est réservée aux orangers. Une surprise l'attendait : il s'imaginait les orangers épars dans les champs, comme les oliviers : or il a trouvé des jardins où ces arbres denses et bien alignés font une ombre touffue. « On les laboure avec autant de soin que les pêchers à Montreuil, mais on les a dans des jardins clos où ils sont assés près l'un de l'autre pour qu'on marche sous leur ombre comme sous une futaye de chênes, avec la différence que leur tige n'est pas assés haute pour ne pas se courber en passant dessous. » Il se hasarde à critiquer cette manière de planter les orangers : mais « il n'y a rien à dire contre l'expérience des gens du pays où une culture est établie ».

Il n'en vante pas moins les agréments et l'utilité de cette culture et rapporte tout ce que lui en a appris l'enquête à laquelle il s'est livré, notamment au sujet de la greffe et des précautions à prendre contre les intempéries [1]. Il a visité le « jardin du roi » qui lui avait été annoncé comme une rareté et qui ne l'a pas déçu ; il en interroge le fermier ; ce jardin appartient réellement au roi qui l'a concédé pour dix ans et loué 3 000 livres à un officier de justice de Toulon.

Le magnifique paysage marin que l'on contemple des hauteurs d'Hyères (et qu'il a décrit avec enthousiasme) l'incite à visiter sinon les trois îles, du moins Porquerolles, la plus voisine et la plus accessible [2]. Parti de bon matin en voiture, il arrive au château de Giens, se rend à pied à la Tour Fondue et fait, sur une barque, une traversée sans histoire qui dure trois quarts d'heure. Il nous dit peu de chose de l'île. Le vent s'étant levé, la traversée de retour a lieu à la voile et il retrouve sa chaise au château de Giens. Mais une mésaventure l'attend ; en voulant parcourir seul et à pied les parties marécageuses de la presqu'île de Giens, il perd du temps à chercher un passage qui se révèle impraticable ; épuisé de fatigue et de soif, il est remis dans le bon chemin grâce à un gardien de coches qui lui fait boire du vin dans une assiette ; il arrive à une bastide appelée « le ceinturon », fort à l'est d'Hyères, et, par des sentiers qu'on lui indique, il regagne enfin la petite ville à la nuit tombée.

D'Hyères à Saint-Tropez le chemin est difficile : Malesherbes et ses compagnons de voyage le font à cheval. Ils traversent les salines d'Hyères, puis c'est la forêt dont de larges zones sont incendiées ; « spectacle horrible » pour un ami des arbres que celui de ces pins carbonisés ou à moitié morts ! Il y a cependant des bruyères, des arbustes, et « quelques arpens de terre qu'on a essayé de cultiver ». Ils ont dîné

1. Malesherbes fait ici un long développement sur la culture de l'oranger, au cours duquel il parle des oranges rouges, les seules qui se vendent bien à Paris, et des oranges blanches, moins demandées, sauf à Marseille et en Provence, — ainsi que de la fabrication de l'eau de fleur d'oranger.

2. Les îles de Port-Cros et du Levant appartiennent, dit Malesherbes, à M. de Marignane.

dans un cabaret au milieu de la forêt, mais avec les vivres qu'ils avaient apportés, car ils n'ont rien trouvé sur place : on les avait prévenus.

Enfin, à une lieue et demie de Saint-Tropez, les voyageurs débouchent au château de Cougoulin [Cogolin], se réjouissent de trouver « une vallée agréable » au sortir de cette « forêt horrible » et aperçoivent la mer au fond du golfe de Grimaud. Le château de Grimaud est en ruine et le seigneur du lieu réside en bas, dans le village. Avant d'arriver à Saint-Tropez, Malesherbes passe le long d'une gentilhommière appelée Berthaud, dont le seigneur était ci-devant garde du corps et qui a une position remarquable. « La mer, c'est à dire le golphe, en bat précisément les murs et le golphe n'a pas demi-lieue de large. De l'autre côté, le château est à cinquante toises d'un bois épais de pins [...] et observés que ce bois tient à la vilaine, mais immense forêt que j'ay traversée depuis la saline d'Hières jusqu'au château de Cougoulin, c'est à dire six grandes lieues. »

Une futaie de pins à traverser avant d'arriver à Saint-Tropez [1]. Malesherbes fait l'éloge de la ville qu'il compare à La Ciotat. Son port est excellent, « assés profond pour recevoir les galères du roi et les vaisseaux de 74 canons ». Il va contempler la vue du haut des collines ; il se renseigne sur le commerce de la région, sur l'activité du port, sur la population de pêcheurs qui habite Saint-Tropez et parmi lesquels il trouve une forte proportion de Catalans. « La côte de St-Tropez, nous dit-il, étoit fameuse pour la pêche au corail qui étoit plus abondant et plus beau que dans le reste de la côte de Provence. » Une ombre au tableau : les droits excessifs perçus par l'Amirauté, dont se plaignent amèrement les patrons de bateaux... « un bateau de deux malheureux matelots pour aller de St-Tropez à St-Raphaël a payé plus de trois livres ».

Sainte-Maxime, Fréjus où il parvient après avoir parcouru, moitié en voiture, moitié à pied, une « forest montagneuse » coupée de « chemins impraticables ».... Il ne séjourne que quelques heures dans cette ville, comptant la mieux voir au retour. Puis il entre dans la forêt de l'Estrelle [Estérel] dont il ne nous dit pas grand-chose sinon qu'elle est fort belle bien qu'elle renferme des parties brûlées ; il était, quant à lui, dans une chaise, bien à son aise ; il s'est beaucoup occupé à examiner les pierres....

Après la forêt, on débouche en vue de la rade de Cannes. De la description de Cannes (qui est assez longue), nous nous bornerons à extraire un fragment :

Quoy qu'il en soit de la bonté du port, l'aspect en est très agréable, parce que la position de la ville, dont je viens de parler, est telle qu'elle est tout entière étendue le long du port en demi-cercle et adossée contre la mon-

1. Ces pins sont de l'espèce appelée pins maritimes, *pignadas* à Bordeaux ; on en a planté à Bâville et à Malesherbes.

tagne [1] avec un grand bâtiment sur la hauteur et que je crois un couvent, et il y a de plus icy ce que je n'ay encore vu nulle part en Provence, c'est un grand rang d'ormes très bien venus et donnant une belle ombre tout le long du port sur le bord de la mer, jusqu'à y attacher les batteaux si l'on vouloit.

De Cannes, Malesherbes fait plusieurs petites excursions ; la première aux îles de Lérins. Sainte-Marguerite l'intéresse vivement. Il dépeint l'île comme inculte et pleine de broussailles avec beaucoup de genêts d'Espagne odorants. Il y voit des soldats qui font des fagots en vue des feux de la Saint-Jean. Il monte au fort, où il trouve vingt hommes de garnison pour garder vingt-cinq prisonniers. « Ces prisonniers sont à la garde du gouverneur qui en répond et les traite comme il veut. » Deux ou trois seulement jouissent de la liberté dans l'île. Il cause avec l'un d'eux, qui le renseigne sur l'histoire de l'île, sur les cultures auxquelles se prêterait le terrain. « C'est un jeune homme de grand nom et appartenant de très près à tout ce qu'il y a de très puissant. Il faut qu'il ait fait de grandes fautes puisqu'on le tient icy depuis trois ans. Il compte sur un retour prochain et a un peu d'humeur contre un certain oncle ; je le luy passe, mais je luy ay conseillé de n'en pas parler tout haut [2]. »

A Saint-Honorat, son petit bateau a débarqué entre les rochers. Cela lui a paru « un port de Polichinelle, mais le plus joli du monde ». L'île est très agréable et l'a charmé : un petit bois où l'on est « dans la plus parfaite solitude » ; au débouché, « une belle plaine cultivée comme la Beauce ». Il a visité le couvent des moines ; il a conversé avec le prieur qui aime l'agriculture, cultive avec amour son jardin potager et qui « est assés heureux pour être engoué de son île quoiqu'il l'habite depuis près de trente ans et qu'il ait habité autrefois Paris ».

De Saint-Honorat, Malesherbes traverse le golfe pour aborder à « la Théoule », petit port mal abrité sans aucune habitation sauf une cabane de pêcheur et un gros bâtiment inachevé construit par un ci-devant seigneur de la Napoule. Il revient par le village de la Napoule dont il admire le château, mais qui est infesté par la malaria, à cause d'une petite rivière qui, n'ayant pas de débouché sur la mer, a formé un marais [3]. Le soir, de retour à Cannes, la vue des feux de la Saint-Jean lui dicte un des rares passages poétiques de son récit :

Nous avons eu, en rentrant à Cannes, un joli spectacle qu'il n'y a que le hasard qui puisse procurer : c'étoit la veille de la St-Jean, il ne faisoit pas une haleine de vent, le jour tomboit. Tout à coup nous vîmes allumer six

1. Il s'agit de la colline dite Mont-Chevalier ou le Suquet.

2. On sait avec quelle tenacité, au cours de son ministère de 1775-1776, Malesherbes luttera contre l'institution des lettres de cachet, surtout celles qui étaient demandées par les familles ; il fera libérer un certain nombre de prisonniers d'État.

3. M. de Montgrand, seigneur de la Napoule, est obligé pendant l'été, de se retirer avec sa famille soit à Cannes, soit à Grasse.

ou sept feux sur le port de Cannes, qui éclairoient les maisons et les ormes dont j'ay parlé, — un à la Napoule que nous quittions, deux beaucoup plus considérables aux îles de Ste-Marguerite et de St-Honorat, et de plus un pêcheur en avoit fait un sur son bateau et promenoit dans la mer cette lumière vivante.

« De Cannes à Antibes, il faut que j'aye dormi en chemin, car je n'ay rien vu. » Du moins, à Antibes, il ouvre les yeux et admire non point tant le paysage dans son ensemble que « la beauté des fortifications et l'assiette naturelle du port ». Ce port, plus vaste que celui de Cannes, il le décrit assez longuement. Il regrette seulement qu'il s'envase, comme plusieurs autres ports de cette côte, il a vu des soldats qui travaillent à un ponton pour le curer. Ce phénomène d'envasement, qui paraît se généraliser, le porte à croire que sur le rivage méditerranéen la mer se retire peu à peu.

D'Antibes il monte à Grasse, par un chemin laid et cahotant.

La description de Grasse est longue et détaillée. Tout l'enchante [1] : l'heureuse situation de la ville, abritée des vents, garantie contre une chaleur excessive par les eaux abondantes qui tombent des montagnes froides, la beauté des oliviers, l'agrément des bastides (non fermées de murs comme à Marseille), l'air toujours embaumé de fleur d'oranger ou de jasmin d'Espagne. Après un développement sur les jasmins, leurs variétés (jasmin sauvage et jasmin d'Espagne), la façon de les multiplier par la greffe ou la marcotte, et sur les autres plantes que l'on cultive pour les parfums, cédrats, citronniers, bergamotiers, rosiers, acacias, sur les précautions à prendre pour les préserver du froid, Malesherbes aborde le chapitre de la fabrication des parfums ; il a visité plusieurs parfumeries, il s'est entretenu avec un des principaux fabricants.

Les parfumeurs de Grasse abandonnent à de misérables paysans l'extraction des feuilles essentielles des plantes rustiques dans le pays, comme le thim, le serpolet, les deux menthes, la lavande, la sauge, le romarin [...]. J'ay vu un de ces pauvres gens faire sa distillation en plein air ; il avoit aussi le petit réservoir d'eau et la petite huillière, excepté que la sienne n'étoit pas de verre, mais de cuivre. Nous l'avons rencontré le matin en arrivant à Grasse. Il travailloit tout à côté du chemin. Le soir en m'en retournant je le trouvay qui avoit replié sa petite boutique et la reportoit sur ses épaules. Il distilloit alors du thim ; j'en pris dans mes mains....

Malesherbes épilogue assez longuement sur les procédés de distillation, sur la fabrication des pommades (la pommade des parfumeurs de Grasse est très supérieure à celle des autres), des savonnettes, sur les huiles employées dans les parfums, comme aussi sur les mœurs des négociants qui, l'été, vont avec leur famille chercher la fraîcheur dans des bastides au penchant des montagnes proches.... Quant à la

1. Dans la campagne environnante, non dans la ville même comme il le dira plus loin.

ville, s'il admire son site et la vue étendue dont on y jouit, il la juge sévèrement par ailleurs : « La ville même de Grasse est le plus infâme cloaque que j'aye vu. » Maisons vilaines, rues pavées en cailloux, puantes parce que les parfumeurs se sont établis dehors et les tanneurs et corroyeurs dedans ! « La ville est en pente si roide qu'il seroit impossible d'y avoir aucune sorte de voiture. » Les rues sont la plupart en escaliers ; les abords de la ville sont difficiles. Quant à la société elle doit être très désagréable « parce que l'avidité du gain y est l'unique occupation de tout le monde ».

Malesherbes ne va pas plus loin que Grasse ; il ne franchit pas la frontière du royaume [1]. Il profitera du trajet de retour pour mieux voir certains lieux qu'il avait négligés à l'aller : revenu à Cannes, il grimpe à Cannette [le Cannet] où on lui a dit qu'il y a de grandes cultures d'orangers ; là, en effet, « tout est orangers », comme à Hyères... et la vue est admirable. Il visite Fréjus qu'il n'avait vu que superficiellement, entre au palais épiscopal, donne un coup d'œil distrait aux antiquités romaines, très mal conservées d'ailleurs. Il trouve la ville laide et « tournée de façon qu'on n'y a de vue que sur soy-même ». Il va à pied, par un vilain chemin, jusqu'à la mer, à Saint-Raphaud [St-Raphaël] qui n'est pas un port, mais seulement « l'anchrage de batteaux pêcheurs qui veulent arriver à Fréjus » ; il lui est impossible de revenir à Fréjus par le fond du golfe, car « le bord de la mer est une grève sur laquelle on enfonce de six pouces à peu près ».

De Fréjus, par les châtaigneraies du Luc [2], et en laissant à sa gauche la chaîne des Maures, il arrive à Brignoles, heureux de « rencontrer de la fraîcheur dans les montagnes de Provence ». Brignoles, cité industrielle, retient longuement son attention ; quatre objets l'intéressent : les moulinages de soie avec leurs trois sortes de machines à dévider les cocons, la tannerie, qui est la plus considérable manufacture de Brignoles [3], les savonneries (il en avait déjà vu à Marseille), et enfin les conserves de prunes. Il s'arrange avec son aubergiste pour faire venir à Paris, en novembre, des pruniers de la région, et par la même occasion, deux marronniers de la Garde-Freinet ; la moitié de ces

1. Il nous dira pourtant, dans un autre écrit, qu'il n'est pas allé plus loin que Monaco ; sans doute dans un voyage postérieur sur lequel nous n'avons pas de renseignements.

2. Les châtaigneraies du Luc, ou plus généralement des Maures, celles, en particulier, de la Garde-Freinet, font l'objet d'un long développement dans les notes de voyage de Malesherbes. Il s'est abondamment documenté sur la nature des terrains où croissent les châtaigniers, sur les soins qu'ils réclament, sur l'exportation des marrons dits du Luc, sur leur prix de vente, etc.

3. Il n'y a pas vu travailler, car c'était fête ; mais y serait-il allé qu'il n'aurait rien vu, dit-il, car « il en est de cet art [la maroquinerie] comme de celui des parfumeurs de Grasse : c'est une science composée de beaucoup de recettes qu'on ne peut pas prendre en courant ». En vain, essaye-t-il de s'informer sur quelques arbustes de Provence qu'il croyait employés à la tannerie par le nom que les botanistes leur donnent.

arbres ira à Malesherbes. L'autre moitié chez les Sénozan à Rosny ; on s'en servira pour en greffer d'autres.

De Brignoles à Saint-Maximin, le pays est beau et bien irrigué. La promenade le long des remparts de Saint-Maximin lui rappelle celle des remparts d'Avignon, toutes proportions gardées. Il ne s'y attarde guère et part pour la Sainte-Baume.

Il ne fait pas l'ascension du Saint-Pilon et se borne à visiter la forêt, détaillant les principales essences qu'on y trouve. Il loge dans le « cabaret » qui contient vingt-cinq appartements à donner, « tant est grande la dévotion des fidèles à la Magdelaine ». Au reste, la relation de son séjour à la Sainte-Baume, comme de sa visite à l'église de Saint-Maximin, est surtout pour lui une occasion de ridiculiser le culte des reliques et la cupidité des moines (les Jacobins) qui en font un étalage et en tirent profit. Comme aux Saintes-Maries-de-la-Mer, les pieuses légendes lui font hausser les épaules. « Je ne crois pas que même dans les temps d'ignorance les gens instruits ayent beaucoup cru au voyage de la Magdelaine et des autres Maries en Provence. » Il ironise sur les dévotions superstitieuses. « A St-Maximim, on dit qu'il faut faire toucher son chapelet aux reliques pour lui donner de la vertu. A la Sainte-Baume au contraire, on prétend qu'il faut le faire toucher au roc même sur lequel couchoit la Sainte. Cela fait scission entre les Jacobins ; pour les accorder j'ay fait toucher aux deux endroits les chapelets que j'ay envoyés à ma femme et à ma sœur la religieuse. » Il faut bien satisfaire la crédulité des esprits faibles....

Le séjour à Aix est bref, quelques heures seulement.... Il y arrive en pleine nuit, admire le cours « égayé par trois magnifiques fontaines », contemple la façade de l'hôtel du duc de Villars, ne consacre (il a bien tort) à la capitale de la Provence qu'un rapide coup d'œil en passant.... Puis c'est Lambesc, Orgon (où il passe la nuit), la vallée de la Durance, « une plaine riche, très féconde, couverte d'arbres et de moissons, entre deux montagnes de roc absolument nud et à pic », des cultures d'oliviers et de mûriers, beaucoup de cyprès aussi. « On met des cyprès dans les jardins de Provence, quoyque ce soit un arbre triste ; il est bien recommandable dans un pays où on craint les vents et le soleil : je suis étonné qu'on n'en fasse pas plus d'usage sur le bord de la mer où il vient bien et où il feroit un rempart contre les vents. »

Malesherbes franchit la douane et entre dans le Comtat. Il voit avec surprise battre le blé par des chevaux et des mulets. En vain espérions-nous une description d'Avignon : « Avignon est aussi connu à Paris que les environs de Paris même : ainsi je n'ay rien à en dire. » Par contre, il consacre une page à la foire de Beaucaire, notant qu'aux abords de la ville il a rencontré des « troupeaux de femmes de mauvaise vie qui s'en revenaient avec intention d'y retourner dans le tems de la foire pour y *tenir caffé* ; c'est le terme honneste dont se

servent l'espèce de gens avec qui je cause en chemin. » C'est, ajoute-t-il, « un mal nécessaire pour l'amusement des forains ».

Nîmes le retient, moins pour ses antiquités romaines, auxquelles il ne fait qu'une rapide allusion, que par les jardins de la Fontaine qu'il a vus en descendant de la tour Magne. Il disserte longuement sur les cascades souterraines, sur les eaux qui alimentent la ville de Nîmes. Séguier lui en a parlé : « Le scavant M. Séguier [1] que j'ay vu et qui, non content d'être à luy seul deux scavans de premier ordre, l'un dans les antiquités, l'autre dans l'histoire naturelle, est aussi un citoyen zélé et joue un rôle considérable dans la municipalité de Nîmes [2]. » Il attribue la richesse de Nîmes et le progrès de sa population au fait qu'un tiers de ses habitants sont des protestants et des persécutés qui, exclus des charges publiques, se sont tournés vers le commerce ; ils s'y sont enrichis et ont enrichi aussi leur ville, dont ils ont fait la prospérité.

Nous passerons plus rapidement sur la suite du voyage, d'abord parce que les notes de Malesherbes sont moins abondantes que pour la Provence, ensuite parce que de nombreuses pages de ce journal sont effacées et presque indéchiffrables. Les principales étapes en furent : Cette, Agde [3], Frontignan, Montpellier, Béziers, Narbonne, Carcassonne, Castelnaudary, Toulouse, Auch, Mirande. Malesherbes est à Pézenas le 9 juillet, le 13 à Bagnères-de-Luchon, le 14 à Tarbes. Il voyage donc très vite. Ce qui retient le plus sa curiosité, ce sont les ports de Cette et d'Agde, ce sont les étangs qui bordent la côte languedocienne, et notamment l'étang de Thau, ce sont les pierres volcaniques de la région d'Agde et particulièrement de Saint-Tubéry, ce sont les eaux sulfureuses de Balaruc, c'est la culture des ceps de Frontignan et la fabrication du vin muscat, — à Montpellier, c'est l'agrandissement et l'embellissement de la place du Peyrou, du « magnifique et utile aqueduc qui est fait à l'imitation du Pont du Gard ».

A Béziers, il passe la soirée chez l'évêque et admire le beau palais épiscopal, d'où l'on a vue sur la ville en gradins.

1. Jean-François Séguier, botaniste et archéologue (1703-1784) ; après de longs voyages en Europe, il se fixa à Nîmes, sa ville natale.

2. Deux ans après, dans une lettre qu'il adressa à Séguier, — longue lettre uniquement consacrée aux phénomènes volcaniques, aux basaltes de Saint-Tubéry, près d'Agde, aux laves d'Auvergne, aux colonnes basaltiques de la chaussée des Géants en Irlande — Malesherbes rappellera à son collègue nîmois la visite qu'il lui a faite pendant l'été de 1767. Il lui parlera des travaux tout récents de Desmarest sur l'Auvergne, ainsi que des découvertes de Guettard sur le volcanisme de cette province ; il fera allusion au voyage qu'il avait entrepris, en compagnie de Guettard, en Auvergne, quelques années auparavant (*Bibliothèque de Nîmes*, Mss. 417, lettre de Malesherbes et minute de la réponse de Séguier, du 10 juillet 1769).

3. Il fait le trajet aller-retour de Cette à Agde, à l'aller par « une des deux routes d'eau » parce qu'il ne trouve pas de chevaux à Cette, au retour « par une des deux routes de terre » à cause de l'incommodité de son domestique Jacquemin qu'il ne veut pas exposer une seconde fois à la navigation.

A un quart de lieue de Béziers, il contemple les sept écluses, et à une lieue et demie le Malpas, fameux passage creusé dans la montagne, qui le déçoit d'ailleurs.

De Béziers il va dîner à Narbonne et poursuit sa route jusqu'à Carcassonne où il arrive le soir. « Le climat change totalement en approchant de Carcassonne ; le pays devient montagneux et froid ; plus d'oliviers, plus les mêmes plantes, plus les mêmes vents. » Il y trouve moins de mûriers que dans le Bas-Languedoc.

Sur la route de Carcassonne à Toulouse, il visite le port de Castelnaudary. Ce qui l'intéresse particulièrement dans le Haut-Languedoc, c'est la culture de maïs, beaucoup plus répandue que dans la région de Montpellier.

A Toulouse (qu'il connaissait, dit-il, déjà suffisamment [1]), il s'intéresse aux moulins, puis aux bateaux sur la Garonne. Il admire la place du Capitole ; il vante la salle de spectacles toute moderne, qu'il compare à celle d'Avignon.

De Toulouse à Auch, l'aspect de la nature change, le pays y est montagneux et très boisé [...]. Les plantes et les arbustes m'ont paru celles des environs de Paris, excepté les genêts d'Espagne que j'ay trouvé en abondance entre Toulouse et Auch.

La ville d'Auch le séduit : il admire la ville haute remarquable par sa cathédrale et par l'archevêché ; il s'extasie devant le portail de la cathédrale, examine avec curiosité « une banquette de pierre de taille en dehors de l'église à la hauteur des vitrages ». Du palais archiépiscopal la vue est splendide sur la ville basse.

Après avoir quitté Auch, Malesherbes va coucher à Mirande.

Dès lors, l'itinéraire de Malesherbes est difficile à préciser. Il se dirige vers Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, les vallées pyrénéennes. De Bagnères-de-Luchon, le 13 juillet, il écrit à Duhamel du Monceau [2] (c'est la troisième lettre qu'il lui écrit depuis le début de son voyage), non, à vrai dire, pour lui décrire la région, mais pour lui parler d'une certaine espèce de cyprès, dont on lui a promis de lui envoyer des baies (de Montpellier), du genévrier, des plantes de Camargue, des tanneries de Brignoles, de la pêche à Cette et du « poisson mol qui entoure le bernard l'hermite » [3]. Il avoue que, voyageant trop vite, il ne voit les choses que superficiellement. « Enfin, dit-il, vous pouvés voir par cette observation, comme par les autres, que la grande avi-

1. Il a donc visité Toulouse lors d'un précédent voyage.

2. Duhamel du Monceau (1700-1781), naturaliste particulièrement versé dans la question de la croissance des plantes, — et ingénieur, membre de l'Académie des sciences, auteur de nombreux ouvrages, avait un domaine à Vrigny dans l'Orléanais et ses plantations étaient fameuses. Voisin et ami de Malesherbes qui lui vouait une vive admiration, il correspondait régulièrement avec lui sur la botanique et l'arboriculture.

3. Il en parlait déjà dans sa lettre d'Avignon, du 2 juillet, au même Duhamel. Malesherbes a vu pêcher le bernard-l'hermite aux Saintes-Marie-de-la-Mer.

dité de voir beaucoup de pays et en peu de tems, et de donner un coup d'œil général à la nature, m'a empêché de rester nulle part le tems nécessaire pour faire des observations exactes [1]. »

De Tarbes où il arrive le 14 juillet, Malesherbes écrit deux lettres à M. de Sarcheville, mais c'est pour lui parler de la curieuse manière dont on construit les maisons à Montpellier (on y a horreur des angles droit, on ne voit pas une maison qui ne soit « de guingois »), de la façon dont les maçons de cette ville travaillent le plâtre, et surtout des distilleries montpelliéraines : il a appris aux distillateurs languedociens certains procédés qu'il a vus usités à Grasse [2].

Nous n'irons pas plus loin et nous n'accompagnerons pas Malesherbes dans l'excursion qu'il fit en territoire espagnol et qu'au surplus nous connaissons non par son journal, mais par une lettre qu'il adressa un peu plus tard à l'académicien champenois P. J. Groslay et qui est conservée à la bibliothèque de Troyes. Du moins en savons-nous assez pour comprendre comment Malesherbes voyageait et ce qu'il demandait au voyage. Tout heureux qu'il soit de voir surgir des paysages inconnus (et il nous dit parfois sa surprise et son admiration), il ne voyage pas en poète ou en peintre, mais en observateur, attentif et infatigable. Le naturaliste ne perd jamais ses droits : il examine les terrains, les plantes, les arbres ; il n'oublie ni ses herbiers ni sa collection minéralogique. Il s'informe sans se lasser des productions du sol, des industries, des manufactures, des arts appliqués, du commerce, de tout ce qui concerne le travail humain, de tout ce qui manifeste les progrès de la civilisation dans cette Provence et ce Languedoc d'autrefois, sur cette « côte d'Azur » alors plus qu'à demi-sauvage. Esprit positif, soucieux avant tout de découvrir et de comparer, il ne se perd point dans le rêve et la contemplation. Malesherbes voyage comme un homme du XVIII[e] siècle, comme un lecteur passionné de l'*Encyclopédie*.

PIERRE GROSCLAUDE.

1. Nous avons deux lettres de Duhamel, du 27 juin et du 11 juillet : il demande à Malesherbes un certain nombre de renseignements sur des questions de zoologie ou de botanique. Malesherbes lui a envoyé un échantillon de pin maritime et des semences de salicorne de la Camargue.

2. D'autres textes nous prouvent qu'après Tarbes, Malesherbes, au cours de ce voyage, est allé à Bayonne et jusqu'à la mer.

CHATEAUBRIAND, MONTLOSIER ET LE « COURIER DE LONDRES »

Avec un texte retrouvé de Chateaubriand

Chateaubriand, on le sait, a consacré à Montlosier un passage assez bienveillant dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. On y lit : « Montlosier [...] passa en Angleterre et se réfugia dans les lettres, grand hôpital des émigrés où j'avais une paillasse auprès de la sienne [...] j'ai du goût pour sa personne hétéroclite [...] j'aime ce gazetier de tourbières et de castels » [1]. A son tour, Montlosier a laissé sur son célèbre compagnon d'exil des souvenirs pleins d'intérêt qui furent d'abord révélés par Agénor Bardoux et publiés en entier il y a quelques années [2]. Il est inutile, après tant d'autres, de revenir sur ces réunions bi-hebdomadaires où l'on voyait en petit comité l'abbé Delille, Panat, Montlosier, Malouet, et où Chateaubriand lisait des chapitres de l'ouvrage qui allait le rendre célèbre [3]. Déjà en 1797, Montlosier avait consacré à l'*Essai sur les révolutions* un long compte rendu élogieux qui était resté longtemps inconnu [4]. Après avoir affirmé que le succès de l'*Essai* avait été « grand », Montlosier avait conclu : « Si l'Europe échappe au bouleversement dont elle est menacée, et que les livres et leurs auteurs puissent encore y avoir une place, que l'auteur de cet intéressant ouvrage prenne la peine de soigner son talent, il est sûr d'y occuper un rang distingué [5]. » Chateaubriand s'était montré sensible aux éloges et n'avait guère manifesté de rancune à l'égard de Montlosier

1. *Mémoires d'Outre-Tombe, éd. du Centenaire intégrale et critique en partie inédite établie par Maurice Levaillant*, t. I, 2e éd., Paris, Flammarion, [1949], p. 475-476.
2. Voir Agénor Bardoux, *Le Comte de Montlosier et le gallicanisme...*, Paris, Calmann Lévy, 1881 ; Comte de Montlosier, *Un Émigré à Londres, Revue de Paris*, février 1951, p. 90-110 et *Souvenirs d'un émigré (1791-1798)...*, Paris, Hachette, [1951], p. 273-295.
3. Voir *Souvenirs d'un émigré*, p. 275, 278.
4. Sur ce compte rendu, voir notre étude « L'*Essai sur les révolutions* et la critique contemporaine », *Revue des Sciences humaines*, 1960, p. 55-56.
5. *Journal de France et d'Angleterre* du 22 avril 1797, t. II, p. 322.

pour les quelques critiques que celui-ci lui avait adressées dans ce compte rendu. « Comme je ne connaissais point encore personnellement M. de Chateaubriand », écrit Montlosier, « je pensais, puisque j'avais mécontenté ses amis, l'avoir mécontenté aussi lui-même. Quel fut mon étonnement, la première fois que nous nous rencontrâmes, de le voir venir à moi : « Monsieur de Montlosier, me dit-il, j'ai deux remerciements à vous faire : d'abord de vos éloges, vous m'avez accordé beaucoup d'indulgence dans vos critiques. Celles que vous avez faites, je les faisais déjà moi-même et je les fais sans cesse [1]. » Depuis ce jour-là, les deux hommes allaient se lier d'une amitié durable.

Montlosier avait débarqué en Angleterre vers la fin de septembre 1794 [2]. Peu après son arrivée à Londres, il allait essayer de gagner sa vie dans une « Maison de correspondance et d'agence » qui avait été fondée par Malouet et par un certain Leutre [3]. Entre le 6 janvier et le 29 juillet 1797, il publia vingt-neuf numéros de *La Revue de France et d'Angleterre*. C'est précisément dans le numéro du 22 avril 1797 de cette revue qu'allait paraître le compte rendu de Montlosier sur l'*Essai sur les révolutions*. *La Revue de France et d'Angleterre* venait à peine de disparaître que le 1er août 1797, Montlosier se partageait avec l'abbé de Calonne, frère du ministre, la rédaction du *Courier de Londres* en se chargeant de « la partie des *nouvelles Françoises* » [4]. Enfin, un an et demi plus tard, le 1er janvier 1799, il allait assurer entièrement la rédaction de ce journal [5].

En tant que rédacteur en chef du *Courier de Londres*, Montlosier n'allait pas manquer de signaler les travaux de Chateaubriand. Le 30 juillet 1799, on lit dans la rubrique littéraire du journal, un article intitulé *Le Clergé François à Londres*. Il y était question de l'activité du clergé français dans la capitale britannique et de quelques ouvrages que venaient de publier l'archevêque d'Aix, Boisgelin de Cucé, et l'abbé Coulon. L'auteur de l'article faisait remarquer que les laïcs s'apprêtaient également à contribuer à la défense de la religion : « Des laïcs ne sont pas étrangers à ce concours d'efforts en l'honneur du christianisme. Un homme d'un talent supérieur est occupé en ce moment d'un ouvrage intitulé *du Christianisme considéré dans ses rapports avec la morale, l'éloquence et la poésie*. Tout ce qu'on nous rapporte de cet ouvrage, nous fait croire qu'il tiendra la première place

1. *Souvenirs d'un émigré*, p. 273.
2. *Ibid.*, p. 202.
3. Voir *ibid.*, p. 203-204. Sur cette maison, on ne savait presque rien. Une très longue annonce parue dans le *Courier de Londres* du 29 novembre 1794, nous apprend qu'elle venait d'être fondée. Il fallait s'adresser à « MM. de Montlosier et de Leutre », 43 Gerrard Street, Soho. Elle s'occupait du placement des émigrés, de démarches administratives, etc.
4. *Courier de Londres* du 1er août 1797, p. 65 : les « morceaux d'observation qui pourront appartenir à l'un ou à l'autre, et qui seront insérés dans la partie comprise sous le titre de *Mélanges et Variétés*, seront signés de la lettre initiale de leur nom ».
5. *Ibid.*, n° du 1er janvier 1799, p. 4.

parmi les productions du tems. Les rites, les fêtes, les mysteres du christianisme y seront peints dans leur véritable esprit, et dans leurs véritables couleurs. Nous pouvons annoncer d'avance, que l'homme sensible en sera ému, l'impie même, ébranlé » [1]. Montlosier parlait, certes, en connaissance de cause, mais que l'amitié de cet homme pour son jeune ami était généreuse ! Remarquons-le, c'est dans ces termes flatteurs que le futur *Génie du christianisme* était pour la première fois annoncé au public. On sait que dans les lettres de Chateaubriand à Baudus, l'ouvrage est intitulé, le 5 avril 1799, *La Religion chrétienne par rapport à la morale et à la poésie* [2]. Un mois plus tard, le 6 mai, cette brochure a légèrement modifié son titre : *La Religion chrétienne par rapport à la poésie* [3]. Au début de juin de la même année, Peltier parle dans une requête en faveur de Chateaubriand de *L'Œuvre de la Religion et de la Poésie* [4]. Dans le titre donné par le *Courier de Londres*, ce qui était nouveau, c'était l'*éloquence*.

Le journaliste ajoutait que l'effort des écrivains en faveur de la religion ne se limitait pas à Londres : « En France, on annonce de M. Bergasse et de M. de La Harpe deux productions également religieuses, l'une en prose, l'autre en vers ; on nous assure qu'elles sont au-dessus de tout ce qui a encore paru en ce genre [5]. » Et il concluait : « Aussitôt que ces trois derniers ouvrages [ceux de Chateaubriand, de Bergasse et de La Harpe] seront connus, nous nous empresserons d'en donner l'extrait à nos lecteurs [6]. » A la rédaction du *Courier de Londres*, on devait avoir l'impression que le futur *Génie du christianisme* allait paraître très prochainement.

Le 1er avril 1800, le *Courier de Londres* publiait un compte rendu de Chateaubriand sur un ouvrage de l'abbé Caperan. Ce compte rendu était resté jusqu'ici inconnu. L'abbé Caperan était un hébraïsant distingué qui avait donné des leçons d'hébreu à Chateaubriand pendant que l'écrivain rédigeait les premières ébauches du *Génie du christianisme* [7]. A ce titre, il n'a pas été oublié dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Mes jours et mes nuits », écrit Chateaubriand, « se passaient à lire, à écrire, à prendre d'un savant prêtre, l'abbé Caperan, des leçons d'hébreu, à consulter les bibliothèques et les gens instruits, à rôder dans les campagnes avec mes opiniâtres rêveries, à recevoir et à

1. *Courier de Londres* du 30 juillet 1799, p. 71.
2. Jean de Montenon, *Lettres inédites de Chateaubriand à Baudus, 1798-1802*, *Revue bleue* du 1er juin 1929, p. 323.
3. *Ibid.*, p. 324.
4. Mme H. Sandwith, *La Détresse de Chateaubriand exilé*, *Société Chateaubriand*, *Bulletin*, n° 2, 1931, p. 45 et suiv.
5. *Courier de Londres* du 30 juillet 1799, p. 71.
6. *Ibid.*
7. Chateaubriand avait déjà, semble-t-il, appris quelques rudiments d'hébreu au collège de Dinan : « On m'envoya », écrit-il, « au collège de Dinan achever mes humanités. Je savais mieux le latin que mes maîtres, mais je commençai à apprendre l'hébreu » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 105).

rendre des visites [1]. » Or, l'abbé Caperan avait publié au début de 1800 (l'imprimatur est du 14 août 1799) une étude intitulée *Sens prophétique de l'Exurgat Deus* [2]. Le savant abbé y soutenait la thèse que l'hébreu est la langue la plus ancienne et par conséquent la mère des autres langues. La rédaction du *Courier de Londres* tint à présenter en termes flatteurs l'auteur du compte rendu, Chateaubriand, et profita de l'occasion pour rappeler l'ouvrage auquel travaillait l'écrivain : « Le talent supérieur qui caractérise le morceau suivant, peut donner une idée de tout ce qui se trouvera de de [*sic*] grand, d'auguste, et de beau dans l'ouvrage de M. de C intitulé *Beautés Poëtiques et Morales de la Religion Chrétienne, comparée aux autres Religions de la terre.* Nous espérons que l'auteur, qui nous accorde de la bienveillance, nous permettra de parler dans peu de ce grand et bel ouvrage [3]. » Le ton de la louange et du respect s'est haussé quelque peu depuis le 30 juillet de l'année précédente : il fallait impressionner favorablement les lecteurs éventuels de Chateaubriand. Le journaliste connaissait bien son métier. Suivait le texte du compte rendu de Chateaubriand que nous reproduisons en entier :

Les gens de lettres dn [*sic*] dix-huitieme siecle, ne s'étoient pas contentés d'attaquer directement la religion ; ils l'avoient encore poursuivie, avec une rage aussi impie que ridicule, jusques dans des objets, en apparence le moins relatifs aux choses de notre foi. Ainsi, tandisque M. de Voltaire mettoit le blasphême dans la bouche des graces, des savans tourmentoient les *Beth* et les *Aleph*, pour prouver qu'il a existé dans l'Orient, une langue primitive, mere de tous les idiômes connus, [*sic*] Il devoit résulter de ces recherches, que l'Hébreu, loin d'avoir été, dans la beauté des anciens jours, la premiere expression de l'innocence, n'étoit au contraire que la corruption d'un prétendu dialecte, attribué à je ne sais quelle nation chimérique. Ces rêveries étoient fondées sur le Timée de Platon, et les chronologies Egyptiennes, rapportées par Diodore de Sicile, Porphyre, Manethon et Eusèbe. L'ouvrage que nous annonçons renverse completement ces systêmes d'une ignorante philosophie. M. l'Abbé Caperan rend à la langue de Moyse sa vénérable antiquité : il soutient que les divers idiômes des nations en sont dérivés, et il établit ce fait, par la seule traduction littérale de l'*exurgat Deus*.

Le docte Hébraïsant a travaillé sur ce pseaume d'une maniere extrêmement curieuse. Il prend le mot original du texte, et le suivant à travers le Syriaque, le Chinois, l'Arabe, le Grec, le Latin, le François, etc. Il montre comment ce mot a perdu peu-à-peu ses voyelles, et même ses consonnes radicales. C'est de cette sorte aussi, qu'il prouve comment ce même mot étendu dans son expression et pour ainsi dire filé par la pensée, s'est trouvé dans un autre dialecte, à des distances énormes de sa signification primitive. L'explication de l'alphabet Hébreu en hiéroglyphes, qui représentent les premieres institutions de la société, est une des choses les plus ingénieuses que nous connoissions dans ce genre. Il faut que la méthode de M. l'Abbé de Caperan soit parfaite, puisqu'il est parvenu à traduire une médaille cophte du cabinet du Rev. J. Coxe, médaille qui jusques ici avoit trompé les efforts des plus fameux antiquaires. Il est assez singulier que ce soit un curé

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 494.
2. Londres, 1800, in-8°.
3. *Courier de Londres* du 1er avril 1800, p. 207.

émigré, un de ces hommes chargés du mépris des philosophes, qui découvre à Londres ces hiéroglyphes, dont MM. de l'institut d'Egypte cherchent envain à soulever les voiles. Qu'ont-ils donc été faire ces philosophes dans les Syrtes Africaines ? Qu'avoient-ils besoin d'aller si loin interroger les antiques tombeaux de la solitude ? A moins qu'ils ne craignissent de trop bien comprendre le langage des nouveaux tombeaux de leur patrie ! Ils ont été envahir des cendres, et, par un amour de vie, inscrire leurs noms sur un grand monument de la mort : conquête et ambition tout à fait dignes d'eux.

Au reste, on doit toujours se réjouir lorsqu'on voit un ouvrage qui, comme celui de M. l'Abbé Caperan, peut refléter quelque honneur sur nos infortunes. Tout ce qui tend à intéresser en notre faveur, n'est nullement à mépriser. Ceux qui ont bouleversé notre pays, ont su tirer un immense parti des hommes qui leur sont restés attachés. Cet appareil d'institut national, cette protection accordée aux gens de mérite, a fait un mal plus grand qu'on ne pense. Si la révolution est un abyme, il y a toutefois plusieurs sentiers qui conduisent au fond, et c'est l'amour propre qui les a presque tous tracés. Il seroit fort à désirer que la vieille France put [*sic*] rivaliser de talens avec la nouvelle, et qu'en tous genres notre droit d'aînesse fut [*sic*] incontestable. Montrons donc de loin à la patrie des Condés et des Racine, notre Roi entre les Montmorency et les de Lille. Les enfans des Muses, comme ceux de Mars, se vantent de l'antiquité de leur race : Homère est contemporain des Atrides, son origine et la leur se perdent également au sein des dieux.

Nous engageons fortement le public à acheter l'ouvrage de M. l'Abbé Capéran [*sic*]. Le but en est excellent, le savoir profond, le style simple. Espérons que cet honnête ecclésiastique ne sera pas le seul François dont le malheur aura développé les talens. L'exil, qui suit les persécutions des hommes, n'est pas si défavorable au génie qu'on pourroit bien le croire : le miel le plus salutaire est celui que l'abeille, chassée de sa ruche, fait quelquefois au désert.

C. [1]

Environ un mois après la publication de ce texte, Chateaubriand allait rentrer en France (le 8 mai) et l'année suivante il allait connaître la célébrité avec *Atala*, qui parut le 2 avril 1801. Le 5 mai, le *Courier de Londres* présentait l'ouvrage en des termes chaleureux. Ce roman, affirmait-on dans le journal, « occupe en ce moment tout Paris, plus que ne pourroit faire le plus grand événement politique » [2]. Le compte rendu commençait par un résumé du petit roman suivi de quelques morceaux choisis. Après quoi, l'auteur du compte rendu, qui est probablement Montlosier, faisait allusion à quelques détails biographiques concernant Chateaubriand :

Il est une particularité remarquable que nous devons faire connoître : c'est que M. de Château Briand a été sur les lieux ; qu'il a vu les usages et les scenes qu'il décrit. On apprendra avec intérêt que ce voyage convenu d'avance avec M. de Malesherbes tenoit à des projets d'une grande importance pour la France. L'auteur ne put voir que peu de tems à son retour, cet auguste vieillard qui lui tenoit lieu de pere. La hache révolutionnaire qui trancha ses jours, immola en même tems tout ce que l'auteur avoit de cher. Jetté sur des terres étrangères, il y resta cinq jours entiers sans secours

1. *Courier de Londres* du 1er avril 1800, p. 207-208.
2. *Ibid.*, no du 5 mai 1801, p. 287.

et sans nourriture. D'après cela, on ne peut être surpris de la mélancolie qui règne dans le roman d'Attala [1].

Ces détails se trouvaient dans la préface d'*Atala*. Il convient de remarquer que Chateaubriand y évoquait déjà le souvenir de ces « cinq jours entiers sans secours et sans nourriture » auquel il reviendra plus tard [2]. C'est toujours dans cette préface d'*Atala* qu'apparaît la première version de la tentative de suicide de Hingant. Cette version est encore plus dramatique que celle des *Mémoires d'Outre-Tombe* : « J'ai erré sur les terres étrangères, où le seul ami que j'eusse conservé, s'est poignardé dans mes bras [3]. » Et voici la fin du compte rendu inspiré par la plus fidèle et la plus bienveillante des amitiés :

On peut juger par ces divers traits le roman de M. de Château Briand. Il paroît par les journaux que cet ouvrage cause beaucoup de divisions et de bruit. Nous n'en sommes pas étonnés. Ce roman doit nécessairement passionner les lecteurs ; car il est plein de beautés. D'un autre côté, nous ne pouvons pas nous étonner qu'il éprouve des censures. L'auteur semble y avoir laissé exprès ce qui étoit nécessaire pour exciter un peu de critique. On diroit qu'il a voulu établir ainsi une lutte ; certain qu'elle tourneroit à son avantage. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il faut être ami, ou ennemi, pour voir les défauts d'Attala. L'amitié et l'inimitié avec un objet divers, ont seules le regard qui apperçoit jusqu'aux moindres nuances. Qu'on donne Attala à un indifférent ; il sera tellement saisi par la grandeur des pensées, par le charme des situations, par la beauté du Coloris, que son attention ne pourra s'arrêter à quelques légères tâches. Il maudira le censeur importun, qui osera troubler un moment la douleur des émotions qu'il éprouve. C'est ainsi qu'une sorte de partialité peut ressortir quelquefois de l'impartialité même.

Nous apprenons avec plaisir que cet ouvrage publié seulement depuis quinze jours, est déjà à sa troisième édition [4].

Quatre semaines plus tard, le *Courier de Londres* apportait de nouveaux détails sur le succès retentissant d'*Atala* : « Le roman d'*Attala* continue à occuper à Paris tous les esprits. La critique n'est pas épuisée ; l'admiration l'est encore moins. Ce n'est pas tout que les journalistes en aient parlé et reparlent journellement. Des anciens membres de l'académie Françoise font des brochures pour l'attaquer et pour le défendre. Il a paru une critique en forme d'*Attala* par l'Abbé *Morel-*

1. *Courier de Londres* du 5 mai 1801, p. 287.
2. Voir *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 444.
3. *Atala*, éd. critique par A. Weil, Paris, J. Corti, [1950], p. 6. Dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* (t. I, p. 444), on lit à ce propos : « Le matin du cinquième jour, tombant d'inanition, je me traîne chez Hingant ; je heurte à la porte, elle était fermée ; j'appelle, Hingant est quelque temps sans répondre ; il se lève enfin et m'ouvre. Il riait d'un air égaré ; sa redingote était boutonnée ; il s'assit devant la table à thé : « Notre déjeuner va venir », me dit-il d'une voix extraordinaire. Je crus voir quelques taches de sang à sa chemise ; je déboutonne brusquement sa redingote : il s'était donné un coup de canif profond de deux pouces dans le bout du sein gauche. Je criai au secours. La servante alla chercher un chirurgien. La blessure était dangereuse. »
4. *Courier de Londres* du 5 mai 1801, p. 288.

let ; Mr. de la Harpe en a annoncé une réfutation. Le *Journal des Débats* dit qu'une critique de l'Abbé Morellet *est une médaille frappée à la gloire de l'auteur d'Attala* [1]. »

Le *Génie du christianisme* à son tour allait faire l'objet d'un compte rendu, un mois après sa publication.

Le courier qui nous a apporté cet ouvrage — lit-on dans le *Courier de Londres* du 14 mai 1802 — est venu chargé des éloges que les journalistes se sont empressé de payer à l'auteur. La grandeur du sujet, sa nouveauté même après dix ans de révolution anti-religieuse, l'impatience avec laquelle on attendait le livre depuis la publication d'*Attala*, l'époque d'allégresse où il a paru, le bien que plusieurs personnes espèrent qu'il pourra produire, les talens de l'écrivain, tout, en un mot, concouroit à faire la fortune du *génie du christianisme* [2]. Il y a dans l'ouvrage de M. de C. qui refuse aux anciens le talent descriptif, des descriptions de toute beauté. C'est là la partie brillante de l'auteur, celle qu'il a empreinte de son cachet, celle où il est véritablement sublime et créateur. La magie de son style, l'éclat de ses pensées, la teinte mélancolique de ses tableaux, peuvent faire placer cent pages de son livre, à côté des chef-d'œuvres de la langue Françoise. On connoît dejà par les citations des autres feuilles publiques, la description du serpent, celle d'un chrétien sur son lit de mort, celle des processions dans les champs, etc. [3]. Voici une peinture d'un autre genre, dont la triste allusion sera facilement sentie par nos lecteurs. Pourquoi faut-il qu'elle ait encore un objet réel ? [...] [4]. On trouve dans ce morceau de l'abandon, du sentiment et une hardiesse d'expression qui en font disparoître les tâches. Si M. de C. n'eut fait que deux volumes au lieu de cinq, il pourroit se flatter d'avoir produit un chef-d'œuvre. Mais ce qu'il y a de bon et de beau dans le *génie du christianisme* est noyé dans une foule de vues fausses, d'explications bisarres, de rapprochemens forcés. Que dire par exemple, de ce qu'il a écrit sur la *Trinité* et sur la *Foi* ? il veut *prouver* le premier de ces *mystéres* par la nature du nombre *trois*, qui est, selon lui, l'archetype du monde [...]. Il démontre la nécessité de la Foi en matière de religion, en citant la Foi qu'avoit Lacedemone en Lycurgue, celle que les Grecs eurent dans Alexandre, et en rappelant que les anciens chevaliers prêtoient *foi et hommage* à leur *Dieu*, leur *Dame* et leur *patrie*. Dans le chapitre VIII sur le célibat, il dit gravement :

Que J. C. en naissant d'une vierge et mourant vierge, nous a enseigné sous les rapports politiques et naturels, que la terre était arrivée à son complément d'habitans et que loin de favoriser les races, il faudroit désormais les restreindre.

D'après ce principe, nous devons bénir les révolutions, les guerres, la famine et la peste, parce qu'elles remplissent un but *naturel*, un des objets de la mission de J. C. C'est à regret que nous avons relevé quelques-uns des écarts d'imagination de M. de C. Nous aurions pu relever quelques fautes de goût. Mais le *génie du christianisme* n'en est pas moins un ouvrage où il

1. *Courier de Londres* du 2 juin 1801, p. 349.

2. Ces considérations seront reprises plus d'une fois après 1802.

3. Le regretté V. Giraud a consacré aux fragments du *Génie* publiés dans les périodiques de l'époque une étude dans son *Chateaubriand, études littéraires*, Paris, Hachette, 1904, p. 133-179.

4. Allusion aux émigrés. Nous avons supprimé un paragraphe du *Génie* (liv. V, ch. VII) qui commence par : « Nous avons vu quelques infortunés à qui ce dernier trait faisoit venir les larmes aux yeux » et finit par : « il y a dans la religion toute une patrie ».

y a des beautés de premier ordre, et qui assureront son succès auprès de tous ceux qui aiment la religion, l'humanité et la belle nature [1].

Au moment où paraissait ce compte rendu, Montlosier se trouvait en France : il était rentré en février 1802 [2]. La paix d'Amiens devait être signée le 25 mars. Montlosier comptait continuer la publication de son journal à Paris après en avoir légèrement modifié le titre : *Le Courier de Londres et de Paris.* Il lisait donc les numéros qui paraissaient à Londres en son absence. Le compte rendu sur le *Génie du christianisme* lui déplut et il se crut obligé de réagir en envoyant une mise au point qui le mettait hors de cause et qui parut le 28 mai dans le *Courier de Londres :*

Le rédacteur en chef de cette feuille, doit prévenir le public, que l'article inséré dans le Numéro 39 du *Courier de Londres*, relativement à l'ouvrage intitulé *Génie du Christianisme*, ou beautés de la Religion Chrétienne par François Auguste de Chateau Briant, n'est point de sa composition. Quoique cet ouvrage ne soit pas sans quelques taches, les taches sont légères, les beautés sont immenses. Depuis longtems aucun ouvrage n'a été écrit sur aucun sujet avec cette élévation de vue, et cette perfection de talent. Le rédacteur de cette feuille absent depuis quelque tems, se propose de donner incessamment une analyse de cet ouvrage. En attendant, il n'a voulu ni différer le tribut d'admiration qu'il doit à M. de Chateau-Briant, ni laisser à ses lecteurs le moindre doute que l'article, qui est mentionné, soit de lui.

Ce compte rendu que promettait Montlosier n'allait pas voir le jour, peut-être même ne fut-il jamais écrit.

P. Christophorov.

1. *Courier de Londres* du 14 mai 1802, p. 311-312.
2. Voir Montlosier, *Souvenirs d'un émigré*, p. 13.

BALZAC ET « LA CARICATURE » [1]

De tous les périodiques auxquels collabora Balzac, c'est peut-être *La Caricature* qui a le plus grand intérêt artistique et politique. Elle fut fondée par Charles Philipon, qui devait se rendre célèbre par ses dessins où Louis Philippe est représenté comme une poire, et publiée par son beau-frère Gabriel Aubert, marchand d'estampes et de lithographies qui tenait boutique dans le passage Véro-Dodat près du Palais-Royal [2]. Chaque numéro de *La Caricature* consistait en quatre pages de texte, et deux ou trois pages de dessins. Elle parut du 4 novembre 1830 au 27 août 1835, et eut comme rédacteurs Audibert, Desnoyers et Balzac, et comme dessinateurs Grandville, Traviès, Gavarni et Daumier. Les articles publiés dans les premiers numéros de *La Caricature* étaient des dialogues, des physiologies, des études de mœurs et de courts récits qui, après 1830, prirent souvent une nuance politique. En effet, ce n'était d'abord qu'un journal humoristique, mais Philipon lui donna bientôt une orientation nouvelle, et ses attaques contre le gouvernement et les ministres lui valurent de nombreuses amendes et saisies. Cette feuille satirique fait date dans l'histoire de la presse française, non seulement en raison de la future renommée de ses collaborateurs, mais aussi parce que c'était, avec *La Silhouette*, le premier périodique illustré à se consacrer à la satire politique.

Balzac avait dû fréquenter les futurs créateurs de *La Caricature* lors de sa participation à *La Silhouette*, et peut-être ne fit-il que passer de l'une à l'autre. Il ne signa rien de son nom dans ce périodique, pro-

1. Nous tenons à témoigner ici notre gratitude à M. J. Pommier, Professeur au Collège de France, qui a bien voulu nous aider de ses conseils en même temps que nous faciliter l'accès à la collection Spoelberch de Lovenjoul. Nous remercions également M. R. Pierrot, Conservateur au Département des Imprimés à la Bibliothèque nationale, dont l'amabilité nous a permis de nous référer à l'édition de la correspondance de Balzac qu'il prépare.

2. Sur les animateurs de *La Caricature*, voir l'intéressant article d'Antoinette Huon, « Charles Philipon et la Maison Aubert », dans *Études de Presse*, 4e trimestre, p. 67-76. L'autobiographie de Philipon qu'elle cite (Bibliothèque nationale, Fonds Nadar, n. a. f. 24281, fol. 379-381) ne contient pas d'allusion à Balzac.

bablement parce qu'il ne voulait pas qu'on le sût associé à une publication à tendance républicaine, et il ne semble pas avoir fait plus tard allusion à cette collaboration dans sa correspondance ou ailleurs. On croit généralement que Balzac collabora depuis le premier numéro jusqu'en 1833, et on lui attribue la plupart des articles signés Henri B..., le comte Alex. de B..., Eugène Morisseau, et Alfred Coudreux. Des recherches récentes sur le journalisme de l'époque nous permettent de mettre en doute la plupart de ces attributions, et d'affirmer que la collaboration de Balzac à *La Caricature* ne fut probablement qu'un incident passager dans sa vie d'écrivain.

C'est Armand Dutacq, ami de Balzac et rédacteur en chef du journal *Le Siècle*, qui attribua ces articles à Balzac. En 1852 et 1853, il faisait des recherches sur les œuvres diverses de Balzac en vue d'une édition de ses œuvres complètes. Il avait comme assistants Champfleury et Paul Lacroix, et c'est d'après les documents qu'ils réunirent et les listes qu'ils dressèrent qu'on a publié les *Œuvres diverses* de Balzac dans les éditions Calmann-Lévy et Conard. De nombreux documents conservés dans la collection Spoelberch de Lovenjoul attestent la conscience dont fit preuve Dutacq dans ses recherches. Le 13 septembre 1852, il écrivait à M^me^ Hanska à propos des articles de *La Caricature* :

> Je m'empresse de vous certifier que les articles signés des pseudonymes Henri B., Cte Alex. de B., Eug. Morisseau ou Alfred Coudreux sont bien de M. de Balzac. Non seulement les propriétaires du journal l'ont certifié, mais nous en trouvons la preuve dans les signatures apposées au bas de l'œuvre insérée dans le numéro du 18 novembre 1830, intitulée *Fragment d'une nouvelle Satyre Ménippée*, *Convention des Morts* et dans l'annonce des *Romans et Contes philosophiques* faite dans le numéro du 13 octobre 1831 [1].

En effet, le morceau dont parle Dutacq est signé des quatre pseudonymes, et fait partie de *La Comédie du Diable*, publiée par Balzac dans *Les Romans et Contes philosophiques* en 1831. On parle ainsi de cet article dans l'annonce anonyme faite dans *La Caricature* :

> Les nôtres retrouveront dans l'édition que nous annonçons, le *Dialogue des Morts* [*sic*], qui parut dans l'un des premiers numéros de *La Caricature* et dont la piquante originalité révélait assez cette vraie modestie du talent qui se cache sous l'anonyme.

D'autres récits signés des mêmes pseudonymes sont incontestablement l'œuvre de Balzac puisqu'il les utilisa plus tard [2]. On peut citer *La Dernière Revue de Napoléon* (25 novembre 1830) qui fit partie de *La Femme de trente ans*, et *Les Voisins* (4 novembre 1830) et *La Con-*

1. Collection Lovenjoul, A. 273, fol. 28. Une partie de cette lettre a été publiée par Bernard Guyon dans sa thèse : *La Pensée politique et sociale de Balzac*, Paris, A. Colin, 1947, p. 758.

2. En nous référant aux articles de *La Caricature*, nous n'en donnerons que la date. On pourra les trouver facilement dans le tome II des *Œuvres diverses* de Balzac, Paris, Conard, 1938, où ils sont rangés par ordre chronologique.

sultation (11 novembre 1830), tous deux incorporés dans les *Petites Misères de la vie conjugale* [1]. Une fois seulement Balzac se réfère à lui-même dans un article de *La Caricature* : dans *Les Litanies romantiques*, écrites à la première personne, il parle de « mon célèbre conte fantastique intitulé *La Peau de Chagrin* » (9 décembre 1830).

Selon toute évidence, Dutacq parcourut *La Caricature* et dressa une liste des articles signés des quatre pseudonymes, et c'est ce travail qui a servi de base à toutes les éditions postérieures [2]. Audebrand et Champfleury joignent leurs témoignages aux affirmations de Dutacq [3]. Ils donnent les quatre pseudonymes de Balzac et citent plusieurs articles de lui. Ils prétendent tenir leurs renseignements de Philipon lui-même, et racontent tous deux une anecdote d'après laquelle les éditeurs de *La Caricature* auraient reçu des lettres de divers abonnés, qui, à en croire Champfleury, « s'enthousiasmaient tantôt pour *Alex. de B.* contre *Morisseau* ou pour *Coudreux* au détriment d'*Henri B.*, ne se doutant pas que le même écrivain rédigeait les articles sous quatre pseudonymes ». On ne sait quelle foi ajouter à ces récits d'Audebrand et de Champfleury, surtout en raison des détails inexacts qui y fourmillent [4]. En fait, les erreurs qu'ils font sont si flagrantes qu'on se demande si réellement ils tenaient leurs renseignements de Philipon. Il semble plus probable qu'ils ne firent que broder sur des souvenirs bien inexacts. Les renseignements fournis par Dutacq semblent beaucoup plus dignes de foi, et pourtant lui aussi paraît s'être trompé sur la durée de la collaboration de Balzac, malgré sa démarche auprès des « propriétaires du journal ». *La Caricature* avait cessé de paraître bien avant 1852, date des recherches de Dutacq. S'adressa-t-il aux propriétaires de la maison Aubert, ou à Philipon [5] ? Quoi qu'il en soit, la liste qu'il dressa semble prouver qu'il n'avait pas de renseignements certains sur la collaboration de Balzac au périodique et qu'il ne fit que copier les titres de tous les articles signés Henri B..., Alfred Coudreux, etc. Les points d'interrogation qui émaillent cette liste révèlent assez clairement ses hésita-

1. S. de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de Balzac*, 1re éd., Paris, 1879, p. 26 et 209.

2. Collection Lovenjoul, A. 365, fol. 209-215. Cette liste est annotée ainsi par Lovenjoul : « Table des travaux de Balzac établie par M. Dutacq », et c'est à elle qu'il fait allusion dans l'*Histoire des œuvres*, p. 256.

3. Philibert Audebrand, « Balzac journaliste », *Gazette de Paris*, 8 et 15 novembre 1857 ; et Champfleury, *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, 1861, p. 37-47. Voir aussi Quérard, *La Littérature française contemporaine*, Paris, 1842, I, 140.

4. Audebrand, par exemple, affirme qu'il a la collection de *La Caricature* sous les yeux, ce qui ne l'empêche pas d'estropier les pseudonymes utilisés par Balzac : « Alfred Couvreux », « le vicomte Henri de B... », etc.

5. Dutacq aurait pu s'adresser très facilement à Philipon, puisque, en 1852, celui-ci habitait, 20, rue Bergère, où il dirigeait le *Journal pour rire*. Plusieurs collaborateurs de *La Caricature* étaient toujours en vie, Louis Desnoyers, par exemple. On ne peut s'empêcher de penser que Dutacq se décida un peu trop vite sur cette question. Le morceau intitulé *Fragment d'une nouvelle Satyre Ménippée* lui sembla offrir une preuve certaine de l'utilisation des quatre pseudonymes par Balzac, et il ne poussa pas plus loin ses recherches.

tions. A propos d'un article non signé qui parut dans le numéro du 30 décembre 1830, il écrit : « Est-ce que les *Deux Hôpitaux* ne seraient pas de lui ? » Il y a une note semblable sur un morceau signé Triboulet et intitulé *Triboulet journaliste* (23 décembre 1830).

Les éditeurs de Balzac ont suivi assez fidèlement les indications de Dutacq sur les articles de *La Caricature*. La plupart furent réimprimés dans l'édition Calmann-Lévy, et le résidu repris par Lovenjoul dans l'*Histoire des Œuvres de Balzac*. Il les fait précéder de cette note :

> Enfin, et pour être absolument complet, nous allons réimprimer pour la première fois, en finissant, quelques articles de Balzac publiés dans *La Caricature*, et trop peu importants pour être insérés dans ses œuvres ; nous ne les donnons ici, d'après la liste qu'en avait dressée son ami Dutacq, qu'à titre de curiosité littéraire, et pour ne rien oublier de ses écrits (p. 256).

Il y a quelques légères inconséquences dans la publication faite par Lovenjoul. Il omet trois des articles signés Eugène Morisseau, et dit que l'un d'eux est de Henry Monnier (*L'Artiste et l'Epicier*, 9 décembre 1830). Cette affirmation est presque certainement exacte, comme nous le montrerons plus loin. En outre, il attribue à Balzac l'article intitulé *Triboulet journaliste*, sans doute parce qu'il est écrit en « ancien français » [1], mais en omet deux autres intitulés *Pochades* qui sont signés du même pseudonyme. On retrouve dans l'édition Conard des *Œuvres diverses* presque tous les articles publiés auparavant par Calmann-Lévy et Lovenjoul. Certains, pourtant, n'ont pas été réimprimés, tels *Le Dernier napoléon* (16 décembre 1830) qui est le début de *La Peau de chagrin*, et *La Danse des pierres* (9 décembre 1830), qui fut incorporée plus tard à *Jésus-Christ en Flandre*. Ces omissions semblent dues à l'utilisation postérieure de ces articles, mais ces premières versions offrent souvent des variantes intéressantes, et méritaient d'être reproduites. Une omission semble avoir été due à l'inadvertance : c'est celle du compte rendu de *La Peau de Chagrin*, paru le 11 août 1831, et qui est mentionné dans une lettre de Philipon à Balzac [2].

Plusieurs articles qui avaient paru dans *La Caricature* furent publiés en octobre 1831, dans un recueil intitulé *Les Papillotes*. D'après Quérard, ce volume, signé du pseudonyme Jean-Louis, est d'Auguste Audibert, rédacteur en chef de *La Caricature* :

> C'est la réunion d'assez courts, mais nombreux morceaux de littérature qui avaient paru dans la « Caricature » et peut-être ailleurs (I, 97).

On a cru pouvoir écarter cette attribution de l'ensemble de la collection, parce qu'elle contient treize articles qui avaient été signés Henri B..., Alfred Coudreux, etc., dans *La Caricature*. Pourtant, presque tous les autres sont incontestablement d'Audibert. Ils pro-

1. Il est assez facile d'y reconnaître le style des *Contes drolatiques*, et cette attribution semble indiscutable ; voir les *Œuvres diverses*, II, 679-680.
2. Il a été publié par Lovenjoul, *Histoire des Œuvres*, p. 168.

viennent de *La Silhouette*, dont Audibert était un des plus actifs collaborateurs et le rédacteur en chef pendant ses deux derniers trimestres, de juillet 1830 au 2 janvier 1831. Certains sont signés de son nom, d'autres des doubles initiales A. A., E. E., I. I., etc., qu'utilisait Audibert [1], d'après Ratier, gérant du périodique [2]. L'attribution d'une partie de cette collection à Balzac, et le pseudonyme Jean-Louis, titre d'une de ses œuvres de jeunesse, ont suscité de curieuses spéculations. On a même pu suggérer que les titres des divisions de ce recueil, *Mœurs de politique*, *Battements de cœur*, *Silhouettes*, etc., offraient comme un plan primitif de *La Comédie humaine*, et citer à l'appui de cette hypothèse des phrases comme celle-ci extraite de la préface des *Papillotes :*

> Nous avons la matière d'une médiocre encyclopédie de quarante gros volumes, nous ne ferons pas mal d'en extraire seulement un petit livre des meilleures choses possibles [3].

Il semble que ce soit un peu à la légère qu'on ait rejeté cette attribution à Audibert. En fait, Quérard n'est pas le seul à lui attribuer *Les Papillotes*. Nous n'avons pu trouver de catalogue de Souverain, éditeur de ce recueil, datant de cette époque [4], mais il y a plusieurs mentions intéressantes des *Papillotes* sur les couvertures d'ouvrages édités par lui. Par exemple, au dos d'un roman de V. Lottin de Laval, *Les Truands*, publié en 1833, on lit « : *Les Papillotes*, scènes parisiennes, par A. Audibert, 2e édition. Un vol. in-8° avec portrait, 7 fr. 50 c. » Il y a des mentions semblables sur les couvertures du *Régent de rhétorique*, de S. H. Berthoud, et d'autres livres publiés par Souverain en 1833. On peut avancer un fait bien plus concluant encore. Quatre au moins des articles qui parurent dans *La Caricature* revêtus d'un des quatre pseudonymes, Henri B..., Alfred Coudreux, etc., et qui furent recueillis dans *Les Papillotes*, furent réimprimés dans *Le Voleur* et attribués à Auguste Audibert dans la table des matières de ce périodique. Ce sont, avec la date de leur reproduction dans *Le Voleur* (en général, une ou deux semaines seulement après leur publication dans *La Caricature*) : *Un Lendemain* (10 février 1831), *La Cour des Messageries royales* (20 février), *Une Famille politique* (28 février)

1. Par exemple, « Le Soldat » (signé A. Audibert), *La Silhouette*, II, 54-56, et *Les Papillotes*, p. 237-244 ; et « Un Maître d'armes » (signé A. A.), *La Silhouette*, I, 79-80, et *Les Papillotes*, p. 255-259.

2. Lettre à Michel Lévy du 22 juillet 1871 ; collection Lovenjoul, A. 363, fol. 199.

3. Voir « Un Plan de *La Comédie Humaine* », *Chronique des lettres françaises*, 1924, p. 287-288 ; et le *Journal des Débats*, 6 juin, 1923. On trouvera la préface des *Papillotes*, et les titres de ses neuf sections, dans les *Œuvres diverses*, II, 710 et 713, n. 8. Il y a des comptes rendus des deux éditions de cet ouvrage et un portrait de l'auteur dans *La Caricature* : ils ont été reproduits dans les *Œuvres diverses*, II, 438-439 et 464-465. Ce portrait ne nous aidera pas à identifier l'auteur des *Papillotes* : le sujet dissimule son visage derrière un journal !

4. Le seul catalogue que nous ayons pu trouver date de 1839, puisqu'il annonce comme une publication nouvelle : *Un grand Homme de province à Paris* (série Q^{10} de la Bibliothèque nationale).

et *Un Commis-voyageur de la liberté* (5 mars). Un cinquième article signé d'un des pseudonymes « balzaciens » parut dans *Le Voleur* du 10 janvier 1832. C'est *Le Portier du camp de Maubeuge*, qui y fut signé « A. Audibert, *La Caricature* » [1].

Tous ces articles ont été publiés comme étant de Balzac. Pourtant, il paraît indiscutable que, comme beaucoup d'autres encore, ils sont d'Audibert. Celui-ci n'est pas le seul à partager ces pseudonymes avec Balzac. Au moins deux autres rédacteurs ont signé Eugène Morisseau et Comte Alex. de B..., mais pour des raisons que nous donnons plus loin, nous croyons que la part d'Audibert est la plus importante. Un poème intitulé *Ci-gît la muse de Béranger*, publié dans *La Caricature* du 17 février 1831, et signé Le Comte Alex. de B...[2], fut réimprimé dans *Le Voleur* du 25 février et attribué dans la table des matières à V. Muller. Nous avons déjà indiqué que Henry Monnier avait utilisé le pseudonyme Eugène Morisseau. D'après la liste des articles de *La Caricature* dressée par Dutacq, il contribua pour trois « papiers » au périodique : *Le Vieux Sergent* (Prospectus), *Le Libéral* (4 novembre 1830), et *L'Artiste et l'Epicier* (9 décembre 1830). Par conséquent, ceux-ci n'ont pas été réimprimés dans les œuvres de Balzac. Bien que nous n'ayons pu trouver de confirmation de la collaboration de Monnier à *La Caricature*, sauf comme dessinateur, la chose semble probable, et les renseignements de Dutacq semblent provenir de bonne source. Mme Hanska lui suggéra que le dernier de ces articles était peut-être de Monnier, et dans une lettre qui est vraisemblablement sa réponse, il répondit :

> Voulez-vous remettre les premiers volumes de *La Caricature* au porteur. Monnier dîne chez moi ce soir, il m'indiquera les articles qui sont de lui [3].

Cette lettre est datée du 30 septembre 1852, c'est-à-dire dix-sept jours après celle que nous avons citée où Dutacq informe Mme Hanska des quatre pseudonymes utilisés par Balzac. Si Monnier ne donna pas à Dutacq des détails plus précis sur la durée de la collaboration de Balzac à *La Caricature*, c'est parce qu'il ne semble pas avoir été très mêlé à sa rédaction [4]. On ne comprend pas, cependant, comment Dutacq ne se rendit pas compte des doutes que ces attributions d'articles signés Eugène Morisseau pourraient soulever sur l'utilisation conséquente des pseudonymes.

1. Plusieurs articles et comptes rendus du *Voleur* sont signés ou A. A. ou Audibert. Celui-ci semble avoir collaboré à tous les périodiques de Girardin, et la plupart de ses contributions à *La Mode* et à *La Silhouette* reparurent dans *Le Voleur*.

2. D'après une allusion du numéro suivant, cette attribution serait due à l'erreur d'un typographe. Voir l'article de M. Wayne Conner, « Précisions bibliographiques sur quelques ouvrages de Balzac », *Les Études Balzaciennes*. 1960, p. 465.

3. Collection Lovenjoul, A. 272, fol. 189 (lettre non datée). Réponse, A. 273, fol. 32.

4. Monnier avait déjà fait des articles et des dessins pour *La Silhouette*. Sa collaboration à *La Caricature* semble se borner à ces trois articles et à quatre dessins (nos du 4 et 25 novembre et du 2 décembre 1830, et du 14 juillet 1831).

Le Monnier des *Scènes populaires* est trop bien connu pour que nous en parlions ici. Muller et Audibert sont des journalistes des plus obscurs, ignorés des dictionnaires biographiques de l'époque. D'après le catalogue de la Bibliothèque nationale, V. Muller écrivit une *Notice sur Nicolas N*** Demidoff*, Paris, 1831, et c'est peut-être ce Muller qui collabora avec Fontan et Charles Desnoyer à une pièce intitulée *Le Voyage de la liberté*. Nous en savons un peu plus sur Audibert, grâce à son activité journalistique plus féconde. Il écrivit au *Censeur dramatique* et au *Voleur*, et fut rédacteur en chef de *La Silhouette*, puis de *La Caricature*. D'après une lettre de Philipon à Balzac que nous citons plus loin, il est mort jeune en 1832. L'article émouvant, *Une Existence d'homme*, qu'il publia dans *La Caricature* du 4 août 1831 [1], avec cette note « Trouvé dans les tablettes d'un poitrinaire », semble confirmer qu'il est mort de la tuberculose, comme le dit Quérard dans *La Littérature française contemporaine*. Celui-ci se trompe, cependant, en lui attribuant un ouvrage de 1834, intitulé *Histoire et Roman*, qui est de Louis-François-Hilarion Audibert (1797-1861), rédacteur à *La Quotidienne*, et secrétaire de Chateaubriand. On a essayé tout récemment de démontrer que ces deux Audibert n'étaient qu'une seule et même personne, et que c'est Louis-François-Hilarion qui est l'auteur des articles de *La Caricature* [2]. L'identité d'Auguste et sa mort en 1832 nous étant attestées par la lettre de Philipon, cette hypothèse est insoutenable.

Des exemples de l'usage du même pseudonyme par plusieurs journalistes sont assez nombreux à l'époque. *Le Voleur* en fournit un exemple frappant. Il y a beaucoup d'articles signés *Le Voleur* dans ce périodique, mais ils sont vraisemblablement de plusieurs plumes. Balzac utilisa ce pseudonyme pour signer ses *Lettres sur Paris* qu'il y publia du 30 septembre 1830 au 31 mars 1831, et son compte rendu humoristique des *Deux Fous* de Paul Lacroix, mais on ne lui a pas attribué tous les articles signés ainsi. En effet, on trouve cette signature dans *Le Voleur* bien avant le début qu'y fit Balzac [3]. On l'utilisa pour signer des ouvrages de circonstance tels qu'une biographie intitulée *Le Duc d'Orléans*, qui parut le 15 août 1830, et une fois au moins l'auteur d'un article signé *Le Voleur* est nommé dans la table des matières [4].

1. Cet article, anonyme dans *La Caricature*, fut réimprimé dans *Le Voleur* du 15 août, et attribué à Audibert dans la table des matières.

2. Éliane Newkirk, « Desbordes-Valmore et Audibert », *Revue des Sciences humaines*, 1959, p. 255-263. Cette identification est fondée sur le fait qu'en 1839, *Le Musée des familles* publia deux articles signés A. Audibert : *Talma* (p. 123-127) et *Entretiens avec Talma* (p. 280-283). Cette initiale s'explique sans doute par une faute de lecture, ou une erreur du rédacteur en chef, puisque L. F. H. Audibert signait souvent H. Audibert. Un entrefilet dans le numéro où parut *Talma* (p. 127) prouve qu'il s'agit bien du secrétaire de Chateaubriand. On parle de son livre récent (*Mélanges de littérature et d'histoire*, réimpression de son ouvrage antérieur, *Histoire et Roman*, où les articles sur Talma avaient déjà paru), et on loue « une élégance et une pureté de style qui décèlent l'élève et l'ami de M. de Chateaubriand ».

3. Ce pseudonyme est utilisé pour la première fois le 31 décembre 1828.

4. M. Morand, *Une Garde au donjon de Vincennes*, 25 octobre 1830.

Il semble donc qu'on puisse considérer comme chose probable qu'une grande partie des articles de *La Caricature* qui se trouvent actuellement dans les *Œuvres diverses* de Balzac ne sont pas de lui, mais de divers autres rédacteurs du périodique [1]. Serait-il possible de déterminer plus exactement la durée de la collaboration de Balzac à *La Caricature* ? Malheureusement les documents de toute sorte manquent pour cette période de la vie de Balzac : ses comptes, ses manuscrits, et sa correspondance ne nous apprennent rien sur cette collaboration. Les procès-verbaux des nombreuses poursuites dont ce périodique fut l'objet ne contiennent pas de renseignements sur ses rédacteurs puisque c'étaient surtout les dessins qui étaient mis en cause, et non les articles [2]. Comme nous l'avons déjà indiqué, jusqu'à présent on n'a utilisé que la tradition rapportée par Quérard et d'autres bibliographes, l'emploi postérieur de certains morceaux, et deux ou trois allusions dans *La Caricature* elle-même pour attester la participation de Balzac. Des lettres de Philipon à Balzac qui sont conservées dans la collection Spoelberch de Lovenjoul semblent éclairer cette question. Nous citerons d'abord la dernière. Au début de 1838, quand il s'apprête à publier une *Galerie de la presse, de la littérature et des beaux-arts*, Philipon écrit à Balzac pour lui demander de venir poser pour son portrait :

> Je suis chargé de faire dessiner un grand nombre d'hommes illustres parmi lesquels se trouve en première ligne l'auteur des premiers numéros de *La Caricature* [3].

Tous les détails que nous avons pu trouver sur cette question semblent confirmer que Balzac est « l'auteur des premiers numéros de *La Caricature* ». Tout ce qu'on peut alléguer contre l'exactitude de cette description, c'est l'usage en 1831 et 1832, des mêmes pseudonymes que Balzac avait utilisés en 1830, et nous avons démontré que ceux-ci cachent plusieurs autres personnes. Voici ce que dit Quérard à propos de Balzac et *La Caricature* :

1. Les articles de *La Caricature* ne sont pas les seuls dont il faille vérifier l'attribution. Les articles du *Feuilleton des journaux politiques* de 1830, qu'on attribue à Balzac, ne sont qu'une sélection faite par Paul Lacroix, qui se croyait capable d'identifier infailliblement l'œuvre de Balzac (lettre à Lovenjoul, du 8 février 1879, collection Lovenjoul, G. 1179). Il sélectionna de même manière plusieurs des articles de *La Mode* et *La Silhouette*. Nous espérons publier prochainement une étude sur la collaboration de Balzac à ces trois périodiques.

2. *La Gazette des tribunaux* contient des récits intéressants des divers procès du journal, par exemple, dans son numéro du 16 septembre 1832. Il se trouve quelques documents sur ces affaires aux Archives nationales, mais encore une fois il s'agit des caricaturistes, et non des rédacteurs (BB^{18}. 1388 et CC. 859). Nous avons trouvé un document curieux dans la liste d'impressions faites par Charles Dezauche, imprimeur de *La Caricature* (Archives nationales, F^{18}. 63). C'est une annonce de son intention de réimprimer le numéro du 29 septembre 1831, moins un article intitulé *Procès de M. Eugène Desmares*, qu'il attribue à Philipon et Audibert. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale ne contient pas cet article censuré. Il serait intéressant de savoir s'il existe un numéro complet, et comment cet article y est signé.

3. Collection Lovenjoul, A. 315, fol. 320.

Plus tard, M. de Balzac fonda lui-même quelques recueils, et entre autres, en 1830, « la Caricature morale, politique et littéraire » journal que les lois de septembre tuèrent. Aug. Audidert [*sic*], littérateur plein d'avenir, et enlevé très jeune à la gloire de son pays, avait succédé à M. de Balzac dans la rédaction principale de la Caricature (I, 141).

De nombreux faits semblent appuyer ces affirmations de Quérard et de Philipon. Nous ne tirerons pas argument du fait que Balzac était apparemment capable de continuer une collaboration très active à *La Caricature* et d'écrire des articles sur des questions d'actualité malgré ses nombreux déplacements à travers la France en 1831 et 1832. Mentionnons seulement pour mémoire que, lors de son séjour à Nemours en mai 1831, il était capable de faire un ou deux articles par semaine, et qu'à Aix-les-Bains en septembre 1832, auprès de la marquise de Castries, il pouvait écrire deux morceaux intitulés *Les Faux dieux de l'Olympe* dont l'un est un commentaire sur une caricature, et l'autre une description des dessins exposés dans la vitrine d'Aubert dans le passage Véro-Dodat.

Deux lettres écrites par Philipon à Balzac en 1831 et 1832 sont intéressantes à cet égard. On ne peut pas dire que ce sont les lettres d'un gérant de journal à l'un des plus importants de ses rédacteurs. La première semble démontrer, cependant, qu'il y a au moins un article publié après décembre 1830 qui est de Balzac. Lui écrivant le 7 août 1831, Philipon décrit le mal qu'il a eu à se procurer un exemplaire de *La Peau de Chagrin*, et lui propose de faire le compte rendu de son propre ouvrage :

> Audibert et moi nous avons fait de vains efforts pour obtenir ce livre diabolique, il est retenu longtemps à l'avance [c. à d. dans les cabinets de lecture] et il nous sera impossible d'avoir l'article que nous voudrions mettre dans le numéro prochain. Décidez donc l'ami *que vous savez* à nous brocher quelque chose ! je vous donne ma parole que vous, lui, et moi saurons seuls que l'article est de lui. Je le copierai de ma propre main et nous le signerons Alfred Coudreux. Il faut absolument qu'il me le fasse tenir demain lundi dans la journée. Je lui réserverai une place, car vous savez que notre journal se compose le lundi.
>
> Adieu, si je n'ai pas ce bout d'article je serai désolé parce que je tiens à dire de bonnes choses sur un excellent ouvrage et qu'après vous je ne vois que l'ami en question, non pour en dire du bien, mais pour en parler avec l'originalité de M. H. de Balzac pour lequel je professe la plus franche amitié et la plus sérieuse admiration [1].

L'article en question parut le 11 août, mais signé le comte Alexandre de B..., et non Alfred Coudreux [2]. On voit immédiatement les questions que soulève cette lettre. Si Balzac était un des plus actifs collaborateurs de *La Caricature*, pourquoi Philipon trouva-t-il nécessaire

1. Collection Lovenjoul, A. 315, fol. 317. N° 325 dans l'édition de M. Pierrot.
2. Il y avait déjà un article signé Alfred Coudreux dans ce numéro, ce qui explique le changement de pseudonyme.

de lui écrire pour lui demander de faire un compte rendu de *La Peau de chagrin* ? D'ordinaire, Balzac n'était pas si lent à faire de la réclame pour ses ouvrages dans les journaux qui le comptaient au nombre de leurs rédacteurs. Et pourquoi fallait-il rappeler à Balzac que le journal se composait le lundi s'il y collaborait pour un ou deux articles par semaine ? Le numéro du 11 août contenait déjà deux morceaux signés des pseudonymes « balzaciens » : *Physiologie de l'adjoint* et *Deux Rencontres en un an*, article qui exprime des sentiments férocement anti-royalistes.

L'autre lettre de Philipon à Balzac, datée du 12 mai 1832, est semblable. Elle suppose que Balzac avait dû être déçu de ne pas trouver un compte rendu de ses *Contes drolatiques* dans *La Caricature* et lui explique cette omission ainsi :

> Voici le mot de l'énigme. Audibert était chargé de rendre compte de vos songes drolatiques, vous le savez, hé bien ! le pauvre enfant, apres avoir langui quelques jours, est mort.... Derville lui a succédé dans la direction de mon journal et je lui ai envoyé avant hier votre charmant volume pour faire un joli article dans la délicieuse Caricature [1].

Cette fois, pourtant, l'article ne parut pas [2]. Si Balzac était étroitement mêlé à la rédaction de *La Caricature*, pourquoi Philipon jugea-t-il nécessaire de donner des explications semblables sur l'omission d'un compte rendu de ses *Contes drolatiques*, et de le renseigner sur les changements survenus dans la direction de son journal ? Il apparaît comme plus vraisemblable qu'il s'agit de lettres écrites à un ami, et non à un collaborateur.

La Caricature elle-même fournit des détails suggestifs sur la durée de la collaboration de Balzac. Considérons d'abord la question des articles qui sont incontestablement de lui. Le dernier numéro du périodique qui contienne des morceaux utilisés plus tard par Balzac est le septième, qui parut le 16 décembre 1830. Les sept premiers numéros, plus un prospectus publié en octobre, contiennent vingt-cinq articles environ signés des quatre pseudonymes Henri B..., Alfred Coudreux, etc. Balzac utilisa une douzaine de ces morceaux dans des ouvrages postérieurs, et la proportion est encore plus forte si l'on néglige les dialogues, etc., peu susceptibles d'être incorporés dans un roman ou une nouvelle. Par contre, après le numéro du 16 décembre, on ne trouve pas un seul article qu'il utilise plus tard. On ne trouve pas non plus de morceaux extraits des romans qu'il écrivait en 1831 et 1832, tandis qu'on trouve de telles publications dans les autres périodiques auxquels il collabora pendant ces deux années.

1. Collection Lovenjoul, A. 315, fol. 319. N° 454 dans l'édition de M. Pierrot. « Songe drolatique » est une allusion évidente au célèbre dessin de Monnier qui parut sous ce titre dans le premier numéro de *La Silhouette* (décembre 1829).

2. On annonce les *Contes drolatiques* dans le numéro du 7 juin 1832. Cet article, qui n'est qu'une liste de livres récents, est signé Le Comte Alexandre de B..., et a été réimprimé dans les *Œuvres diverses*.

Nous avons mentionné les quelques allusions qu'on trouve dans *La Caricature* à la collaboration de Balzac. Elles sont peu concluantes, de même que les rares observations qu'on fait dans le périodique sur les autres rédacteurs. A la fin d'un article intitulé *Exaltation des ministres* (6 octobre 1831), on trouve une note qui nomme les collaborateurs de *La Caricature* : ce sont Audibert et Derville. Dans un article sur la dixième saisie du journal (29 septembre 1831), Philipon dit que c'est Audibert qui est chargé de sa rédaction, et c'est son nom qui paraît en première page comme rédacteur en chef. On perquisitionna chez lui le 13 janvier et le 16 février 1832. *La Caricature* du 23 février 1832 contient un article intitulé *Promenades domiciliaires* où Philipon proteste contre les recherches faites par la police afin de découvrir des exemplaires du numéro 63 qui contenait des dessins condamnés. Il parle ainsi du manque de succès de ces perquisitions :

> Aucun exemplaire n'a été trouvé au magasin d'Aubert, ni à l'imprimerie, et encore moins, comme on le pense bien, au domicile de M. Audibert, dont les relations avec notre journal sont d'une nature purement littéraire.

Bien entendu, ces détails n'ont pas beaucoup de poids en ce qui concerne Balzac : il est évident qu'il n'aurait pas voulu qu'on le sût associé à un journal républicain au moment où il évoluait vers le légitimisme. Il nous semble, cependant, que certaines particularités des signatures qu'on trouve dans *La Caricature* peuvent nous renseigner sur sa collaboration. Bien qu'Audibert soit désigné comme rédacteur en chef dès le premier numéro, on trouve très peu d'articles signés de son nom dans le périodique. On ne trouve ni son nom ni ses initiales au bas d'un article avant le 31 mars 1831, et il n'en signe en tout qu'une dizaine. Quand il meurt en mai 1832, L. Derville (Louis Desnoyers) lui succède comme rédacteur en chef, et jusqu'en 1833, c'est lui qui signe les deux tiers environ des articles [1]. En même temps les articles signés Henri B..., Alfred Coudreux, etc., qui paraissaient à raison d'un ou deux par semaine jusque-là, cessent à peu près, et jusqu'en 1833, on n'en trouve que onze, dont sept sont des comptes rendus [2]. Évidemment, si c'est Balzac qui inventa ces pseudonymes, c'est probablement Audibert qui en fit le plus grand usage.

Nous espérons avoir prouvé que les pseudonymes de *La Caricature* furent utilisés par d'autres aussi bien que par Balzac, et avoir démontré qu'il est probable qu'il ne collabora pas à ce périodique après la fin de 1830. Voici une explication possible des faits que nous avons détaillés. Quand Philipon fonde *La Caricature*, c'est Audibert qui en est nommé rédacteur en chef, mais il est tellement occupé par *La*

1. Le 10 mai 1832, son nom remplace celui d'Audibert comme rédacteur en chef. Il y a très peu d'articles anonymes dans *La Caricature*.

2. Après la mort d'Audibert, qui semble avoir utilisé tous les pseudonymes, on n'en utilisa que deux : Eugène Morisseau (huit fois), et le comte Alex. de B... (trois fois).

Silhouette, pour laquelle il écrit la plupart des articles, qu'il ne peut pas faire face à ses obligations. Il est donc remplacé par Balzac qui se retire en décembre quand *La Silhouette* cesse de paraître, et qu'Audibert est libre. Celui-ci prend les mêmes pseudonymes que Balzac pour que personne ne se rende compte du changement, et c'est seulement quand L. Derville lui succède, en mai 1832, qu'on cesse de les utiliser d'une manière systématique. Ce sont les affirmations de Dutacq, et la découverte de morceaux signés Henri B..., Eugène Morisseau, etc., qui sont incontestablement de Balzac, qui induisent en erreur ses éditeurs et commentateurs [1]. Il n'y a personne pour les détromper, Philipon étant mort depuis dix ans au temps de la préparation de l'édition Calmann-Lévy.

Ces découvertes sur la paternité des articles de *La Caricature* qu'on a si longtemps attribués à Balzac peuvent servir non seulement à alléger son œuvre de bon nombre de pages médiocres [2], mais aussi à dissiper d'étranges équivoques sur sa pensée politique en 1831 et à parer au reproche de duplicité qu'on pourrait lui faire en raison de ses activités au cours de ces années. En effet, on n'a pas manqué de signaler que ces articles expriment un républicanisme farouche au moment où Balzac fréquentait les chefs du parti légitimiste et pensait se présenter comme candidat royaliste [3]. Déjà à l'époque des recherches de Dutacq, les opinions émises dans ces morceaux avaient éveillé la défiance de M^me^ Hanska sur l'exactitude de leur attribution. Fin 1852 ou début 1853, elle lui écrivait :

> Mais, mon cher Monsieur, puisque nous admettons les Henri de B — [*sic*], les Cte Alexandre, et même les Coudreux et les Morisseau (que je n'accueille qu'avec une certaine défiance) pourquoi vous montrer plus sévère pour St Aubin ?... on ne peut pas confier ces transcriptions à un copiste ordinaire ; il s'est glissé dans ces articles des personnalités contre la famille royale de Charles X, qui y ont été sans doute intercalées par l'animosité *sans-culottique* du rédacteur en chef et qui sont aussi injustes que de mauvais goût. Jamais mon mari n'a pu écrire de pareilles choses [4]...

La campagne féroce que mène *La Caricature* contre Louis-Philippe et les Bourbons s'explique par une allusion de Philipon. Dans une lettre écrite au journal libéral *Le Temps*, pour réfuter une accusation de carlisme dirigée contre son propre journal, il déclare le 18 août 1832 :

> *La Caricature* est faite par des hommes qui, dans le carbonarisme, en Juillet, comme aujourd'hui, ont toujours été hautement républicains, et

1. Un des aspects les plus curieux de cette affaire est l'attribution de trois articles de *La Mode* à Balzac parce qu'ils sont signés Comte Alex... de.... Il est probable que ces articles sont d'Hippolyte Auger, voir notre article : « Three Articles wrongly attributed to Balzac », *Modern Language Review*, 1960, p. 85-87.

2. Ces articles tiennent environ 400 pages de l'édition Conard.

3. On en trouvera une analyse dans la thèse de M. Guyon, p. 532-541.

4. Collection Lovenjoul, A. 272, fol. 181-182. Un peu plus tard, elle suggère à Dutacq d' « élaguer ce qui est trop de circonstance — d'obligation *collaboratoire*, pour ainsi dire » (A. 272, fol. 189).

qui n'ont jamais donné à personne le droit de suspecter leur franchise ni leur probité politique.

Comme beaucoup de journalistes de l'époque, les rédacteurs de *La Caricature* sont d'anciens carbonari et c'est pourquoi ils évoquent avec tant d'émotion l'exécution des quatre sergents de La Rochelle dans un article intitulé *Éphémérides : 21 septembre 1822*, qui parut le 22 septembre 1831.

Nous ne pouvons pas prétendre résoudre ici la question de l'évolution politique de Balzac. Elle est peut-être à reprendre si l'on ne peut plus utiliser les articles de *La Caricature* pour lui attribuer des sentiments si éloignés de ceux dont il va bientôt faire profession.

Bruce Tolley.

MICHELET ET LA MER DE LA MANCHE

Parmi les nombreuses questions que la publication du *Journal* de Michelet [1] va permettre de renouveler ou même de poser pour la première fois, il en est une qui concerne la genèse d'une œuvre et l'histoire d'un thème poétique : comment Michelet a-t-il connu et senti la mer ? Quelles expériences l'ont amené à la voir d'abord comme une puissance hostile et destructrice, une « redoutable personne » dont l'irrésistible pouvoir d'anéantir inspire la crainte ; ensuite comme une charmeuse tour à tour menaçante et fascinante, victorieuse et vaincue ; puis comme l'élément créateur d'où le monde est issu et la mère de toute civilisation ; enfin comme la généreuse dispensatrice de la santé, de la beauté, de la fraternité ? Quelle place revient à Michelet parmi les poètes de la mer ?

Aucune, croirait-on, en lisant l'excellente Introduction que Charles Le Goffic a consacrée aux poètes de la mer, du Moyen Age à nos jours, en tête de son *Anthologie* [2] ; le nom de Michelet ne figure pas dans le chapitre intitulé : « La Mer romantique et le sentiment de l'infini ». Cependant, lorsqu'il a rédigé son *Avant-propos* pour l'édition de *La Mer*, de Michelet (Paris, Calmann Lévy, 1900), Pierre Loti a constaté que, s'il n'y avait pas là toute la mer, mais seulement la mer vue du rivage, l'auteur « apparaît comme un poète unique, d'une incomparable grandeur » [3].

La critique littéraire ne s'est pas occupée de ce livre. Dans les travaux si riches de Gabriel Monod, on trouve quelques considérations sur sa conception et sur les influences scientifiques qui expliquent les théories dont il est nourri : un article de la *Revue bleue* (14 octobre 1911, p. 481 et suiv.) ; et quelques lignes du *Jules Michelet* (Paris, 1905, p. 93), qui replacent la méditation devant la mer havraise dans une atmosphère de désarroi philosophique, en août 1831. Dans sa thèse sur *Michelet naturaliste*, un docteur en médecine, Robert Van

1. Jules Michelet, *Journal*, t. I (1828-1848), texte intégral, établi sur les manuscrits autographes et publié pour la première fois, avec une introduction, des notes et de nombreux documents inédits par Paul Viallaneix. Paris, Gallimard, 1959.

2. Ch. Le Goffic, *Les Poètes de la mer du Moyen Age à nos jours*. Paris, 1928, p. XIV-XX.

3. J. Michelet, *La Mer*. Paris, Calmann-Lévy, 1900, p. XI.

Der Elst, a soigneusement analysé le plan de *La Mer* [1] et traité la question des sources scientifiques [2] ; mais l'étude des thèmes poétiques n'entrait pas dans son sujet. Seul y a touché Auguste Dupouy dans son *Michelet en Bretagne* (Paris, 1947). Mais il n'a connu, du *Journal*, que les notes du 2 août au 25 août 1831 (premier voyage en Normandie et en Bretagne) qu'il eut d'ailleurs le mérite de révéler au public pour la première fois ; d'autre part, irrité de ne trouver dans ces notes qu'une Bretagne toujours désolée, avec ses landes mélancoliques, sa mer farouche, ses habitants sombres et son passé tragique, A. Dupouy s'est appliqué surtout à plaider contre Michelet la cause de la Bretagne, à dénoncer ses préventions, son parti pris, les lacunes de sa documentation, la légèreté de son enquête, et son esprit systématique. La conclusion est très sévère :

> Il [Michelet] n'aimait pas la mer en 1831. La vue de cet infini, avouait son Journal, m'attriste jusqu'aux larmes. On peut dire que, dans sa course en Bretagne, il l'a très peu vue. Et pas un mot de sa plume qui exprime à l'égard de cet infini autre chose que de la méfiance ou de l'épouvante, ce qui, d'ailleurs, à part d'heureuses exceptions, était de bonne tradition française : la France est terrienne à fond. Pas un mot qui sente la ferveur d'une révélation, comme il est arrivé à la bonne Sévigné, Parisienne elle aussi, de l'éprouver à Port-Louis, devant cette belle pleine mer qui lui remplissait les yeux. Il semblait que cette surface lumineuse, comme tout ce qui est lumière, dût l'attirer, et que cette ampleur, image de la liberté, appel à l'aventure, invitation au voyage, dût y ajouter ses prestiges. Mais non, son premier réflexe est celui de l'homme qui a grandi en appartement, cloisonné dans sa portion d'un immeuble à étages, circulant dans des rues qui canalisent la marche [3].

Grâce à l'édition complète du *Journal*, dont on ne connaissait, jusqu'à 1959, que « des fragments épars, souvent tronqués, parfois défigurés » [4], essayons de suivre Michelet dans ses voyages au bord de la mer.

C'est à Gênes qu'il vit la mer pour la première fois, le 29 mars 1830. Quelle fut la rencontre de ces deux êtres tumultueux, de ces deux forces : de Michelet et de la mer ? Le premier frisson de ce Parisien, élevé dans les quartiers les plus populeux et dans la cave d'une imprimerie, emprisonné dans la cour intérieure et dans les sombres classes du Collège Charlemagne, avide d'air pur et d'infini, lorsqu'à trente et un ans il huma sa première bolée de brise marine ? L'enivrement de cette imagination, encore neuve au voyage (il ne connaissait guère que les contrées de l'Est, d'Allemagne et de Belgique rapidement visitées du 16 août au 18 septembre 1828), mais si prompte à lire dans les

1. R. Van der Elst, *Michelet naturaliste*. Paris, 1914, p. 142 et suiv.
2. *Ibid.*, p. 107 et suiv.
3. A. Dupouy, *op. cit.*, p. 166-167.
4. Ce sont les termes de la présentation du *Journal*, que porte la jaquette de l'édition Gallimard.

traits d'un pays et à deviner l'âme d'une province au delà de son visage ? L'ébranlement d'un être épris d'absolu, face à l'immensité de la mer éternelle ?

29 mars 1830 : ... une descente des Apennins et une vue de la mer au clair de lune.

30 mars 1830 : ... parti de Gênes le lundi à sept heures du soir, j'arrive le mardi 30 au matin à Borghetto, après avoir suivi la belle route le long de la mer et à travers les Apennins.

C'est peu ; c'est plutôt sec et banal. Dans son cours d'Histoire du Moyen Age, professé à l'École Normale en 1830-1831, Michelet tracera un tableau plus pittoresque et plus vivant du golfe de Gênes :

Cette mer, c'est la Méditerranée, c'est-à-dire la plus belle, la plus charmante de toutes les mers. Ce n'est plus l'océan avec ses brumes et ses vagues menaçantes. C'est une jolie mer toujours brillante sous le soleil, presque toujours paisible ; de plus limitée de toutes parts.... C'est une vue comparable à la baie de Naples. Mais autant la baie de Naples est molle, autant celle de Gênes est sévère [1].

On ne trouve dans ces lignes aucun enthousiasme ; entre les lignes je crois trouver quelque déception. Le jeune Michelet, très romantique, s'était fait une image de la mer « avec ses brumes et ses vagues menaçantes » ; le calme de la Méditerranée l'a déçu. Des hauteurs qui dominent la rade de Gênes, le voyageur découvre une vaste étendue de mer, mais c'est une mer encombrée d'activités humaines de navires et d'installations portuaires, domestiquée, docile aux besoins des hommes, et fermée de plusieurs côtés par la ville et les montagnes proches ; on comprend l'épithète de *sévère*, choisie par Michelet ; et les autres, plus banales : *belle*, *charmante*, *jolie*. Pour le contenter il eût fallu qu'un coup de mistral ou de sirocco fît brutalement grimacer le visage de la Méditerranée, trop jolie, trop coquette. La mer de Naples ne changea rien à sa déception : les notes des 15 et 16 avril 1830, dans le *Journal*, font allusion à la beauté des Napolitains, à la métaphysique et à la peinture du cru ; mais de la *molle beauté* de la baie la plus pittoresque, pas un mot. Ni à Gênes, ni à Naples, Michelet n'a rencontré la personnalité de la Grande Indomptable.

Mais l'année suivante, le 5 août 1831, il arrive au Havre et le voici en contact avec une mer qui vit et qui bouge, une mer à marées, dont les calmes sont exceptionnels et toujours gros de menaces. Le reflux l'emporte et la bonace règne. Michelet note : « L'océan est anglais. Cela m'attristait que ce champ sublime de la liberté soit à une autre nation ». La haine de la thalassocratie britannique (on sait que les Anglais ont toujours regardé la mer comme leur bien) restera chevil-

1. Cf. note de P. Viallaneix, *Journal*, p. 724.

lée au cœur de Michelet, qui la débridera dans son *Tableau de la France* (rédigé en 1832-1833 et publié à la fin de 1833).

Le lendemain, 6 août 1831, il contemple le paysage du haut de la Hève : « monté au-dessus d'Ingouville : vue lointaine de la mer, Le Havre dans un triangle (exact) ». Et le soir du même jour, près des flots :

> Le soir, la mer fraîchissante, petites barques, gamins chantant *La Parisienne*. Un grand vaisseau entrant à pleines voiles.... Adèle jette des pierres dans la mer, puis assise et pensive. Premier regard de l'enfant sur l'infini, qu'il ne sent pas encore, et qui doit tôt ou tard nous engloutir ; il ne connaît pas encore le monstre qui se dévore pour renaître. Faut-il que toi aussi... ?

Premier regard de l'enfant (la fille de Michelet allait avoir sept ans) sur la mystérieuse immensité ; première intimité du père avec la mer hallucinante. Michelet et la mer se sont trouvés.

Le lendemain, « vers midi, promenade, moi seul ; bain de mer. L'orage au loin.... Tristis usque ad mortem, κατὰ θῖνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης. Comme Chrysès, je pense à ma fille. Infini, que me veux-tu ? Je me sens si petit.... Je suis tout ému d'avoir vu mon petit enfant pensif en face de la mer, frêle enfant, sur lequel j'ai placé ma vie et que je ne pourrai protéger. Oh ! si mon pouvoir pouvait t'environner de quelque respect, de quelque protection après moi ! C'est pour elle aussi que j'aurais souhaité la gloire.... J'éprouve un abîme de vide en moi. En voyant, d'une part, cette terrible image de l'infini, de l'autre, ma fille, et cette attraction qui nous rappelle dans le gouffre de la nature, je sentais la fibre de l'individualité se déchirer. Le général, l'universel, l'éternel, voilà la patrie de l'homme ». Tel est le premier mouvement d'une élévation poétique, déclenché par le contraste entre la puissance de la mer et la faiblesse de l'homme ; on sait tout le parti que nos poètes, en particulier Victor Hugo, ont tiré de cette antithèse. Dans une pièce des *Quatre vents de l'Esprit*, intitulée *Près d'Avranches*, Victor Hugo contemplera, en mai 1843, la baie du Mont-Saint-Michel :

> La nuit morne tombait sur la morne étendue...
> Triste jusqu'à la mort, je contemplais ce monde.
> Oh ! que la mer est vaste et que l'âme est profonde.

Et dans la *Deuxième promenade au bord de la mer* (même recueil), il méditera, autrement que Michelet, sur cette rencontre de la mer et de l'enfant :

> Un enfant chante auprès de la mer qui murmure.
> Rien n'est grand ni petit. Vous avez mis, mon Dieu,
> Sur la création et sur la créature
> Les mêmes astres d'or et le même ciel bleu.

Le bon Coppée, aux bains de mer, observera les enfants des riches, qui

Courent, les pieds dans l'eau, jouant avec la lame...
Et trouvent, à coup sûr, chose bien naturelle
Que la mer soit si bonne et les amuse ainsi ;

tandis que les enfants des pauvres, des moussaillons du port, des pêcheurs de crevettes s'activent à « leur métier pénible et salutaire »

Et ne jalousent point les heureux de la terre,
Car ils savent combien maternelle est la mer
Et que pour eux aussi souffle le vent amer
Qui rend robuste et belle, en lui baisant la joue,
L'enfance qui travaille et l'enfance qui joue.
(*Aux bains de mer*, dans *Le Cahier rouge.*)

Cependant la rêverie de Michelet se prolonge dans la mélancolie du soir. Une autre citation homérique assaille sa mémoire et relance la méditation :

La mer stérile, dit Homère : ἀτρυγέτοιο θαλάσσης. Oui, l'infini est devenu stérile, depuis que Dieu s'en est exilé : stérile, désert, dévasté, nous y roulons comme le galet du rivage. Il roule et la houle rompt, brise ses pointes ; son individualité périt, il devient semblable à tout autre. Comment s'en distinguer désormais ? L'individualité périt avec la vie barbare, l'universalité périt avec la religion. Ah ! puisse ce naufrage être recueilli par la cité ; la cité est notre seul asile. Et puisse-t-elle se transfigurer au ciel ! Il est temps que je parte : la vue de cet infini stérile m'attriste jusqu'aux larmes.

Michelet est alors en plein désarroi : il ne peut plus demander secours aux croyances chrétiennes ni même aux croyances spiritualistes [1] ; il se cherche dans le miroir de la mer ; avant Baudelaire, « il contemple son âme dans le déroulement infini de sa lame » [2] ; bien avant Hugo qui se comparera au « flocon d'écume qui fuit », il se voit roulant comme le galet du rivage. N'oublions pas que Michelet écrivait cela, en août 1831, bien avant les grands poèmes que les paysages changeants de Jersey ont inspirés à Victor Hugo. Je trouve donc injuste le jugement d'Auguste Dupouy sur cette méditation du Havre : « il enregistre, au Havre, de hautes considérations sur la mer stérile, selon l'expression homérique, sur la tristesse de la mer, image terrible de l'infini ; mais de tels morceaux font un peu l'effet de lieux communs » [3]. Tous les grands thèmes font l'effet de lieux communs. Par sa méditation du Havre, Michelet s'apparente aux plus grands poètes de la mer, à ceux qui, dédaignant la mer des chromos et des cartes postales, tirent de l'infini mouvant et mystérieux des symboles, depuis que Lucrèce a trouvé plaisir et force dans la contemplation des houles, image du monde tourbillonnant que la théorie des atomes lui avait révélé, ou de l'agitation des hommes que les passions ballottent et

1. Cf. G. Monod, *Jules Michelet.* Paris, 1905, p. 93.
2. Ch. Baudelaire, *L'Homme et la Mer*, dans *Les Fleurs du Mal.*
3. A. Dupouy, *op. cit.*, p. 134.

que le philosophe domine du haut de son observatoire : *suaue mari magno*.... Et puis, dans ces deux pages de Michelet, il y a un motif tout personnel : l'angoisse du père devant le duel de la mer et de l'enfant. Il ne l'oubliera jamais ; Adèle mourut en 1855, à trente et un ans ; Michelet avait cinquante-sept ans ; cinq ans après, en 1860, il revivait la scène du Havre et ses appréhensions :

Une enfant que j'amenais là en présence de la mer sentit son jeune courage et s'indigna de ces défis. Elle rendait guerre pour guerre. Lutte inégale à faire sourire ; entre la main délicate de la fragile créature et l'épouvantable force qui en tenait si peu de compte. Mais on ne riait pas longtemps, lorsque venait la pensée du peu que vivrait l'être aimé, de son impuissance éphémère, en présence de l'infatigable éternité qui nous reprend. Tel fut l'un de mes premiers regards sur la mer. Telles mes rêveries assombries du trop juste augure que m'inspirait ce combat entre la mer que je revois et l'enfant que je ne vois plus. (*La Mer*, I, 1 [1].)

Du Havre, Michelet traversa l'estuaire de la Seine.

8 août 1831 : La mer a été fort bénigne et la navigation courte et agréable : en perspective, les falaises et, au-dessus, le bouquet d'arbres qui défendent la chapelle de grâce contre les vents terribles de la Manche. La Seine, large comme la mer, symbole de cet infini des grandes monarchies modernes [nouveau symbole !]. Honfleur, petit port pêcheur.

Les vents terribles de la Manche ; en traversant le Calvados et le sud de la Manche, par Caen et Vire, pour atteindre Saint-Malo, Michelet leur attribue l'affaissement progressif des coiffes : « Le bonnet triomphal de Caux, brisé au milieu de sa hauteur à Caen, se renverse dans la Manche, s'évase et s'aplatit en Bretagne. Le bonnet breton est comme les voiles du vaisseau humain ou les ailes du moulin. » C'est la première version du couplet que Michelet consacrera, dans le *Tableau de la France*, aux coiffes normandes et bretonnes : « Le bonnet triomphal des femmes de Caux, qui annonce si dignement les filles des conquérants de l'Angleterre, s'évase vers Caen, s'aplatit dès Villedieu ; à Saint-Malo, il se divise et figure au vent tantôt les ailes d'un moulin, tantôt les voiles d'un vaisseau. » Auguste Dupouy n'avait pas tort de dénoncer là une de ces généralisations hâtives qui érigent en règle une observation de détail : « il ne se demande pas s'il n'y a qu'un bonnet breton, si celui de Tréguier est également celui de Morlaix ou de Roscoff ou de Châtaulin ou de Quimper ou de Pont-Aven ou de Gourin ou de Vannes ; pas davantage s'il y a des coiffes de travail et des coiffes de dimanche, des coiffes de deuil et des coiffes de fête » [2]. Ajoutons que, si Michelet avait alors pénétré dans le Cotentin, au lieu de couper au sud par Villedieu et Avranches, il y aurait constaté que les coiffes les plus altières, les *comètes* du Coutançais,

1. Cf. P. Viallaneix, *Journal*, Introd., p. 15.
2. A. Dupouy, *op. cit.*, p. 141.

comme les voilures les plus téméraires, celles des bisquines granvillaises et malouines, défiaient les vents terribles de la Manche, qui s'engouffrent dans la baie du Mont-Saint-Michel et dans le Passage de la Déroute. 10 août 1831 : Michelet soupe à Avranches, trop tard pour voir de loin le Mont-Saint-Michel. Comme c'est dommage ! et comme il eût été curieux de comparer ses impressions avec celles des grands voyageurs qui ont dit la silhouette du Mont surgissant de l'immensité des flots ou des tangues grisâtres : de Madame de Sévigné, de Victor Hugo, de Flaubert, de Stendhal, de Mérimée. D'ailleurs Michelet le découvrira plus tard et lui consacrera dans *La Mer* (1, 2) une page brillante.

A Saint-Malo, il retrouve la mer, qui lui paraît sombre, comme la terre ; comme toute la Bretagne, jusqu'à la côte de Brest, « sinistre et formidable : Saint-Malo apparaît comme un nid d'orfraies sur un écueil. A l'horizon, des écueils, comme des baleines endormies ; longs écueils le long de la côte de Bretagne, bas-fonds vers la Normandie ». La mer bretonne a pourtant ses jours de splendeurs radieuses et d'avenants sourires. Michelet ne les aurait-il pas vus ? ou n'aurait-il pas voulu les voir ? Comme à Chateaubriand, lui faut-il une mer agitée, changeante et sombre, symbole des orages de l'âme ? Même chez Renan, si peu romantique pourtant à certains égards, ce thème romantique se retrouve : « Je suis né... au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages ». Auguste Dupouy s'irritait de ce noircissement systématique. Il avait bien raison. Nombreux sont les peintres et les poètes qui ont su voir les aspects changeants de la Bretagne. Dans une lettre du 23 mai 1833, Maurice de Guérin a noté, par une seule phrase, ses métamorphoses, ses changements à vue : « La Bretagne, morne comme la Sibérie, il y a un mois, est devenue fraîche, gaie, riante, à l'égal des plus belles contrées ».

Oui, noircissement systématique et romantique, qui s'exprimera dans ce couplet du *Tableau de la France* :

> Rien de sinistre et formidable comme cette côte de Brest ; c'est la limite extrême, la pointe, la proue de l'ancien monde. Là les deux ennemis sont en face : la terre et la mer, l'homme et la nature. Il faut voir quand elle s'émeut, la furieuse, quelles monstrueuses vagues elle entasse à la pointe de Saint-Mathieu, à cinquante, à soixante, à quatre-vingts pieds ; l'écume vole jusqu'à l'église où les mères et les sœurs sont en prière. Et même dans les moments de trêve, quand l'Océan se tait, qui a parcouru cette côte funèbre sans dire ou sentir en soi : *Tristis usque ad mortem* ?

On pense à la fameuse marine de Chateaubriand, avec son monastère dont la petite fenêtre grillagée donne sur une plage déserte ; la religieuse, assise dans une attitude pensive, rêvant à l'aspect de l'océan et prêtant l'oreille au bruit des vagues qui se brisent tristement sur des grèves solitaires ; et René écoutant les derniers sons des cantiques qui se mêlent sous les voûtes du temple au faible bruissement des flots.

Cependant un autre thème obsède l'esprit de Michelet : la mer est anglaise d'inclination. Nous avons assisté au premier accès d'anglophobie, le 5 août 1831, devant la mer havraise. Cela devient une idée fixe. « L'Angleterre regarde de partout l'océan. Nous, nous avons à peine de petites fenêtres percées sur lui, à travers nos falaises et nos rochers. » Michelet souffre de la rareté de nos ports, si clairsemés de Brest à Saint-Malo, à Cherbourg, au Havre, alors que la destination de la race normande est la conquête et la course à la mer, comme l'épopée de Guillaume le Conquérant l'a démontré : « La Bretagne est la résistance ; la Normandie, la conquête », écrira-t-il dans le *Tableau de la France*. Et, dans *Le Peuple :* « Grande race des marins normands, qui n'a le cœur percé en passant... de l'inertie de Cherbourg à la brûlante et terrible activité de Portsmouth ? [1] »

Aussi, le 1er août 1845, arrivant à Cherbourg, va-t-il tout de suite à la digue et s'inquiète-t-il des travaux : « On bâtit beaucoup, on creuse un bassin, on allonge la digue. Mais quoi ! si l'on n'arme pas les hauteurs ni le fort de la digue, ni le fort de l'île Pelée, un matin les Anglais, venant tout droit de Portsmouth, détruiront tout en une nuit ; et puis, en voilà pour vingt années avant d'attaquer l'Angleterre. » S'il ne tenait qu'à lui, la France déclarerait la guerre à nos chers amis de l'autre côté de l'eau, et sans attendre ! Mais la marine ne vaut pas cher : les postes de commandement appartiennent à une aristocratie de scientifiques, sortie des bonnes familles et de l'École Polytechnique, manquant d'expérience et de pratique. Les hauts fonctionnaires sont absents. Quant aux équipages, ils sont mal nourris, mal payés ; on les dégoûte du métier. « Ces Normands, qui ont trouvé l'Amérique avant Colomb et fait tant de grandes choses, sont pourtant une race d'hommes admirables pour la marine ; il ne leur manque que des institutions plus raisonnables et plus charitables, un gouvernement plus paternel, une patrie moins avare pour reconnaître leurs services, des officiers plus amis de l'égalité, qui rougissent du luxe et de l'épicurisme en face de ces braves gens si mal nourris, si mal soignés. » Michelet comprend alors pourquoi, dans la presqu'île du Cotentin, la population est maintenant sourde à l'appel de la mer ; pourquoi l'on se croirait à cent lieues de la mer. Rien que des cultivateurs et des éleveurs. En effet, nous sommes en 1845, à un tournant de l'histoire d'un département presque insulaire qui est baigné de trois côtés par la mer et qui a tenu longtemps une place glorieuse dans les fastes maritimes ; l'éternel conflit des *côtais* et des *gens du terrain*, des vocations maritimes et agricoles va s'achever par la victoire des herbages et des labours sur la pêche et le cabotage ; même dans les communes du littoral, les cultivateurs vont dominer les marins, en attendant que tous deviennent les serviteurs de l'in-

1. *Le Peuple*, III, 3.

dustrie touristique, les exploitants des estivants [1]. L'un des premiers départements maritimes est devenu le premier producteur de lait !

En août 1845, Michelet s'afflige de constater que le port de Cherbourg ne jouera pas le rôle attendu : « dans l'état actuel, une frégate anglaise suffirait pour brûler Cherbourg. Il y a quatre millions et huit cent mille francs à dépenser. Même sans entrer dans le port, les Anglais, débarqués, pourraient, des hauteurs qui sont désarmées, abîmer le port et la ville. C'est pourtant ici la vraie tête militaire de la France, le seul port d'où l'on puisse sortir par tout vent, ayant deux issues (Brest n'en a qu'une) ». La tête de la France : à Cherbourg, Michelet sent la personnification de sa France hanter son esprit de visionnaire : corps humain, ensemble harmonieux d'organes et de membres, où chacun a son rôle. Dans le *Tableau de la France*, il avait écrit : « La vieille Normandie regarde obliquement sa fille triomphante, qui lui sourit avec insolence du haut de son bord. Elles existent pourtant encore les tables où se lisent les noms des Normands qui conquirent l'Angleterre. »

En même temps, durant le voyage à Cherbourg, du 28 juillet au 12 août 1845, il rumine son ouvrage *Le Peuple*, qui va paraître l'année suivante. Les monuments des villes normandes l'intéressent moins que la condition des paysans et des marins. Nous l'avons vu observer celle des populations du Cotentin. Sur la route du retour, après avoir déjeuné à Saint-Lô et dîné à Bayeux le 5 août, traversé Caen et couché à Pont-L'Évêque le 6 août, il se renseigne encore sur la vie des pêcheurs à Trouville, et repense à ceux du Cotentin : « S'informer de l'association des pêcheurs de l'Armanche (vers Barfleur ?). M. Tillard a promis » (c'est chez M. Tillard qu'il avait dîné à Bayeux). Il faut croire que M. Tillard n'oublia pas sa promesse. Des observations précises ont meublé, dans *Le Peuple*, les premières pages du Livre III, chapitre III, *de l'Association :* « Je me suis longtemps occupé des anciennes associations de la France. De toutes, la plus belle, à mon sens, est celle des filets pour la pêche, sur les côtes d'Harfleur et de Barfleur. Chacun de ces vastes filets (de cent vingt brasses ou six cents pieds) se divisent en plusieurs parts qui passent par héritage aux filles aussi bien qu'aux garçons. Les filles, héritant de ce droit, mais n'allant pas à la pêche, y concourent néanmoins en tissant leurs lots

1. Une commune côtière que je connais bien, Agon (arrondissement de Coutances), présentait une requête à l'Intendant, le 3 avril 1785, à l'occasion d'un procès avec le seigneur ; il y était dit : *La paroisse d'Agon est composée de 260 feux environ, tous ses habitants sont marins. Dans les trois dernières guerres, plus de 400 d'entre eux sont morts au service de l'État et le nombre de ceux qui ont péri dans la dernière se monte à 83.* En 1848, sur 123 censitaires, 48 étaient des marins et capitaines au long cours. En 1846, il y a encore 190 habitants vivant de la mer : pêcheurs marins retraités de la marine, douaniers ; ce nombre tombe à 170 en 1861, à 158 en 1866, à 126 en 1876, à 121 en 1886, à 105 en 1896, à 100 en 1906, à 38 en 1926, à 36 en 1936 (renseignements extraits de la monographie de Mme L. Lenoir-Pépin, *Une Commune côtière, Agon.* Granville, 1945, p. 141-143).

de filets, qu'elles confient aux pêcheurs »[1]. Et Michelet d'exprimer avec lyrisme son admiration pour la Normandie, vrai « pays de sapience », qui, en tant de choses a servi de modèle à la France et à l'Angleterre !

Ces deux obsessions, patriotique et sociale, l'ont-elles empêché de contempler les paysages du littoral normand, en particulier la rade cherbourgeoise ? A la date du 3 août 1845, le *Journal* esquisse cette marine :

Le soir, l'immense rade bien éclairée, toute ondulée d'un étrange velours ; velours pour la douceur, mais avec des teintes équivoques et livides, comme d'écailles de serpent. O vie ! que ne viens-tu à moi, semblait dire la profondeur, que ne puis-je te reprendre en moi ! Au matin, devant les bains, nous l'avions vue si caressante, qui venait nous lécher les pieds. Le phare tout blanc de la digue, celui de l'île Pelée, le phare de la jetée intérieure, enfin, au fond, entre les bassins, un tout petit phare bleuâtre, la ville sombre parsemée de rouges lumières : c'était une vue pleine d'émotions. Le temps était assez beau ; sur mer, peu de vent, mais sur le port militaire, à gauche, un vaste nuage noir qui toujours montait. Deux barques de quatre ou cinq hommes, s'en allaient assez lourdement : « Où allez-vous ? — A la pêche », répondaient les hommes sur un accent qui semblait mélancolique, mais qui très probablement tirait ce caractère de nous-mêmes, de notre état moral, du ciel nuageux, de l'heure. Ils allaient, dans cette méchante barque, passer la nuit en mer.

On peut rapprocher le croquis que Victor Hugo a dessiné de la même rade, à la même heure, le 7 juillet 1836 : « Le crépuscule simplifiait les lignes déjà fort belles des collines et de la mer. L'eau était nacrée par endroits, et, tout au fond, au milieu de l'océan mat et sans reflets, on voyait s'éteindre le soleil sur lequel s'abaissait une paupière de nuages »[2]. Mais le nocturne de Michelet rappelle plutôt celui du Havre (7 août 1831), par la tonalité mélancolique et par le jaillissement du symbole qui déclenche la méditation.

1. Un habitant de Barfleur qui connaît bien le passé maritime de ce petit port, jadis très actif, le colonel Thèbaut, m'a écrit les précisions que voici : « L'Association des filets pour la pêche qui faisait l'admiration de Michelet et à laquelle vous vous intéressez, a duré, à Barfleur même, jusqu'aux environs de 1930. Elle ne subsiste plus aujourd'hui. Elle concernait surtout la pêche aux harengs qui nécessitait de grandes longueurs de filets. Elle était avant tout à l'échelle de la famille ; mais comme beaucoup de pêcheurs n'avaient pas les fonds indispensables pour l'achat de tant de filets, des personnes plus fortunées, n'ayant même aucune attache avec le monde des pêcheurs, les leur procuraient et recevaient, en échange, des parts sur le produit de la pêche, à raison d'une part pour trente mètres de filets,... en principe, car une telle répartition n'avait rien de rigide.

Les filles des pêcheurs, propriétaires de parts de filets, les réparaient. Mais les harengs ont déserté notre côte depuis une trentaine d'années. Les filets sont devenus inutiles, car la pêche actuelle ne se fait plus à Barfleur qu'avec des « cordes » (c'est-à-dire des lignes), d'où le nom de « cordiers » donné aux bateaux qui la pratiquent. Ces « cordiers », obligés d'aller chercher le poisson de plus en plus loin dans la Manche, ont augmenté de tonnage et de puissance motrice. La pêche s'industrialise comme le reste ; et le centre est maintenant Cherbourg, au grand dommage des petits ports, comme Barfleur, qui agonisent. » Que le colonel Thèbaut soit ici vivement remercié.

2. Dans *En Voyage*, II.

A Cherbourg, comme à Saint-Malo, comme au Havre, Michelet a senti d'abord la puissance hostile et destructrice de la mer ; son pouvoir d'anéantir l'a oppressé, angoissé, obsédé. Ce thème confère à Michelet, poète de la mer, son originalité. Entre Michelet et la mer ne s'engage pas un dialogue comme celui de Victor Hugo, conversant jour après jour, à Jersey, avec les flots courroucés ou babillards, du haut de la falaise ou à travers les grèves, et confrontant en son esprit pensif « ce qui parle à ce qui murmure » [1]. Michelet n'a pas regardé la mer de la Manche, comme Charles Frémine le raz Blanchart, « qui bout et qui fume, pâle de colère et de bruit » :

Du haut de la roche hagarde,
Que le flot ronge nuit et jour,
Au lever du soir je regarde
La mer triste comme l'amour [2].

Michelet diffère d'un Chateaubriand, dont l'incurable nostalgie confondait l'agitation des flots, changeants et tristes, avec les houles de son âme tourmentée. Ses méditations devant la mer sont mélancoliques, mais elles restent viriles, exemptes de toute délectation morose [3].

Devant la mer, la première impression de Loti fut une tristesse sans nom, une sensation de solitude désolée, d'abandon, d'exil. Celle de Michelet fut la crainte inspirée par une redoutable personne, une puissance irrésistible et mystérieuse, une force dévorante. A Cherbourg, même impression ; elle se consolidera encore à Granville, lorsqu'il aura compris cette « petite ville singulière », qui « oppose fièrement son rocher à l'assaut épouvantable des vagues, qui tantôt apportent du Nord les fureurs discordantes des courants de la Manche, tantôt roulent de l'Ouest un long flot toujours grossi dans sa course de mille lieues, qui frappe de toute la force accumulée de l'Atlantique », et lorsqu'il aura recueilli, sur le Roc, l'aveu du vieux solitaire : « Cela me fait peur » [4]. Toute la première partie du livre *La Mer* est sortie de là. Comment l'auteur y a-t-il opposé, dans la suite de ses expériences et de ses réflexions, la conception d'une mer créatrice et quasi maternelle, animalité confuse et divinité bienfaisante : bains ! renaissance de la beauté ! renaissance du cœur et de la fraternité ! C'est ce que nous apprendrons sans doute en lisant, dans les éditions Gallimard, la suite du *Journal :* les notes relatives aux séjours sur la Manche, à Granville et à Étretat ; sur l'Océan, à Saint-Georges (près de l'em-

1. V. Hugo, *Paroles sur la Dune*, dans *Les Contemplations*.
2. Ch. Frémine, *Bouquet d'automne*, cité par Ch. Le Goffic, *op. cit.*, p. 101.
3. Jean Brunhes, dans son *Michelet*, Paris, 1898, p. 26, a bien noté que le combat est au centre de sa pensée ; d'où l'impression dramatique qui se dégage avec force de la plupart de ses livres ; dans la nature comme dans l'histoire, il voit des causes d'opposition, de contradiction, de lutte : la terre et la mer, l'homme et la nature, la vie et le vent, la Normandie et l'Angleterre sont, en effet, les principaux thèmes que nous avons rencontrés au cours de cette étude.
4. *La Mer*, Livre I, chap. II.

bouchure de la Gironde) ; sur la Méditerranée, à Hyères et à Nervi.

De ce problème d'histoire littéraire, renouvelé par la publication de M. P. Viallaneix, Pierre Loti apercevait l'intérêt dramatique, lorsqu'il disait de *La Mer* : « Peu à peu, à mesure que l'on tourne les feuillets du livre, on sent que l'auteur entre en communion plus intime avec son terrible modèle. Il s'incline devant la fatalité sereine de ses destructions, devant la patience de ses enfantements toujours recommencés. Finalement il se prend d'une sorte d'amour épouvanté pour la grande Tueuse et la grande Créatrice ; il la proclame amie, mère et nourrice des êtres » [1].

Du premier acte j'ai tenté d'expliquer la genèse.

E. DE SAINT-DENIS.

1. *La Mer*, Avant-propos de Pierre Loti. Paris, Calmann-Lévy, 1900, p. XI.

En marge de l'histoire littéraire : VERS UNE SOCIOLOGIE HISTORIQUE DES FAITS LITTÉRAIRES

On parle çà et là d'une nouvelle « science humaine », alliée à l'histoire littéraire autant qu'à la sociologie historique, et au vu du petit livre de M. Robert Escarpit — clair exposé écrit d'une plume alerte — on pourrait croire que cette science existe déjà. *Sociologie de la Littérature*, paru en 1958, dans la collection « Que Sais-je ? » des Presses Universitaires de France [1], donnerait à penser, en effet, que l'on est arrivé à la phase des réalisations et des résultats, que l'on a dépassé celle des promesses. Pourtant, seul l'immense horizon des recherches commence à se dessiner aujourd'hui [2]. « Que Sais-je ? » est à lire ici : « Je voudrais en savoir davantage ».

Une équivoque doit être immédiatement dénoncée, afin que soit clairement délimité le champ où s'exercera cette sociologie historique des faits littéraires, laquelle préoccupe assez peu M. Robert Escarpit, que son dynamisme personnel comme son expérience de journaliste entraînent bien plus vers l'avenir qu'ils ne l'incitent à se tourner vers le passé. Cette *Sociologie de la Littérature* est, au fond, une sociologie de la littérature *contemporaine*. C'est sur notre époque que M. Escarpit a fait porter son effort et l'on regrette même qu'il ne se soit pas borné à analyser ce qu'il connaît le mieux. La partie historique risquerait plutôt de fausser l'étude historico-sociologique des faits littéraires, en laissant croire qu'il suffit de remonter du présent vers le passé, d'appliquer au passé les méthodes dégagées de l'analyse

1. Une réédition, tenant compte de nouvelles mises au point, en parut lorsque cet article était à l'impression.

2. M. Escarpit ne se le dissimule pas, qui caractérise ainsi, p. 16, son petit livre : « ce bilan d'un travail à peine commencé ». M. Escarpit poursuit d'ailleurs son enquête ; voir notamment dans le *Bulletin des Bibliothèques de France*, mai 1960, son article sur « Le Problème de l'âge dans la productivité littéraire ».

sociologique du présent. Or, une *problématique* qui définit ses thèmes historiques sur la trame du présent risque de les entacher d'anachronisme, tant sont différentes, ici et là, les circonstances, partant les documentations accessibles.

Peut-être devrait-on également reprocher à M. Escarpit d'avoir conçu cette sociologie surtout comme une économie de la littérature et d'avoir appliqué à celle-ci le schéma producteur-intermédiaire-consommateur, commode, mais trompeur. Ce schéma l'a conduit à établir pour la première catégorie un recensement des origines géographiques et sociales de 937 écrivains français. On ne voit pas que les résultats exposés à grand renfort de pourcentages et de cartes apportent une lumière plus vive que celle qui émane du simple bon sens constatant la démocratisation et l'élargissement géographique des conditions culturelles propres à la création. Au reste, les remarques les plus pertinentes de M. Escarpit ne sont pas dues à ses statistiques, mais à sa connaissance de quelques cas précis (Byron, Mme de Staël, Kipling), qu'il rattache avec bonheur au contexte économique et social [1].

D'excellentes formules sur la « communauté des évidences » que traduisent d'abord les écrivains, sur les « trahisons créatrices » [2] dont leurs œuvres sont enrichies par la postérité font même regretter que M. Escarpit ait présenté cette sociologie de la littérature sous une forme systématique, une forme dont bien des compartiments sont à remplir — mais le seront-ils jamais et y a-t-il lieu qu'ils le soient ?

L'étonnement est grand de chercher en vain le nom de Lucien Febvre dans ces pages [3] ; de Lucien Febvre qui, en définissant contre Daniel Mornet une « histoire historique » de la littérature [4], conférait du même coup sa charte à une sociologie historique des faits littéraires.

1. Quand des ouvrages qui, de près ou de loin, ressortissent à la sociologie de la littérature telle que l'entend M. Escarpit, sont par lui passés sous silence (ainsi la thèse d'Alexandre Beljame, *Le Public et les Hommes de lettres en Angleterre au XVIIIe siècle (Dryden, Addison, Pope), 1660-1744*, Paris, Hachette, 1881 ; ainsi encore l'ouvrage de Mme Bonnier de la Chapelle et de M. Parménie sur Hetzel), comment expliquer qu'une place soit faite au pitoyable *Verlaine* de J. Rousselot dans la collection « De quoi vivaient-ils ? » des Éditions des Deux-Rives (p. 47, note 2 et p. 50) ?

2. Ce qu'en 1926, dans un discours au Pen Club, Valéry avait appelé le « malentendu créateur » *(Œuvres*, « Bibl. de la Pléiade », éd. établie et annotée par Jean Hytier, t. I, [1959], p. 1360).

3. On le trouvera dans la petite *Historia de la Literatura Francesa* que M. Escarpit a publiée en 1948, dans la collection du Fondo de Cultura Económica (Mexico et Buenos Aires). L'introduction comporte un passage relatif aux « trois dimensions de la littérature » : les genres littéraires, les tempéraments et les générations, qui pourraient définir une histoire et une sociologie de la littérature.

4. La vivacité de l'attaque lancée par Lucien Febvre contre Daniel Mornet a étonné les amis et les élèves de celui-ci, qui, dès 1910, dans cette revue même — soulignons-le — avait publié un article exemplaire sur « Les Enseignements des bibliothèques privées (1750-1780) » [t. XVII, p. 449-496]. Vingt mille fiches représentant le dépouillement de cinq cents catalogues, un prudent emploi de la statistique, une rare sagacité à en tirer les conclusions —, ne sont-ce pas là, après tout, les titres souhaités pour faire de Daniel Mornet le fondateur d'une des branches (voir plus loin) de la sociologie des faits littéraires ?

Qu'on se rappelle ce paragraphe d'un article des *Annales* (1941), recueilli dans *Combats pour l'Histoire* [1] :

Une « histoire historique » pour lui [l'historien], cela veut dire ou voudrait dire l'histoire d'une littérature, à une époque donnée, dans ses rapports avec la vie sociale de cette époque. Et je n'ai pas besoin de dire qu'ainsi conçue une telle histoire présenterait, en effet, des « aspects inconnus ». Il faudrait, pour l'écrire, reconstituer le milieu, se demander qui écrivait, et pour qui ; qui lisait, et pour quoi ; il faudrait savoir quelle formation avaient reçue, au collège ou ailleurs, les écrivains — et quelle formation, pareillement leurs lecteurs ; car enfin... ; il faudrait savoir quel succès obtenaient et ceux-ci et ceux-là, quelle était l'étendue de ce succès et sa profondeur ; il faudrait mettre en liaison les changements d'habitude, de goût, d'écriture et de préoccupation des écrivains avec les vicissitudes de la politique, avec les transformations de la mentalité religieuse, avec les évolutions de la vie sociale, avec les changements de la mode artistique et du goût, etc. Il faudrait .... Je ne continue pas.

Ces préoccupations de Lucien Febvre — les nôtres —, beaucoup plus que dans la *Sociologie de la Littérature* de M. Escarpit, c'est dans l'ouvrage d'un historien de Paris [2] que nous allons les trouver.

***

Mais précisons d'entrée de jeu que l'étude consacrée par M. Louis Chevalier aux classes laborieuses et aux classes dangereuses [3] du XIX[e] siècle parisien ne nous intéresse présentement que dans la mesure où peut l'inscrire notre perspective sociologique. Toute compétence nous fait défaut pour examiner, discuter les données démographiques dont l'auteur a nourri — pas assez au dire des historiens — son enquête [4]. Nous retient ici, non pas la statistique, mais l'opinion (ou les opinions), mieux : la prise de conscience d'un fait social, telle qu'on la découvre dans l'immense littérature suscitée par les grandeurs et les servitudes — par les verrues surtout — de la capitale.

Il faut louer d'abord M. Chevalier d'avoir cerné un sujet profondément révélateur des inquiétudes des Parisiens, dans la première moitié du XIX[e] siècle — alors que les historiens de la littérature se soucient

1. Librairie Armand Colin, 1953, p. 264.

2. Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX[e] siècle*, Paris, Plon, coll. « Civilisations d'hier et d'aujourd'hui », [1958]. Un vol. in-8° de 562 pages.

3. L'expression « classes dangereuses » se trouvait dans la question, mise au concours par l'Académie des Sciences morales et politiques, qui provoqua l'ouvrage de H.-A. Frégier *(Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes et des moyens de les rendre meilleures)*, couronné en 1838 et imprimé en 1840 (Paris, Baillière, 2 vol.).

4. On trouvera examen et discussion dans un compte rendu de M. Yves Lévy (*Preuves*, août 1959), qui par la violence même de ses critiques en atténue singulièrement l'efficacité, et dans une étude de M. Fernand Braudel : « La démographie et les dimensions des sciences de l'homme », *Annales, Économies Sociétés Civilisations*, mai-juin 1960, p. 512-523.

assez peu de la *problématique*, préliminaire normal à toute étude. Il faut ensuite souligner l'utilisation qu'il a faite de la matière littéraire. Ce sont les romans, les chroniques, les articles de journaux [1], les pièces de théâtre qui permettent de se rendre compte de l'opinion contemporaine et de conférer une valeur vraiment humaine aux statistiques (voir p. 38) [2]. D'ailleurs, les écrivains ont été eux-mêmes attentifs aux recherches statistiques de cette époque si féconde en recensements divers [3]. Des romans, M. Chevalier n'utilise guère que ceux de Balzac, d'Eugène Sue et de Victor Hugo. Mais — peut-on et doit-on se demander — n'est-ce pas plutôt aux œuvres mineures, de consommation courante, fruits de tempéraments plus proches de la moyenne des individus, que l'historien devrait s'adresser ? Grave question de méthodologie : il faut ici se borner à la poser.

Ces témoignages littéraires mettent en pleine lumière le lien, la corrélation qui unit les classes laborieuses aux classes dangereuses. Sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, les secondes se recrutent à la marge des premières, lorsqu'aux ouvriers les ressources viennent à manquer. Déjà Sébastien Mercier, bon connaisseur de son Paris, remarquait à la fin de l'Ancien Régime, en se référant à l'une des préoccupations majeures du XVIII[e] siècle : « Le quart de Paris ne sait sûrement pas la veille si ses travaux lui fourniront de quoi subsister le lendemain [4]. Pour que le luxe soit moins meurtrier... il faut qu'il

1. Constatons avec M. Chevalier (p. IX-X) l'intérêt porté par le public et par les écrivains à la *Gazette des Tribunaux*, inépuisable mine de beaux crimes. Fondée le 1[er] novembre 1825, elle avait en 1843 quelque 12 000 abonnés.

2. Chemin faisant, M. Chevalier, bien que ce ne soit pas son propos, découvre des sources (voir p. 36) dont les spécialistes de Hugo et d'Eugène Sue — s'il en est pour celui-ci — pourront tirer profit. « Parent-Duchatelet, que Hugo ne cite pas, a inspiré à l'auteur des *Misérables* sa description des égoûts, bien plus sûrement que Bruneseau qu'il cite toujours et dont il fait une sorte de héros d'épopée et un conquérant des empires souterrains. » C'est le mécanisme bien connu de tous les « sourciers » : une référence alléguée cache très souvent une information que l'auteur veut dissimuler. — M. Antoine Adam, de son côté, a montré que Balzac avait eu recours aux études de Parent-Duchatelet sur la prostitution lorsqu'il se documentait pour écrire *Splendeurs et Misères des Courtisanes*.

3. Dans une page de son *Essai sur la liberté* (1847), dont un autre extrait sera cité plus loin, M[me] d'Agoult fait la preuve de ce fréquent recours aux statistiques par des moralistes qui ne pouvaient prétendre au titre de démographes.

4. Notons qu'ici Sébastien Mercier se contredisait quelque peu. En 1773, réclamant un théâtre résolument moderne qui fût aussi, à l'instar de l'œuvre de Shakespeare, un théâtre réellement populaire, il avait oublié que le peuple n'avait pas la possibilité de fréquenter les salles de spectacles. La Harpe, pour une fois rigoureux et éloquent, lui répondit en 1778 (c'était au fort de la bataille shakespearienne déclenchée par la traduction de Letourneur) : « Est-ce le peuple qui vient à nos spectacles ? Il n'en a ni le temps, ni le moyen. Vous me direz peut-être qu'il devrait l'avoir ; car rien ne vous embarrasse. Mais alors chargez-vous donc de changer le Gouvernement et la Police. Faites que les choses soient ou puissent être autrement qu'elles ne sont. Faites que les trois quarts et demi des habitans d'une grande Ville ne soient pas nécessairement occupés d'un travail qui est leur unique ressource pour subsister. Faites que sur un temps qui leur suffit à peine pour travailler, ils prennent le moment de s'instruire. Faites que sur le salaire dont ils se nourrissent, ils prennent de quoi se payer une place au spectacle » ; puis La Harpe retrouvait immédiatement l'ornière de la tragédie aristocratique : « Et quand vous aurez fait tout cela, il sera faux encore qu'il faille composer des Tragédies *pour le peuple* ».

n'admette pas d'interruption. Dès qu'une branche tombe ou casse, voilà tout à coup des désœuvrés et des nécessiteux. Il est très sûr que si les riches interrompaient pendant une année le cours de leurs folles dépenses, il y aurait la moitié de la capitale qui tout à coup ne pourrait y subsister » (cité p. 264). Ces « désœuvrés » et ces « nécessiteux », dans la conjoncture démographique et économique de la Monarchie de Juillet, deviennent facilement des criminels [1].

Il y a donc alors, à côté des criminels par vocation — qui considèrent l'assassinat comme un des beaux-arts —, des criminels par occasion, les plus nombreux, si nombreux que les Parisiens sont hantés par la pensée de l'agression, qu'ils s'arment pour sortir le soir et qu'une visite nocturne prend les apparences d'une expédition. « Nous voilà donc revenus aux jours heureux du Moyen Age, alors que les rues étaient désertes et sombres — écrit en 1843 le vicomte de Launay (Delphine Gay). On n'entend parler depuis un mois que d'attaques nocturnes, de guet-apens, de vols audacieux.... Paris est assez troublé par ces aventures sinistres, les réunions de famille surtout se ressentent désagréablement de ces préoccupations défensives. Chaque soirée intime finit, comme le quatrième acte des *Huguenots* commence, par la bénédiction des poignards. On ne laisse sortir de chez soi ses parents, ses amis qu'après avoir visité leurs armes... » (cité p. v).

Criminalité occasionnelle ? Non, répond M. Chevalier. Criminalité physiologique : tuer pour ne pas mourir de faim, tuer pour vivre. Une partie du peuple parisien meurt, en effet, de faim « lente » (Fourier), soit qu'elle ne puisse pas travailler assez pour se procurer les subsistances nécessaires, soit qu'une augmentation du coût de la vie, consécutive à une crise économique ou au rapide accroissement de la population, diminue d'autant son pouvoir d'achat. Un sol de plus sur le prix du pain et voilà quelques milliers d'individus mis en péril, livrés à un chômage auquel ne s'applique aucune loi protectrice, placés aux dernières limites du dénuement, ne pouvant enfin « échapper, autrement que par l'ivresse [2] ou par le crime, à l'oppression d'une misère irrémédiable » [3].

1. Ils le deviennent déjà à l'époque de Sébastien Mercier dont on peut citer ces lignes révélatrices (*L'An Deux mille quatre cent quarante, Rêve s'il en fût jamais*, Londres, 1771, p. 152, note *a*) : « Le meilleur moyen pour diminuer la masse du crime est de rendre un peuple aisé et content. La nécessité, le besoin enfantent les trois quarts des forfaits, et le peuple chez qui regne l'abondance ne recele ni meurtriers ni voleurs. La premiere maxime qu'un roi devroit savoir, c'est que les mœurs honnêtes dépendent d'une honnête suffisance. »

Que les classes laborieuses communiquent plus largement avec les classes dangereuses au XIX^e^ siècle, cela découle de la prolétarisation d'une partie du peuple par l'industrie naissante. Il n'empêche que, dès la fin du XVIII^e^ siècle, la communication existe et qu'on est alors conscient de son existence. Sur ce point, donc, la thèse de M. Louis Chevalier est à nuancer.

2. Qu'on pense à l'importance de ce vice chaque fois que Baudelaire évoque les classes populaires !

3. Daniel Stern (comtesse d'Agoult), *Essai sur la liberté*, Paris, Amyot, 1847, p. 163 ; éd. de 1863 (Michel Lévy frères), p. 183.

A la criminalité « fermée » ou professionnelle de la fin de l'Ancien Régime s'oppose la criminalité « ouverte » ou sociale de la Restauration et de la Monarchie de Juillet. La première, qui ne disparaît d'ailleurs pas, est l'œuvre d'une pègre qui hante des lieux précis : la Grève, les barrières, Bicêtre ; de groupes dont les membres ont en commun des mœurs, une langue, un code d'immorale morale. La criminalité ouverte est anonyme, individuelle ou mal organisée ; elle émane de l'ensemble de la ville, s'accroît quand s'accroît la misère et constitue le sous-produit, le déchet, de l'activité de la capitale.

De cette évolution des classes laborieuses de Paris, de la menace qui chaque jour pèse sur elles, la littérature est comptable non moins que l'histoire de la langue. Le thème ancien, celui de la criminalité « fermée », est exploité par Sébastien Mercier et par ses imitateurs. Il est encore illustré par Balzac dans le *Code des gens honnêtes* [1] comme dans une partie de *La Comédie humaine* où les échanges qu'entretiennent la police et la pègre ne détruisent pas ce cercle fatal des criminels. Mais dans l'œuvre de Balzac les rapports entre les classes dangereuses et les classes laborieuses sont également indiqués. D'autres jalons de l'évolution se remarquent chez Victor Hugo : *Le Dernier Jour d'un condamné*, publié en 1829, utilise un fait de criminalité exceptionnelle. En revanche, la préface ajoutée en 1832 montre que le problème et la signification du crime présentent déjà d'autres aspects. Avec *Les Misérables*, c'est le thème moderne qui est mis en lumière. La criminalité est partout, elle s'étend au moins à cette large classe indigente « qui commence à partir du dernier petit bourgeois gêné et qui se prolonge de misère en misère dans les bas-fonds de la société, jusqu'à ces deux êtres auxquels toutes les choses matérielles de la civilisation viennent aboutir, l'égoutier qui balaye la boue et le chiffonnier qui ramasse les guenilles » (conclusion du portrait de Gavroche, citée par M. Chevalier, p. 87-88). Publiés en 1862, *Les Misérables*, rappelons-le, évoquent la réalité humaine de Paris à partir de 1823. Entre temps, l'œuvre avait connu un premier état, *Les Misères*, auquel Hugo avait renoncé pour tenir mieux compte de la nouvelle réalité qu'il ne pouvait plus observer directement depuis 1851, mais dont son expérience parisienne de la fin de la Monarchie de Juillet lui permettait de nourrir sa réflexion, hors de France.

Cette évolution s'inscrit dans la sémantique des titres. Ici, *Les Misères*, mot qui semble désigner plus le malheur que la criminalité ; là, à partir de 1854, *Les Misérables*, mot naguère encore chargé de la seule criminalité et qui désormais va s'appliquer plus aux malheureux qu'aux criminels et surtout à ceux — tel Jean Valjean — que la misère, le malheur social poussent au crime, sans que jamais ils en aient ressenti la vocation, la démoniaque impulsion.

1. Précisons que cet ouvrage (1825) est dû à la collaboration de Balzac et d'Horace Raisson.

M. Louis Chevalier aurait pu tirer argument d'une locution qui appartient bien, elle aussi, au contexte social du début du XIXe siècle et qui, comme la sémantique du titre de Victor Hugo, prouve que les classes laborieuses débouchent largement sur les classes dangereuses, — l'expression : *pauvre, mais honnête*, et toutes les formules où se retrouve son contenu d'étonnement : peut-on être pauvre et honnête à la fois ? Expression qui, vers 1880-1885, vidée de sa substance, était passée au nombre des clichés, à telle enseigne que Jules Laforgue dans une pochade, *Pierrot fumiste*, pouvait la transformer en l'appliquant à une marchande de journaux, « née en 1835, de parents pauvres quoique malhonnêtes... ».

De cet étonnement constaté, mais regretté, on découvrirait déjà l'origine chez Rousseau — une bonne partie du XIXe siècle n'est-elle pas en germe dans son œuvre ? Julie, lorsqu'elle désire faire épouser Claire par Saint-Preux, déclare de celui-ci : « Sa famille est honnête quoiqu'obscure » [1]. Pourtant, l'adjectif *honnête* est ici mal définissable. Au début du roman, il est dit, en effet, que Saint-Preux est de fortune médiocre, mais de naissance « honnête ». Le baron d'Étange ne donne pas dans l'équivoque, qui se fait bien préciser qu'*honnête* signifie « honorable, moralement recommandable », et non pas « noble », sens usuel du mot à la fin du XVIIe siècle. Quoi qu'il en soit, c'est au début du XIXe siècle que la difficulté de l'union de la pauvreté et de l'honnêteté se remarque le mieux au niveau du langage. Un passage du pamphlet *De Buonaparte et des Bourbons* (1814), qui a naguère permis à François Mauriac de se mesurer avec Chateaubriand [2], atteste cette quasi-impossibilité à concevoir une pauvreté citadine, une pauvreté parisienne qui ne soit pas l'occasion, sinon la cause nécessaire, du crime ; il s'agit de la Révolution : « Alors sortirent de leurs repaires tous ces rois demi-nus, sales et abrutis par l'indigence, enlaidis et mutilés par leurs travaux, n'ayant pour *toute vertu* [je souligne] que l'insolence de la misère et l'orgueil des haillons ». Pauvres, donc malhonnêtes [3]....

La querelle que François Mauriac cherchait à Chateaubriand, cité au tribunal des amis du peuple pour avoir, dans ce texte, trahi la cause du peuple, est une assez bonne illustration du vice cardinal de l'histoire littéraire, de toute histoire : l'anachronisme. Non point ces évidents anachronismes de simples dates dont les moindres éphémérides permettent de se garder, mais ces anachronismes de *mentalité* contre lesquels seule la connaissance de la sociologie historique

1. Éd. orig., t. V, p. 13 ; éd. Mornet, t. IV, p. 172.
2. « Sur une phrase de Chateaubriand », *Le Figaro littéraire*, 14 février 1959.
3. On pourrait faire l'exégèse de curieuses formules de Sainte-Beuve dans *Joseph Delorme* (1829) où l'on voit encore l'impossibilité de ne pas se soumettre à la double égalité : naissance honorable = richesse = honnêteté. L'une concerne la vie de J. Delorme, donc celle de Sainte-Beuve : « Sa condition était des plus médiocres par la fortune, quoique honnête par la naissance » ; l'autre, son esthétique : « Car, bien pauvre qu'elle est, sa naissance est honnête » *(Ma Muse)*.

offre une sauvegarde. Car reprocher à Chateaubriand d'avoir écrit ces lignes, c'est aussi désastreux que de faire grief aux Anciens d'avoir ignoré les différentes variétés de la Grâce ou, pour emprunter à Lucien Febvre une formule percutante, « c'est, dans le domaine des idées, munir Diogène d'un parapluie et Mars d'une mitrailleuse ». Chateaubriand, étant ce qu'il est, ne peut qu'il n'écrive cette phrase. Et, l'écrivant, il témoigne de son appartenance à un temps et à une classe sociale, il traduit la *mentalité* de la « bonne société » de la Restauration. Louer, blâmer, ici est également vain. Il importe seulement d'expliquer.

La chose va de soi et ce serait une piètre science que la sociologie des faits littéraires si elle se réduisait à être un garde-fou. Mais quel vaste champ s'ouvre à elle, lorsque l'on pense au recensement des catégories mentales, des stocks d'images, des schémas de pensée qui varient d'âge en âge, de génération en génération, de classe à classe ou de groupe à groupe ! Que d'explications de textes qui se font à grand renfort de subtilité se feraient alors à l'économie et n'en prouveraient que mieux l'originalité de l'auteur étudié ! L'explication de texte semble considérer l'écrivain comme un météore créateur de son outillage mental et presque de sa langue. Mais que l'on nous dise, outre les « constructions-types » d'une époque, la façon dont alors on percevait les aspects de la nature [1], les parties du corps humain [2], les rapports entre les hommes, les problèmes psychologiques (et ce qui faisait problème), qu'on nous livre, au niveau du plus modeste écrivain, ou plutôt à l'étiage du lecteur moyen [3], des statistiques et des exemples de tout ce dont est tissée la vie d'un individu écrivant ou lisant, n'en saurons-nous pas mieux ensuite établir tout ce qui chez le créateur n'est qu'affleurement de la *mentalité* et, donc, dégager son originalité ? Eh quoi ! l'on a dressé la liste et la fréquence des rimes de Racine, mais tant de neige et d'ivoire, tant de roses et de lys prodigués dans la poésie des XVI^e^ et XVII^e^ siècles n'ont pas suscité un chercheur qui voulût les mettre en relations avec la perception qu'un homme avait alors du corps féminin [4] !

On découvre ici toute la difficulté de telles recherches : la mise à la disposition de l'historien des faits littéraires d'un appareil de faits

1. A-t-on assez pensé aux modifications que leur a imposées l'accroissement de la vitesse depuis que les voies ferrées enserrent de leurs mailles une partie du globe ? Il est des textes caractéristiques de Gautier, de Nerval, de Mérimée, de Verlaine, qui, rapprochés les uns des autres, déterminent une vision déjà sur-réaliste du monde extérieur.

2. Aux pages 525-531 de son livre, M. Chevalier esquisse l'étude du prolétaire physiquement vu par le bourgeois et du bourgeois vu par le prolétaire, ainsi que du prolétaire vu par lui-même (image imposée par le bourgeois). Il y a là un vaste champ ouvert aux recherches littéraires.

3. Ce que Richard D. Altick appelle le « common reader ».

4. Pour prendre un exemple plus visible, n'est-ce pas une preuve que la perception des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles était différente de la nôtre, que ces yeux globuleux qui semblent exhaussés de leurs cavités dans les portraits d'hommes et surtout

sociologiques. Or, les historiens des mentalités commencent seulement à édifier leur science sur les bases que leur a fournies Lucien Febvre [1]. Et si l'histoire sociologique des faits littéraires que nous rêvons présentement est sans doute suspecte à la majorité des historiens littéraires orthodoxes, comme elle doit l'être à la génération des essayistes qui imitent mal M. Gaston Bachelard, elle l'est à peine moins aux historiens des mentalités qui, dans leurs enquêtes, se méfient de la littérature, de la « belle littérature » au moins (comme disent les Allemands), sous le prétexte qu'elle leur offre des témoignages trop frémissants. Le génie et le talent sont par eux mis, provisoirement, en quarantaine, au profit des correspondances privées, des mémoires qui ne prétendent pas à l'outre-tombe, en général de tous les documents d'archives qui permettent de décrire la moyenne statistique propre à chaque groupe social. Provisoirement, car les poètes retrouvent leurs droits, lorsqu'il convient de définir les sensations, souvent informées par les traditions littéraires. Au risque de fermer le cercle qui isolerait dans le vide l'histoire sociologique des faits littéraires, ajoutons qu'en littérature le phénomène d'influence modifie la réaction originelle plus que dans les autres témoignages écrits — et ce, particulièrement aux époques où la mémoire, dont nous avons oublié les vertus, jouait dans l'éducation un rôle prépondérant.

Mais les cercles vicieux sont destinés à être brisés. Si les sociologues de la littérature parvenaient à travailler en étroite liaison avec les historiens des mentalités, ils profiteraient, bien entendu, des résultats que ceux-ci leur livreraient ; ils pourraient aussi faire profiter ceux-ci d'une masse de faits littéraires propres à être exploités, une fois déterminés les « paramètres » constitutifs des « équations personnelles » de chaque auteur et les modalités d'influence.

***

Tel serait l'un des deux aspects de la sociologie des faits littéraires, celui qu'à tout prendre l'on définirait : l'action créatrice du public des lecteurs et des spectateurs possibles sur l'auteur [2]. Mais, tout phénomène humain étant équivoque, l'action des auteurs sur le public n'est pas moins importante. La brièveté nous est de règle ici, puisque nous avons, ailleurs, indiqué un autre champ de recherches, à propos

de femmes ? — Puisque peinture il y a, remarquons le décalage, considérable, que marque la littérature par rapport aux arts plastiques. Pour en prendre la mesure, il suffira de citer les recherches — et les découvertes — de M. Pierre Francastel.

1. Voir en particulier son article-programme, « La sensibilité et l'histoire », *Annales d'histoire sociale*, 1941, recueilli dans *Combats pour l'histoire (op. cit.)*. Dans cette orientation, il y a lieu de signaler l'ouvrage si suggestif écrit par deux des disciples et successeurs de L. Febvre, MM. Georges Duby et Robert Mandrou : *Histoire de la Civilisation française* du moyen âge à nos jours (Armand Colin, [1958], 2 vol.).

2. M. Chevalier cite avec raison (p. 508) une phrase de Janin sur les mélodrames « faits pour le peuple et par le peuple ».

des cabinets de lecture [1]. Comment un livre pénètre-t-il dans le public ? Quel circuit, simple ou composé, suit-il ? Comment s'accorde-t-il aux besoins du public auquel il est destiné, directement ou indirectement ? Comment modifie-t-il les goûts, la sensibilité de ce public ? Autant de questions qui attendent leurs réponses pour chaque cas précis.

Par ces recherches d'orientation contraire, mais complémentaire, l'ambiguïté qui pèse sur l'histoire littéraire et qui est inscrite dans cette expression même, — cette ambiguïté que M. Roland Barthes soulignait récemment [2], non sans quelque outrance — devrait être dissipée. Partagé entre les réactions personnelles du critique et les explications objectives du savant, l'historien de la littérature retrouverait toute sa légitime autorité du jour où il renoncerait aux premières pour n'être plus vraiment qu'un historien — comparable aux autres historiens. Mais pourquoi choisir, du moins pourquoi exclure ? Il y a plusieurs demeures dans la grande maison de l'exégèse littéraire ; plutôt que de s'anathématiser dans une Byzance menacée de l'invasion des analphabètes, pourquoi l'histoire, la critique de goût, la philosophie, la caractérologie, la psychanalyse, la sociologie, sans oublier cette autre cadette : la stylistique, ne joindraient-elles pas leurs efforts pour demander aux œuvres leurs divers secrets ? Qui donc peut se flatter aujourd'hui d'être seul à connaître le sésame [3] ?

CLAUDE PICHOIS.

1. *Annales, Économies Sociétés Civilisations,* juillet-septembre 1959, p. 521-534 : « Les Cabinets de lecture à Paris durant la première moitié du XIX^e siècle ».

2. *Annales, Économies Sociétés Civilisations,* mai-juin 1960, p. 524-537.

3. M. Robert Mandrou a bien voulu lire cet article en manuscrit et me faire profiter d'utiles observations. Je ne saurais mieux l'en remercier qu'en signalant la toute récente publication, dans la collection « L'Évolution de l'Humanité » (Albin Michel, de son *Introduction à la France moderne — Essai de psychologie historique,* qui, pour la période 1500-1640, répond avec ampleur aux préoccupations du présent article.

NOTES ET DOCUMENTS

UNE ESQUISSE INÉDITE DE « L'INGÉNU »

Des fragments de *Zadig*, antérieurs au texte imprimé de 1748, ont été récemment retrouvés dans le tome IV des manuscrits de Voltaire conservés à Leningrad [1].

Or ce même tome IV contient un document se rapportant à *L'Ingénu* : au folio 11, une note de la main de Voltaire ainsi rédigée :

Histoire de l'ingenu, elevé chez les sauvages puis chez les anglais, instruit dans la rellig en basse bretagne [,] tonsuré, confessé, se battant avec son confesseur [.] Son voyage a versailles chez frere letellier son parent [.] volontaire deux campagnes sa force incroiable [.] Son courage [,] veut etre cap de cav [,] etonné du refus. Se marie, ne veut pas que le m soit un sacremt. trouve tres bon que sa femme soit infidele parce qu'il la eté. Meurt en deffendant son pays. un capitaine anglais lassiste ala mort avec un jesuite et un janseniste. il les instruit en mourant.

Nous sommes évidemment en présence de l'esquisse première d'un *Ingénu* assez éloigné de celui que nous connaissons. La note résume une biographie complète, articulée en quatre épisodes : l'éducation, Versailles et la guerre, le mariage, la mort.

L'Ingénu I, élevé chez « les sauvages » (il n'est pas dit qu'il soit Huron), l'a été aussi « chez les Anglais » : c'est l'histoire d'un héros doublement philosophe qui s'amorce, le bon sens naturel du primitif ayant été fortifié par les leçons d'outre-Manche. Le conflit éclate quand ce raisonneur devient « tonsuré » en Basse-Bretagne. Voltaire avait donc prévu d'abord que son personnage s'engagerait plus avant dans les ordres que ne le fera l'Ingénu II : on sait que le prieur de la Montagne devra renoncer à faire un sous-diacre de son neveu Hercule de Kerkabon. Et l'incident qui met fin au chapitre breton de l'histoire est différent. Ni la résistance au débarquement anglais ni les entreprises matrimoniales ne sont mentionnées dans la biographie de l'Ingénu I. La péripétie est fournie par l'affaire de la confession qui se retrouvera, atténuée, dans la version définitive : absous, Hercule de Kerkabon prétendra intervertir les rôles ; le récollet extrait de sa loge grillée poussera quelques « hurlements » ; mais l'Ingénu I, plus brutal,

1. I. O. Wade, *The Search for a new Voltaire*, The American Philosophical Society, Philadelphia, July 1958, p. 35-37.

se bat avec le prêtre, ce qui apparemment l'oblige à quitter la Basse-Bretagne.

Motivation assez pauvre du voyage à Versailles. Aussi Voltaire ajoute-t-il un détail : il est naturel que le tonsuré récalcitrant aille chercher protection à la cour, puisqu'il est le parent, non pas d'un obscur prieur breton, mais du confesseur du roi lui-même, le tout puissant jésuite Letellier. On s'étonne qu'ensuite le jeune homme renonce aux autels pour entrer dans la carrière des armes. Voltaire a-t-il pressenti un grand sujet : le passage du « noir » au « rouge » ? Allait-il narrer les exploits militaires de l'Ingénu I ? Les termes du résumé ne laissent pas d'inquiéter. L'ancien sauvage est doué d'une « force incroyable », comme le sera Hercule de Kerkabon. Mais ce dernier ne déploie ses moyens physiques que dans des occasions vraisemblables : à la chasse, et lors de la prise d'armes improvisée de la milice. Tandis que l'Ingénu I s'engage comme volontaire dans une armée régulière, où les tours de force renouvelés de Rabelais ou de l'Arioste ne sont plus de saison.

La suite n'a rien qui s'écarte du train habituel des choses. On refuse à l'Ingénu I la récompense de sa vaillance, comme on la refusera à Hercule de Kerkabon. Mais le lendemain celui-ci est expédié à la Bastille, sans espoir d'en sortir. Son prédécesseur jouit d'un sort moins tragique. Il s'établit par un mariage très parisien. Il n'a jamais, qu'on sache, été amoureux ; il trompera son épouse, admettant fort bien, en philosophe conséquent, qu'on lui rende la pareille. Nous sommes à mille lieues des amours de l'Ingénu et de M^lle^ de Saint-Yves. Il ne subsistera qu'un souvenir de cet épisode dans la rédaction ultérieure : de même que l'Ingénu I « ne veut pas que le mariage soit un sacrement », Kerkabon contestera la loi positive au nom de la loi naturelle.

Le dénouement survient, héroïque, mais tout extérieur. L'Ingénu I agonise sur un champ de bataille, entre un capitaine anglais, un jésuite et un janséniste. Voltaire allait apporter sa contribution à ce genre du XVIII^e^ siècle, le dialogue des mourants. Que de soins pour un moribond : il lui faut « instruire » ses trois partenaires. Mais on imagine que le capitaine compatriote de Locke lui prête main-forte : la philosophie anglaise et naturelle devait avoir le dernier mot.

Il est impossible de conjecturer de quand date cette esquisse, ni si elle a reçu un commencement de développement. En revanche, on aperçoit combien furent judicieuses les modifications que Voltaire lui fit subir. Il transporte l'action des environs de 1710 à l'année 1689. Le P. Lachaise remplace Letellier. Louvois, Bossuet, l'exode des protestants peuvent être évoqués : le réquisitoire contre le siècle de Louis XIV, considéré dans une période encore brillante, n'en a que plus de poids.

Mais la modification majeure est l'addition d'une « amoureuse ». Le conte voltairien assure à l'élément masculin une prépondérance manifestée par les titres (exception faite de *La Princesse de Babylone*). Pareille tendance se révélait dans cette esquisse, où la distribution féminine est réduite au rôle, antipathique autant qu'épisodique, d'une épouse infidèle. Mais l'auteur de *Zaïre* savait assez que sans amour une fiction reste déplorablement froide. Il n'est pas insensible à l'évolution du goût qui, après 1760, préfère les héroïnes vertueuses et malheureuses. Il adjoint donc à l'Ingénu une belle affligée : c'est M^lle^ de Saint-Yves qui mourra au dernier acte du drame, et elle mourra, comme Clarisse, de l'outrage infligé à sa pudeur. Dès lors, le récit, d'abord étalé à la manière d'une biographie, se resserre : il devient

une intrigue, avec exposition, nœud et catastrophe, narrant l'émouvante histoire d'un grand amour traversé.

Voltaire a éliminé en même temps une maladroite dualité du protagoniste. De l'éducation anglaise qu'il recevait, il ne laisse subsister qu'un vestige qui n'a plus grande signification : un voyage de l'Ingénu en Grande-Bretagne. Celui-ci n'est désormais que l'homme de la nature ; il n'a même pas été « élevé » chez les sauvages : il y est né, sans plus. Son éducation de philosophe reste à faire. Roman de formation comme *Candide*, l'*Ingénu* montre la métamorphose de la « brute » en homme [1], sous les influences combinées du malheur, de l'amour et des belles-lettres. En cours d'élaboration, la portée philosophique de l'œuvre s'est précisée, à mesure que s'accentuait l'intérêt dramatique.

On conclura que notre document après d'autres tend à contredire une opinion, fondée essentiellement sur une impression : les contes de Voltaire seraient des improvisations. Le secret qui entoure leur genèse a accrédité cette façon de voir. Mais il est aujourd'hui connu que la rédaction de *Zadig*, de *Candide*, du *Taureau blanc*, s'est étendue sur plusieurs mois, celle de *Micromégas* peut-être sur plusieurs années, et qu'à la faveur de ces délais des remaniements furent apportés au texte. Voltaire corrigeait ses contes comme ses autres œuvres. Nous ne disposions jusqu'ici d'aucune information sur les origines de *L'Ingénu* : il apparaît que cette « histoire véritable » ne fut pas non plus jetée sur le papier *ex abrupto*.

René Pomeau.

NOTE SUR « LE TAUREAU BLANC »

M. René Pomeau dans son édition critique du *Taureau blanc* (1956) a pris pour texte de base l'une des nombreuses éditions intitulées :

Le Taureau blanc traduit du syriaque,
Par M. Mamaki interprète du roi d'Angleterre pour les langues orientales.

Dans son commentaire (p. 67-68), il déclare :

Quant à Mr. Mamaki, il n'est pas tout à fait un être imaginaire. Voltaire a dû entendre parler d'un P. Mamachi, préfet au collège des Jésuites de Rouen.... Mais d'où provenait ce père pour porter un tel nom ? On le soupçonne d'être un « jeune de langue », c'est-à-dire un boursier grec ou levantin, devenu jésuite. Mamachi ou Mamaki, le nom convenait admirablement à un « interprète du roi d'Angleterre pour les langues orientales ».

Loin d'être convaincante, cette identification me semble plutôt assez fragile. Aussi vais-je proposer une autre hypothèse, appuyée sur les recherches de Desnoiresterres [2] et de Collins [3]. Au sujet de *La Henriade*, le premier déclare :

Le poème, dans l'origine, commençait par six vers entortillés et qui avaient le tort d'être faibles. Un Grec smyrniote, du nom de Dadiky, interprète du roi d'Angleterre, ayant eu sous la main, tandis qu'on les composait, les premières feuilles de la *Henriade*, fut choqué de ce début malheureux, du second vers surtout... il alla trouver Voltaire et lui dit sans autre

1. Cf. ch. XI : « Je serais tenté, dit-il, de croire aux métamorphoses, car j'ai été changé de brute en homme. »
2. *Voltaire et la société au XVIII^e siècle*, 2^e éd., Paris, 1871, t. I, p. 391.
3. *Voltaire, Montesquieu and Rousseau in England*, London, 1908, p. 84-85.

préambule : « Monsieur, je suis du pays d'Homère ; il ne commençait point ses poèmes par un trait d'esprit, par une énigme [1]. » On pourrait croire que le poète fit peu d'accueil au donneur d'avis... l'auteur de la *Henriade* loin de se cabrer devant une critique à laquelle il pardonna sa forme en faveur de sa justesse... refit les dix premiers vers dont la franche allure n'est pas comparable à la marche molle et traînante de la version originelle....

John Churton Collins identifie ce Grec avec Théocaris Dadichi, linguiste très distingué et savant orientaliste, qui devint ensuite interprète du roi d'Angleterre pour les langues orientales.

J'ai pu découvrir quelques autres précisions sur ce visiteur. Son nom apparaît, en 1730, dans la liste des souscripteurs à l'édition de *La Vie de Mahomed par M. le Comte de Boulainvilliers* : « Monsieur Dadiki, Interprète des Langues orientales pour S. M. B. ». Dans les *Publications of the Chetham Society*, Richard Parkinson fit paraître, en 1855, *The Private Journal and Literary Remains of John Byrom* ; on y trouve (p. 184) quelques renseignements complémentaires et une graphie différente du nom :

> Mr. Theodichi [télescopage du prénom et du nom ?] the Arabian and another gentleman came to see Mr. D'Anteney and we all had a dish of discourse about religion, virtue, and vice ; he was a very clever man. Mr. D'Anteney, after he was gone, gave me this account of him : That Louis the Fourteenth got young boys from all countries and had them brought up at Paris and sent home again about nineteen or twenty years old, and that this gentleman was one of them ; that when he was to go home he stayed in Italy, at Rome, under the protection of some Cardinal. He understood all languages ; teaches Latin, Greek, Hebrew and all the Orientals, Turkish, Persian, French, Spanish ; he spoke English well but our discourse was in French.

Byrom ajoute que cette conversation sentait fort la libre-pensée.

Je suggère donc que Dadiki est la vraie forme du nom du pseudo-auteur du *Taureau blanc* et que ce nom fut seulement un peu altéré, dans un dessein malicieux, par Voltaire, qui n'avait pas oublié la visite que cet original lui avait faite à Londres. Il transposa Dadiki ou Dadaki en Mamaki, tout en conservant à celui-ci son titre officiel, afin qu'on pût l'identifier.

Francis J. Crowley.

A PROPOS DES « SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE »

En publiant dans l'élégante collection de la Bibliothèque de Cluny (édit. Armand Colin, 1959), une édition commentée des *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, M. Jean Pommier a rendu grand service à la mémoire littéraire d'Ernest Renan. Sans doute les *Souvenirs* n'ont-ils jamais cessé d'avoir de fidèles admirateurs, séduits tantôt par l'évocation d'une Bretagne encore toute médiévale, tantôt par l'aventure morale et intellectuelle d'un jeune séminariste qui va devoir rompre avec ceux-là mêmes auxquels il doit tout, ou attentifs encore aux tressaillements d'émotion d'un homme âgé qui prête l'oreille à la voix de son cœur d'enfant. Il faut bien avouer toutefois que la lecture de ces pages est, réduites à leur seul texte, en bien des endroits sinon difficile, du moins ingrate : combien de noms, combien d'allusions ne

1. Il se réfère aux vers qui commençaient *La Ligue* :

> Je chante les combats et ce roi généreux
> Qui força les Français à devenir heureux...

parlent plus au lecteur d'aujourd'hui ! Si les constellations de noms propres éclairent de leurs sortilèges *La Prière sur l'Acropole*, il n'en est pas de même pour ceux qui remplissent les chapitres du séminaire. Qui, par exemple, ce Verger dont il est question à propos du meurtre d'un archevêque ? Qui, ce H. de ***, ce condisciple de Saint-Nicolas dont Renan dit qu'il fut « sa plus grande admiration » ? Qui, ce directeur de conscience, M***, auquel Renan confie son intention d'études libres ? Et même pour les maîtres d'Issy et de Saint-Sulpice, les Gosselin, les Gottofrey, les Pinault, les Carbon, les Le Hir, dont les personnalités sont dessinées avec fermeté et précision, un complément d'information historique serait souvent le bienvenu.

L'édition établie par M. Pommier répond à toutes les questions, comble les souhaits d'un lecteur curieux et exigeant : une introduction d'une soixantaine de pages situe avec délicatesse et concision les *Souvenirs* dans la vie et dans l'œuvre de Renan, renseigne sur leur genèse, caractérise le ton, le style et l'art, pose le problème du conflit entre la poésie et la vérité. Quelques pages traitent plus particulièrement de *La Prière sur l'Acropole* et des *Feuilles détachées*, rappellent les motifs de l'effritement de la foi, dégagent enfin les thèses philosophiques et politiques. En fin de volume, deux cent soixante seize notes, établies avec sobriété, mais minutie, apportent au texte, parfois avec une pointe de malice, tous les éclaircissements nécessaires. A quoi s'ajoute une brève et amusante anthologie des premières réactions suscitées par la publication des *Souvenirs*, dénoncés ici comme l'un de « ces livres qui affligent et qui effraient », funestes par leur apport « à l'œuvre de dissolution, dont on se plaint à notre époque », considérés ailleurs comme « l'une des confidences les plus originales, et partant les plus précieuses, qui aient paru en aucune littérature ».

Cependant, M. Pommier ne s'est pas contenté de satisfaire les désirs de l'amateur éclairé. En accompagnant le texte des *Souvenirs* d'un choix important des variantes, il permet au lecteur plus spécialisé d'examiner la facture de l'œuvre, d'en suivre les tâtonnements stylistiques, de pénétrer aussi dans l'arrière-fond psychologique d'un homme qui tient à la mesure et à la discrétion, soucieux plus encore de ne laisser dans ses confidences rien qui pût mettre en cause la pureté et la sérénité de sa conscience. Commentant dans son introduction quelques-unes de ces corrections, M. Pommier relève, par exemple, une tendance à la rudesse dans l'expression première. On sait que Renan attribue à sa sœur Henriette une mise en garde contre « les images violentes » dont il avait, dans ses débuts, tendance à se servir. L'écrivain d'expérience n'est pas à l'abri de ces outrances, et, de Mlle de Kermelle, il écrit : « Durant un an, elle *ravauda*... en imagination son pauvre petit bonheur ». Mais il se relit et corrige : « Elle savoura... » (p. 35). Des messieurs de Saint-Sulpice, il avait dit tout d'abord : « Ils *flairèrent* vite le venin de M. de Lamennais » ; le verbe se neutralise en : « Ils reconnurent » (p. 125). L'ironie qui frappait l'enseignement de M. Garnier et la façon dont il « *pulvérisait* les difficultés » s'atténue en : « Il résolvait » (p. 155).

Ces corrections sont surtout affaire de goût. Mais combien plus importants, les repentirs qui concernent l'attitude du narrateur devant son passé et l'image qu'il veut donner de sa vie intérieure ! Le premier mouvement est celui d'une sincérité totale. Renan admet ainsi qu'élève de Saint-Nicolas, il portait en lui « un [ambitieux rêveur] songeur de gloire ». S'il a hésité, comme l'indiquent les mots entre crochets, c'est en raison de la vulgarité du sentiment. Une expression plus majestueuse facilite l'aveu. Mais n'était-ce pas trop s'exposer ? Il

vaut mieux enrober de vague les préoccupations profanes : « Pendant que, d'un côté, je n'aspirais qu'à être curé de campagne ou professeur de séminaire, il y avait en moi un *songeur* » (p. 89). Autre exemple : quand il raconte comment M. Gottofrey, son professeur de philosophie à Issy, finit par lire au fond de son cœur et prononce en conclusion les mots terribles : « Vous n'êtes pas chrétien ! », Renan souligne l'émotion qu'il en éprouve : « ... il me dit avec un accent *que je n'oublierai jamais...* ». N'est-ce pas toutefois sous-entendre l'existence d'un point de sensibilité qui pourrait jeter le doute sur cette « paix d'esprit... parfaite » affirmée à la fin des *Souvenirs* ? Ces mots compromettants disparaissent du texte livré à l'impression ; Renan se tait sur lui-même et reporte l'attention sur l'émotion de son directeur : « ... il me dit avec un accent *passionné* » (p. 150).

Il est non moins intéressant et révélateur de constater que les « documents-témoins », — lettres à Liart, à M. Baudier, à l'abbé Cognat, — insérés par Renan dans ses *Souvenirs* ne l'ont pas été sans retouches, parfois fort importantes. M. Pommier écrit à ce sujet (p. XXII, n. 1) : « On pourrait désirer de savoir si ces lettres ont été transcrites littéralement », et il répond qu'il n'en a rien été. Mais, sans doute pour ne pas alourdir à l'excès les annexes critiques d'une édition qui doit rester de bibliothèque, l'éditeur n'a pas relevé, à quelques exceptions près, ces variantes. Nous voudrions, répondant à la curiosité dont M. Pommier s'est fait l'interprète, apporter sur ce point quelques renseignements complémentaires.

Les lettres adressées par Renan à François Liart les 29 mars 1844 et 22 mars 1845, ont été publiées dans le recueil posthume : *Fragments intimes et romanesques* (1914). Il est donc aisé de confronter le texte donné par les *Souvenirs* et celui de ce recueil, lequel est absolument fidèle à l'original, excepté en un mot qui n'est pas sans conséquence et qui est sans doute le seul à corriger dans les notes de M. Pommier (p. 307, n. 214). Parlant des avantages qu'il trouve à assister au cours de M. Quatremère, au Collège de France, Renan ajoute aux connaissances qu'il y acquiert et aux distractions dont il bénéficie, la possibilité de relations « sans lesquelles on ne peut faire un pas dans les carrières *universitaires* ». Or le texte du manuscrit (NAF. 11 476, fol. 99, verso) ne donne pas cet adjectif, mais « scientifiques » : les ambitions du séminariste de Saint-Sulpice sont ainsi moins nettement circonscrites.

Les modifications apportées au premier fragment de la lettre du 29 mars 1844, sont essentiellement de style et, par suite, de ton. Le texte des *Souvenirs* est plus concis ; il est déchargé des incidentes familières ; la fermeté de pensée se substitue à la bonhomie de la conversation :

TEXTE ORIGINAL :

En somme, mon cher, je me trouve fort bien ici. Le ton de la maison est bon, également éloigné (je parle de la généralité, de ce qui constitue la couleur générale, et non de quelques individus) de la rusticité, d'un égoïsme grossier et de l'afféterie. On se connaît peu, et le cœur est un peu à froid ; mais les conversations sont dignes et élevées ; il s'y mêle peu de banalités et de commérages. On chercherait en vain entre les directeurs et les élèves l'affection cordiale, qui est une plante qui ne croît guère qu'en Bretagne ; mais ils ont un certain esprit large et bon, qui plaît et convient parfaitement, je crois, à l'état moral des jeunes gens tels qu'ils leur arrivent [1]. (P. 253-254.)

1. Nous citons les lettres à Liart d'après l'édition des *Fragments intimes et romanesques*, Calmann-Lévy, 1914.

TEXTE DES *SOUVENIRS* :

[ ] Je me trouve fort bien ici. Le ton de la maison est *excellent*, également éloigné [ ] de la rusticité, d'un égoïsme grossier et de l'afféterie. On se connaît peu, et le cœur est un peu à froid ; mais les conversations sont dignes et élevées ; il s'y mêle peu de banalités et de commérages. On chercherait en vain entre les directeurs et les élèves la *cordialité* ; *c'est* une plante qui ne croît guère qu'en Bretagne ; mais les *directeurs* ont un certain esprit large et bon, qui plaît et convient parfaitement [ ] à l'état moral des jeunes gens tels qu'ils leur arrivent. (P. 160.)

Plus vigoureuse également, la phrase dans laquelle Renan signale les ressources intellectuelles que lui offre Saint-Sulpice :

TEXTE ORIGINAL :

Un autre avantage que je trouve ici, c'est que je trouve dans toutes les circonstances qui m'entourent toutes les facilités désirables pour le travail, lequel est devenu désormais un besoin pour moi, et en égard à mon état moral, un devoir. (P. 255.)

TEXTE DES *SOUVENIRS* :

Le grand avantage que je trouve ici, *ce sont* [ ] *les remarquables* facilités *que l'on a* pour le travail, lequel est devenu [ ] *pour moi* un besoin et, *eu* égard à mon état *intérieur*, un devoir. (P. 160.)

Les mêmes observations pourraient se faire à propos du passage qui concerne M. le Hir (p. 164-165) : ce n'est plus un adolescent qui fait part dans un « bavardage » allègre de ses admirations et de ses découvertes, — et il est dommage, en particulier, que l'heureuse trouvaille verbale : « C'est un vrai squelette hébraïsant », ait été sacrifiée. L'on est en présence désormais des jugements péremptoires d'un esprit sûr de lui.

Dans le second fragment de la lettre du 29 mars [1], qui en est en fait le début, ce sont surtout les omissions qui sont significatives. Décrivant l'état d'esprit qui était le sien en ce mois de mars 1844, Renan le qualifie dans ses *Souvenirs* de « calme relatif », et il met l'accent sur cette relativité en laissant entendre que le doute est en lui permanent et exerce de manière presque ininterrompue son œuvre corrosive :

Je t'ai dit comment une force indépendante de moi ébranlait en moi les croyances qui ont fait jusqu'ici le fondement de ma vie et de mon bonheur. (P. 175.)

Or, quand il écrivait à Liart, il parlait d'hésitations et de tourments révolus, qu'il situait « à l'époque de (sa) tonsure », soit au printemps de 1843 :

La peinture que tu me fais de l'état de paix et de calme qui a succédé à tes perplexités m'a d'autant plus frappé que j'ai cru y trouver la description des sentiments *qui se sont succédé dans mon âme à l'époque de ma tonsure*. Il est difficile d'éprouver plus de peines et des inquiétudes mieux fondées que celles que *j'éprouvais*, puisque, comme je crois te l'avoir laissé entrevoir, c'était par les fondements mêmes, par la foi que *j'étais attaqué*. Il ne *s'agissait* pas seulement pour moi des idées et des projets les plus chers et les plus enracinés dans mon âme, mais de ces croyances, dont j'étais

1. Cité dans la quatrième partie du chapitre V, p. 175.

comme imbu, pénétré dès mon enfance, qui avaient fait l'objet perpétuel de mes pensées, le fondement de ma vie et de mon bonheur. *Voilà* ce qu'une force indépendante de moi *ébranlait* [1] de la manière la plus cruelle. (P. 251.)

Et, dans la suite, Renan insistait par deux fois sur la paix de son cœur :

Quoi qu'il en soit, mon bon ami, tout s'est évanoui, quand j'ai dit *Dominus pars*... et aux jours peut-être les plus agités de ma vie, ont succédé les jours les plus heureux et les plus tranquilles, que depuis longtemps j'eusse connus [2]. (P. 252.)

S'il admet des retours d'inquiétude : « Que si depuis cet heureux temps, l'*Angelus Satanae qui me colaphizet* s'est encore parfois réveillé... [3] », il les déclare sans gravité :

D'ailleurs, je le répète, depuis que j'ai pris sur moi de prononcer le mot décisif, ces épreuves ont pris un tout autre caractère, bien moins âcre et plus supportable [4]. (P. 253.)

Il se sent encore dans l'église tant et si bien, et si proche de son ami Liart qui « avant un an sera prêtre », qu'il voudrait pouvoir l'assister dans son premier office :

Dieu ! que je voudrais être là pour te servir ta première messe. (P. 253.)

Cette phrase se situe après les mots : « ... qui as été mon condisciple ». Le Renan de 1882 prend soin de la supprimer ; il fait plus : alors que pour les trois citations précédentes des points de suspension pouvaient, malgré leur ambiguïté, laisser supposer une omission, cette fois aucun signe ne permet de penser à une liberté prise avec le texte original. Certes, la ponctuation de Renan est parfois capricieuse et l'on pourrait penser à un oubli. Cependant, le très grand nombre des corrections de détail apportées à ces « documents » atteste sur ce point comme sur bien d'autres la préméditation : le narrateur des *Souvenirs* veut se montrer plus tourmenté et plus détaché de sa foi qu'il ne l'était en fait.

On le constate encore en comparant la lettre du 22 mars 1845 avec le texte original. Si la perspective du sous-diaconat fait passer le séminariste de Saint-Sulpice par « des moments cruels », l'étude et le régime d'exception dont il a le privilège lui apportent d'appréciables compensations, permettent même d'entrevoir un avenir assez séduisant :

Ma position au séminaire n'a reçu depuis nos derniers entretiens aucun notable changement. Mes occupations me la rendent assez agréable. J'ai la faculté d'assister à plusieurs cours de la Sorbonne et du Collège de France, où l'on peut gagner infiniment. Je suis même régulièrement le cours de syriaque de M. Quatremère, le plus célèbre orientaliste de nos jours, au Collège de France, et j'y trouve un intérêt ravissant. Cela me sert à bien des fins, à acquérir des connaissances belles et utiles, à me distraire de

1. C'est nous qui soulignons. De ce passage, Renan ne garde dans les *Souvenirs* que la dernière phrase, modifiée comme on le voit ci-dessus.
2. Ce passage disparaît dans les *Souvenirs*.
3. Là encore le changement de temps est à observer : « se réveille » dans les *Souvenirs* ; et le début de la phrase a naturellement été supprimé.
4. Cette phrase se situe après : « ... un trop grand calme où il s'endormirait », mots suivis dans la lettre originale de ceux-ci : « Et qui lui ferait croire qu'il est arrivé au port ». Elle est supprimée dans les *Souvenirs*.

certaines choses en m'occupant à d'autres, et à faire des connaissances sans lesquelles on ne peut faire un pas dans les carrières scientifiques [1]. Ici comme partout, la protection des *grands*, j'entends les grands en science, est nécessaire aux petits : heureusement que c'est peut-être la seule branche où on puisse la gagner sans bassesse ni charlatanisme. (P. 260.)

Le narrateur de 1882 s'exprime de manière beaucoup plus concise, estompe le sentiment de bien-être et de liberté, surtout élimine toute allusion à des aspirations scientifiques :

Ma position au séminaire n'a reçu, depuis nos derniers entretiens, aucun changement *bien sensible*. [ ] J'ai la faculté d'assister [ ] au cours de syriaque de M. Quatremère, [ ] au Collège de France, et j'y trouve un intérêt *extrême*. Cela me sert à bien des fins : *d'abord* à me distraire de certaines choses en m'occupant à d'autres [ ].... (P. 175-176.)

Toute préoccupation profane paraît ainsi écartée. Le drame est ramené à des motifs d'ordre strictement religieux.

De la lettre qu'il adresse, le 6 septembre 1845, à son directeur, M. Baudier, et dont il a conservé un double [2], « comme peignant bien l'état où (il se trouvait) à cette époque », Renan dit la reproduire « sans rien atténuer de ce qu'elle a de contradictoire et de légèrement fiévreux » : déclaration ambiguë, qui a remplacé, comme l'indique M. Pommier, ces termes plus catégoriques : « Je la reproduis sans y changer un seul mot ». Repentir subtil et nécessaire, parce que cette lettre est retouchée dans presque chacune de ses phrases ! Retouches complexes, d'intention et d'effet très différents, qu'il serait difficile de grouper. Le mieux est de retenir les plus importantes d'entre elles, en les prenant dans un ordre de succession.

Renan exprime d'abord son besoin de s'ouvrir « sur des peines... de plus en plus vives, et d'autant plus vives » qu'il doit les garder pour lui, et il ajoute :

Rien ne manquerait à mon bonheur, si je ne trouvais au fond de mon cœur une source continuelle de peines qu'un devoir supérieur m'oblige à concentrer en moi-même.... (Fol. 5.)

Ce qui devient dans les *Souvenirs* :

Ce qui devrait faire mon bonheur cause mon plus grand chagrin. Un devoir impérieux m'oblige à concentrer mes pensées en moi-même.... (P. 179.)

La contradiction peine-bonheur, flagrante dans la première version, a-t-elle gêné l'écrivain ? Ou encore la répétition : « ... des peines qui deviennent chaque jour de plus en plus vives... une source continuelle de peines... » ? Certes, ce début, dans la lettre originale, manque de rigueur et de netteté. Ne convenait-il pas, précisément, de le conserver tel quel ?

Entre toutes ces peines, la plus cruelle est celle que Renan éprouve à la pensée du chagrin que son refus de la prêtrise fera à sa mère. Cet

1. Comme nous l'avons indiqué plus haut, il faut substituer à « universitaires » que donne l'édition des *Fragments intimes*, « scientifiques », qui se trouve dans le manuscrit.

2. Ce double se trouve dans le recueil manuscrit « Correspondance et lettres du séminaire », B. N., NAF. 11 476, folios 4, 5, 6. Par suite d'une erreur de reliure, la fin de la lettre se place au folio 4.

aveu, qui est très naturel, a pourtant été exprimé en des termes fort différents d'un texte à l'autre. Voici celui de la copie :

Renoncer à une voie qui m'a souri dès mon enfance, et qui me menait sûrement aux fins nobles et pures que je m'étais proposées, pour en embrasser une autre où je n'entrevois qu'incertitudes et rebuts, mépriser une opinion qui sera pour moi bien sévère et qui ne me réserve que le blâme ou le ridicule, eût été peu pour moi, s'il ne m'eût fallu en même temps arracher la moitié de mon cœur en en perçant un autre avec lequel le mien s'était identifié. Mon cœur était fait pour aimer de tous les genres d'affection que Dieu a mis dans le cœur de l'homme : obligées par des circonstances que je ne regrette pas à manquer d'objet, toutes ces puissances s'étaient déversées sur un seul être, et l'amour filial avait grandi en moi des débris de toutes mes autres affections. Eh bien ! c'est là que Dieu exige de moi le sacrif. [*sic*] le plus douloureux. (Fol. 5, verso.)

Ce passage nous paraît d'une importance considérable, parce qu'il lève, avant les *Fragments intimes et romanesques*, un coin du voile qui a longtemps dissimulé tout un aspect de la vie intime de Renan : « Mon cœur était fait pour aimer de tous les genres d'affection... ». Le jeune homme n'a pas été tourmenté seulement dans sa conscience religieuse, et s'il a fait le sacrifice des élans de son cœur, il les a au moins éprouvés : « L'amour filial avait grandi en moi des *débris* de *toutes* mes autres affections » ! Voilà ce que l'écrivain de 1882 va sinon taire, du moins envelopper et atténuer avec habileté en portant l'accent, par l'adjonction d'une phrase très vigoureuse, sur la douceur maternelle :

Renoncer à une voie qui m'a souri dès mon enfance, et qui me menait sûrement aux fins nobles et pures que je m'étais proposées pour en embrasser une autre où je n'entrevois qu'incertitudes et rebuts ; mépriser une opinion qui, *pour une bonne action, ne me réserve que le blâme* [ ], eût été peu de *chose*, s'il ne m'eût fallu en même temps arracher la moitié de mon cœur, *ou, pour mieux dire, en percer un autre auquel* le mien s'était *si fort attaché.* [ ] L'amour filial avait grandi en moi *de tant d'autres affections supprimées* ! Eh bien, c'est *dans cette partie la plus intime de mon être que le devoir* exige de moi *les sacrifices* les plus douloureux. *Ma sortie du séminaire sera pour ma mère une énigme inexplicable ; elle croira que c'est pour un caprice que je l'ai tuée.* (P. 180.)

Un peu plus loin, on rencontre dans la lettre écrite en 1845 l'une de ces contradictions insurmontables, qui, exprimée en termes simples et très personnels, n'en est que plus émouvante. Le texte de 1882 n'en conservera que les éléments les plus abstraits :

TEXTE DE LA COPIE :

Dieu m'a trahi ! Monsieur ; concilier tout cela avec l'empire d'un père juste et bon est pour moi un inexplicable mystère [1] ; je l'accepte pourtant, et bien qu'il me soit peut-être souvent arrivé de pécher en murmures, je n'ai pourtant jamais douté qu'une providence sage et bonne ne gouvernât l'univers.... (Fol. 6.)

TEXTE DES *SOUVENIRS* :

Dieu m'a trahi, Monsieur ! [ ] Je n'ai jamais douté qu'une providence sage et bonne ne gouvernât l'univers.... (P. 180.)

1. Les mêmes termes se trouvent déjà dans la dernière lettre adressée à Liart : « O mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Comment concilier tout cela avec l'empire d'un père ? Il y a là des mystères, mon ami. » (P. 176.)

Cette confiance en la générosité divine, qui subsiste, très ferme, en 1845 : « Je n'hésite pas à la faire », devient elle aussi, en 1882, beaucoup moins catégorique : « J'espère n'hésiter jamais sur ce point ».

Il en est de même pour la contradiction qui consiste dans le refus du catholicisme tout en conservant un attachement pour l'Eglise. Le texte original la traduit de manière saisissante :

Pardonnez-moi, Monsieur, ces pensées qui doivent vous paraître coupables. Il y a entre le catholicisme et moi des points où nous ne pouvons entrer en contact, et où il faut que l'un des deux fléchisse ; il est tout simple que je désire que ce soit lui plutôt que moi. Du reste, vous le savez, tout cela n'a pas en moi une consistance dogmatique, et, au milieu de toutes ces pensées, je tiens encore à l'Eglise, ma vieille mère. (Fol. 8.)

Ce qui devient en 1882. :

Pardonnez-moi, Monsieur, ces pensées qui doivent vous paraître coupables, [ ] Vous le savez, tout cela n'a pas en moi une consistance dogmatique, etc. (P. 182.)

Le passage qui suit immédiatement, et qui illustre cet attachement, a subi lui encore d'intéressantes modifications. Renan veut bien conserver quelque piété, mais pas trop ! Aussi, comme il avait écrit tout d'abord : « Je prie avec cœur, j'aime beaucoup à être dans les églises », doit-il rectifier :

Je récite les psaumes avec cœur ; je passerais, *si je ne me laissais aller* [1], des heures dans les églises. (P. 182.)

Mais si, d'une manière générale et contrairement à ce qu'il affirme, Renan n'a pas conservé le caractère « fiévreux » de la lettre qu'il adressait à M. Baudier, il est un point qu'il a renforcé, et il l'a fait alors avec une violence extrême : c'est celui du refus de la prêtrise. Certes, à la fin de ses confidences, le séminariste qui entrevoyait un christianisme renouvelé, — « rationnel et critique » —, et qui se montrait même enclin à en préparer l'avènement, se heurtait par ailleurs à une difficulté :

Mais ce qui me désole, c'est qu'il faudra peut-être être prêtre pour cela. (Fol. 8.)

Ici, le Renan de 1882 se trouve trop timide, et il ne laisse aucun doute sur sa décision :

[ ] Ce qui me désole, c'est que peut-être il faudra un jour être prêtre pour cela, *et je ne peux me faire prêtre* sans une coupable hypocrisie [1]. (P. 182.)

De même, à la fin de la lettre, qui se terminait par cette phrase : « C'est par un tour analogue que je parviens à être à la fois catholique et rationaliste », il ajoute :

mais prêtre, je ne puis l'être : on n'est pas prêtre par moments, on l'est toujours. (P. 183.)

Tout le poids de la lettre semble porter sur ces deux phrases qui reviennent en leit-motiv. On peut affirmer ainsi que non seulement la tonalité générale du texte original n'a pas été respectée, mais que le sens même en a été altéré.

1. C'est nous qui soulignons.

Restent les lettres adressées à l'abbé Cognat et publiées en appendice aux *Souvenirs*. Renan les a reproduites d'après le texte qu'il trouvait dans *Le Correspondant* (25 janvier 1883), où l'abbé Cognat les avait publiées lui-même. A quelques très légères corrections près, de style ou de langue, toutes négligeables, ces lettres ici et là sont identiques, et il n'y aurait pas lieu de s'y arrêter.

Toutefois, le recueil manuscrit « Correspondance et lettres du séminaire » (B.N., NAF. 11 476) contient au folio 125 (recto et verso) ce qui paraît être le brouillon de l'une de ces lettres, celle du 12 novembre 1845. C'est cette date même que l'on trouve au haut de la page, le 12 étant en surcharge et recouvrant probablement un 9. Toute la première partie de la lettre (jusqu'à : « ... plus moyen de reculer », p. 220) se présente sans ratures ; elle pourrait bien avoir été recopiée. Il n'en est pas de même pour le développement suivant, qui s'arrête avec les mots : « ... qui remplirent ce jour de recherche » (correspondant dans l'édition des *Souvenirs* à : « ... aussi ennuyeuses qu'elles me furent pénibles », p. 221). Le bas de la page est blanc [1], la lettre est restée inachevée. Ce développement tâtonnant, qui paraît s'élaborer sur le moment même, présente, en comparaison du texte publié, des différences importantes qui méritent d'être analysées. En voici le passage essentiel :

C'est alors, mon cher ami, que je passai les jours les plus cruels de ma vie. Figurez-vous un isolement complet, au milieu de personnes indifférentes, moi qui venais de quitter ma mère, ma Bretagne, tant d'affections pures et simples. Plus de passé ; pas encore d'avenir, je n'étais plus rien au monde. Et ce monde nouveau voudrait-il de moi, nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. J'en quittais un qui m'aimait.... Et puis il fallait dire adieu à ces joies pures, adieu à mes beaux jours, adieu à mon aimable passé, adieu à ces croyances qui m'avaient si doucem. [*sic*] bercé. Et ma mère que je poignardais presque. Et l'opinion qui rirait de moi. Et l'avenir, o Dieu qu'il m'apparaissait pâle et décoloré ! L'ambition ne pouvait soulever ce voile épais de regrets qui enveloppait mon cœur. (Fol. 125, verso.)

Ce texte rend compte avec un pathétique sobre du terrible dépaysement moral et du « sentiment de vide » qu'éprouve Renan dans les jours qui suivent son départ définitif de Saint-Sulpice, le 6 octobre. Que devient-il dans la lettre adressée à l'abbé Cognat ?

C'est alors, mon [ ] ami, que je passai les jours les plus cruels de ma vie. Figurez-vous *l'*isolement *le plus* complet, *sans ami, sans conseil, sans connaissance, sans appui* au milieu de personnes *froides et* indifférentes, moi qui venais de quitter ma mère, ma Bretagne, *ma vie toute dorée*, tant d'affections pures et simples. *Seul maintenant dans ce monde, pour qui je suis un étranger* [2]. (P. 220.)

Reprises et symétries, image et antithèse, Renan use de tous les trucs, non sans élégance d'ailleurs, de la rhétorique. Pourquoi tant de littérature dans une confidence ? Mais elle ne s'arrête pas là. Voyez le couplet lyrique qui suit :

O maman, ma petite chambre, mes livres, mes études calmes et douces, mes promenades à côté de ma mère, adieu pour toujours ! Adieu à ces joies pures *et douces, où je me croyais près de Dieu* ; adieu à mon aimable passé, adieu à ces croyances qui m'*ont* si doucement bercé. *Plus pour moi de bonheur pur.* Plus de passé, pas encore d'avenir. *(Ibid.)*

1. Quelques opérations arithmétiques, jetées au hasard, indiquent bien que l'on a affaire à un brouillon.
2. Nous soulignons les mots ajoutés.

Mêmes procédés, — à quoi s'ajoute la spéculation sur les répétitions de mots et de sonorités (maman, — ma mère, douces — doucement, pures — pur). La même recherche d'équilibre formel, les mêmes effets d'insistance, un pathétique accentué encore par des changements de temps (futur au lieu du conditionnel, présent au lieu d'un imparfait) caractérisent la fin du passage :

> Et ce monde nouveau *voudra*-t-il de moi ? J'en *quitte* un autre, qui m'aimait *et me caressait*. Et ma mère, *dont la pensée autrefois était mon soulagement dans mes peines, cette fois c'était mon souvenir le plus douloureux*. Je la poignardais presque. *O Dieu, fallait-il me rendre le devoir si cruel* ? Et l'opinion qui *rira* de moi. Et l'avenir !... *Oh* ! qu'il m'apparaissait pâle et décoloré. L'ambition ne pouvait soulever le voile de *tristesse* et de regrets qui enveloppait mon cœur. *(Ibid.)*

A la différence des modifications apportées aux lettres adressées à Liart et à M. Baudier, qui étaient avant tout de fond et de ton, — celles de style se ramenant à de menues, quoique nombreuses, questions de correction, de propriété ou de simplification, pour tout dire d'élégance, — les variantes de la lettre envoyée à l'abbé Cognat sont avant tout d'écriture [1], mais leur importance nous paraît capitale. Avec les premières, nous sommes en présence d'un écrivain qui idéalise l'image du jeune homme qu'il a été : il accentue sa fermeté de caractère, il simplifie par certains silences les tourments de conscience qui l'ont conduit loin de la prêtrise ; en estompant ses hésitations et ses contradictions, il stylise le drame et en accentue l'intensité. S'il n'en change pas les données fondamentales, il fait preuve d'une désinvolture gênante à l'égard de documents qu'en homme de science il se devrait de respecter. La comparaison de la lettre à Cognat avec son brouillon témoigne de l'existence, dans le Renan de 1845, d'une double nature : au delà du jeune homme qui prend ses distances à l'égard de ses maîtres et des croyances de son enfance, commence à poindre l'homme de lettres qui, des épreuves de sa conscience, fera un beau livre. Déjà il a pris soin de faire un double d'une lettre particulièrement significative d'un état d'âme à un moment crucial de son évolution. Il a déjà commencé de rédiger ses *Cahiers*. En novembre 1845, à quelques jours des « aventures uniques » qui viennent de décider de sa vie, il en fait une narration non pas seulement selon son cœur, mais aussi selon « la poésie ».

Nous croyons rejoindre ici quelques-unes des conclusions esquissées par M. Jean Pommier dans son Introduction aux *Souvenirs*, quand, à propos des raisons qu'eut Renan de rompre avec l'Eglise, il écrit : « Il a tu les besoins du cœur et des sens, et s'il a avoué son précoce désir de gloire, il l'oublie trop dans la suite de son récit » (p. XLIX). Cette thèse, M. Pommier l'a reprise dans une récente communication à l'Académie des Sciences morales et politiques, et il la développera sans doute dans les travaux qu'il poursuit actuellement. Nous nous réjouissons d'en savoir davantage.

GILBERT GUISAN.

1. Une seule correction touchant aux idées. Renan supprime, dans le passage relatif à sa crainte du monde, la phrase : « Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre ».

SUR UN DES « NOUVEAUX CONTES CRUELS » DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : « L'ENJEU »

I. — La source de « L'Enjeu ».

Dans *Le Cosmopolite ou le Citoyen du monde*, de Fougeret de Monbron, on trouve le passage suivant que nous citons d'après l'édition de Londres, MDCCLIII, page 45 :

A l'imitation de l'abbé de B. M.* qui révéla le secret de l'Eglise....

Note de la page 45 :

Il dit un jour perdant son argent à l'Hôtel de Gêvres, qu'il n'y avoit point de Purgatoire.

Enfin, les Remarques de la page 1, nous apprennent que l'abbé de de B. M. * est : « L'Abbé de Bois-Morant, Exjésuite, Joueur de profession, honnête homme d'ailleurs et très-bon Ecrivain ».

Voilà qui évoque irrésistiblement « L'Enjeu » et la ressemblance entre ce passage du *Cosmopolite* et le conte de Villiers est si grande que la possibilité d'une simple coïncidence nous semble exclue. En effet, non seulement l'enjeu qui fournit au conte son titre est le secret de l'Eglise, non seulement ce secret est le même que celui qu'a dévoilé l'Abbé de Bois-Morant, mais encore l'œuvre de Villiers repose sur l'utilisation de toutes les données fournies par le texte que nous avons cité : le lieu où se déroule l'action est toujours un hôtel s'il n'est plus l'Hôtel de Gêvres ; le protagoniste, s'il n'est plus un abbé du XVIII^e^ siècle, a été pourtant présenté comme « une sorte de jeune abbé » avant que Villiers ne précise qu'il s'agit d'un diacre ; enfin la révélation du secret est amenée par le même événement : une perte au jeu.

Pour toutes ces raisons, nous pensons que le texte de Fougeret de Monbron est certainement la source de *L'Enjeu* [1].

II. — La véritable portée du secret de l'Eglise.

Si Villiers s'est emparé d'une anecdote enfouie dans un ouvrage peu connu d'un auteur oublié, c'est pour la monter en épingle et en faire une œuvre singulièrement troublante. Mais nous craignons que bien des lecteurs, saisis par l'intérêt du récit, quand, après une nuit de fête, dans la lueur du petit matin, le diacre sacrilège dévoile le secret de l'Eglise, ne se soient mépris sur la portée de cette révélation.

En effet, il est une conclusion que l'on tire immédiatement de la non-existence du Purgatoire, c'est que l'on est irrémédiablement damné ou sauvé et qu'il n'y a pas de milieu entre les deux. Mais les lecteurs qui pourraient en être inquiétés, observons-le à leur décharge, n'ont guère le temps d'y réfléchir, puisque le conte se poursuit comme si Villiers, effrayé lui-même par ce secret qu'il vient de livrer, voulait empêcher ses lecteurs de le déchiffrer ; cette dérobade de l'auteur ne s'effectue d'ailleurs qu'au prix d'un sacrifice esthétique, car le conte est logiquement terminé avec le dévoilement du secret et tout ce qui suit ce coup de théâtre n'est que superfétation qui atténue fâcheuse-

1. Pour avoir lu *Le Cosmopolite*, il faut que Villiers se soit intéressé spécialement aux auteurs galants du XVIII^e^ siècle, ce qui nous paraît important pour la connaissance de sa personnalité et de son œuvre.

ment le choc subi par le lecteur et tend à le persuader que le secret de l'Eglise est bien peu de chose, puisque sa révélation n'entraîne que des effets dérisoires.

Pourtant, si, après la déception causée par ce dénouement en queue de poisson, l'on prend la peine de revenir en arrière et de se demander, avec une curiosité accrue par la timidité de Villiers, quel peut être le sens caché du secret, alors on aboutit à une conclusion impressionnante : dire que l'Eglise qui a affirmé l'existence du Purgatoire contre Luther et Calvin, sait que le Purgatoire n'existe pas, c'est dire que Luther et Calvin ont raison et que, depuis la Réforme, l'Eglise repose sur une imposture. Ainsi, le secret de l'Eglise, c'est qu'elle est mensonge.

Voilà qui restitue à « L'Enjeu » toute sa portée et qui explique le subterfuge de Villiers essayant de dérober à ses lecteurs la signification véritable du secret de l'Eglise.

G. Boudet.

LA BIBLE ET LA LITURGIE
SOURCES DU « MAGNIFICAT » DE CLAUDEL

On ne peut lire Claudel sans songer à la Bible. Aucun sans doute des nombreux commentateurs du poète n'a omis de citer parmi les sources claudéliennes l'Ecriture Sainte. Plusieurs même de ces exégètes ont plus spécialement étudié *Claudel et la Bible*, *Claudel et la Liturgie*, ou encore *Claudel Poète mystique de la Bible*. Titres prometteurs, qui ne doivent pas faire illusion : les ouvrages d'Agnès du Sarment, de Pascal Rywalski ou de Paul-Emile Roy [1], nous laissent sur notre faim. Il manque à tous cet effort attentif de lecture et de comparaison qui seul peut dégager le caractère essentiel de l'apport biblique à la poésie de Paul Claudel.

A vrai dire, l'abondance même des rapprochements possibles a peut-être découragé les chercheurs. Elle nous contraint aujourd'hui à limiter cette étude au *Magnificat* : un seul poème, mais l'un des plus beaux et des plus significatifs qu'ait écrits Paul Claudel. Sur cet exemple privilégié, nous espérons montrer l'importance vraiment unique de la Bible dans la création claudélienne et tracer quelques itinéraires de la source à l'œuvre.

S'agit-il même d'une source ? On ne saurait mettre la Bible sur le même plan que d'autres lectures du poète ; lui-même marquait la différence lorsqu'il écrivait à M. René Bady :

> Ceux qui ont agi sur moi, ce sont les Latins et les Anglais, j'ajoute Dante. Bien entendu, je ne parle pas de la Bible [2].

Comment ne mettrait-il pas à part « ce grand Livre qu'*il* reprit le soir de *sa* conversion pour ne plus le lâcher jamais » [3] ? Depuis le 25 décembre 1886, Claudel vit véritablement dans la Bible ; parce

1. Agnès du Sarment, *Claudel et la Liturgie*, Paris, Desclée, 1946. Pascal Rywalski, *Claudel et la Bible*, Porrentruy, Éd. des Portes de France, 1948. Paul-Émile Roy, *Claudel poète mystique de la Bible*, Montréal et Paris, Fides, 1957. Cf. aussi Claire Maurer, *Die biblische Symbolik im Werke Claudels*, Lucerne, Brunner-Schmid, 1941.

2. Lettre du 30 octobre 1942, citée in Rywalski, *o. c.*, p. 190.

3. *Présence et Prophétie*, Fribourg, Éd. de la Librairie de l'Université, 1942, p. 234-235 (texte de 1932).

qu'il la lit et la relit, mais aussi parce que le missel et le bréviaire [1] lui remettent sans cesse sous les yeux un grand nombre de textes bibliques. Pour cet homme qui chaque jour assiste à la messe et chaque jour lit le bréviaire de Solesmes [2], les paroles des livres saints ne sont pas un ornement surajouté, un banal souvenir de lecture : elles viennent spontanément sur ses lèvres et la plume du poète des *Cinq Grandes Odes* les transcrit avec ce naturel que donne seule une longue habitude.

Une précision encore : c'est dans le latin de la Vulgate — ce latin qu'il a célébré si souvent [3] — que Claudel lit la Bible. Cette origine explique bien des bizarreries ou des obscurités de son français : le plus souvent, le poète décalque littéralement les mots et jusqu'aux constructions du latin ; Agnès du Sarment signalera « cette syntaxe fortement imprégnée de latinisme » [4]. On le voit : déceler l'inspiration biblique de Claudel, n'enrichit pas seulement notre connaissance de sa pensée ; c'est encore une condition préalable à toute étude sérieuse de son style.

La Bible n'est donc pas pour Claudel une source parmi d'autres, mais une seconde nature. Elle informe son langage et ses idées presque aussi fortement que le font son tempérament et les événements de son existence. N'est-elle pas une part capitale de cette existence qu'elle inspire et exprime tout à la fois ? Mais, à côté de cet apport pour ainsi dire vital, il arrive à Claudel, dès l'époque des *Cinq Grandes Odes*, d'aider la nature et de suppléer aux défaillances de sa mémoire en recourant à une *Concordance* [5]. Je m'arrête un instant sur ce point qui a été contesté. Une lettre à André Gide de Noël 1906 tranche, me semble-t-il, la question :

> Ainsi se vérifient les paroles d'Amos : « En ces jours, j'enverrai la faim sur la terre ; la faim, non point du pain, mais la faim de la parole de Dieu. » A la *Concordance*, le mot « faim » renvoie aux malédictions du *Deutéronome* [6].

Ainsi, sans doute, le poète utilise parfois sa *Concordance*, tel le versificateur de naguère son dictionnaire de rimes. Comme souvent dans la création littéraire coexistent le spontané et le voulu — ou, pour employer une image claudélienne et biblique, « celui qui rassemble » collabore avec « celui qui vomit » [7].

1. « ... mon Bréviaire que je lis tous les jours ». (A Suarès, 21 déc. 1908).
2. *Breviarium Monasticum* de Dom Paul Henri Delatte, 2 vol., Paris, Desclée, 1802. M. Pierre Claudel, à qui je dois d'avoir pu consulter le manuscrit du *Magnificat* conservé dans les archives du poète, a bien voulu me montrer ce bréviaire utilisé par son père. Qu'il trouve ici l'expression de ma reconnaissance pour le concours si aimable et efficace qu'il apporte à mes recherches claudéliennes.
3. Cf., parmi tant d'autres témoignages, le poème consacré à *Saint Jérôme patron des hommes de lettres* : « ce latin inouï tout à coup, le voilà qui me sort par tous les pores ! » (*Visages Radieux*, p. 761.) Pour ce texte comme pour les autres poèmes de Claudel, je renvoie à l'éd. de la Bibl. de la Pléiade, *Œuvre poétique* (Gallimard, 1957).
4. Agnès du Sarment, *o. c.*, p. 109.
5. En l'occurrence, le *Concordantiarum Universae Scripturae Sacrae Thesaurus* des P. P. Peultier, Étienne et Gantois (Paris, Lethielleux, 1897) ; dans l'exemplaire conservé dans la bibliothèque de Paul Claudel, les premières pages manquent, mais j'ai pu identifier l'ouvrage avec certitude.
6. P. Claudel et A. Gide, *Correspondance* (Gallimard, 1949), p. 69.
7. Expressions de l'auteur des *Proverbes* (*Prov.*, XXX, I) commentées par Claudel dans *Figures et Paraboles* (*Œuvres Complètes*, t. V, Gallimard, 1953, p. 147).

I

Lorsqu'il publie les *Cinq Grandes Odes*, Claudel date le *Magnificat* de « Tientsin, 1907 » [1]. En cherchant à préciser davantage le temps où fut composée la troisième Ode, nous ne nous écartons pas de notre propos. Il est infiniment probable, en effet, qu'il y a plus d'un rapport entre la liturgie de ce temps et le poème lui-même. Mais peut-on préciser davantage ? Oui. D'une part, la correspondance de Claudel atteste que le *Magnificat* fut commencé en décembre 1906, dans l'attente de Noël, de cette fête de l'Enfant-Dieu liée à jamais pour le poète au souvenir de sa conversion. D'autre part, le manuscrit conservé dans les archives Paul Claudel porte à la fin cette indication de la main de l'auteur : « 21 avril 1907. » Non qu'il ait alors abandonné le *Magnificat* : une autre version manuscrite existerait, intermédiaire entre celle que nous avons vue et le texte imprimé ; et Claudel écrit le 30 juin 1907 à Suarès : « je finis en ce moment la troisième » (ode) [2]. Retenons néanmoins que, dans une version très proche déjà de l'état définitif [3], le *Magnificat*, commencé en décembre 1906, était terminé en avril 1907.

La chronologie comme les thèmes nous invitent donc à chercher principalement de l'Avent à Pâques en passant par Noël, l'Epiphanie et le Carême, les sources liturgiques essentielles du poème. L'accord du reste est profond entre ce temps et l'inspiration du *Magnificat*. Le titre et le mouvement général de l'ode en font une action de grâces. Ce chant de reconnaissance s'élève en un moment où le poète veut remercier Dieu parce qu'il lui a donné un enfant — la petite Marie qui naît le 20 janvier 1907 — : première concordance entre la joie de Paul Claudel et l'allégresse de l'Église dans l'attente, puis dans l'exultation de la naissance divine. Et, tout naturellement, Claudel rendra grâces aussi pour le premier don qu'il a reçu du Seigneur en ce temps de Noël — vingt ans auparavant — le 25 décembre 1886, à Notre-Dame de Paris : c'était aux vêpres où l'on chantait le *Magnificat*.

Cette joie est celle d'une délivrance, d'un passage : des ténèbres à la lumière lors de la première conversion, du trouble et du péché à la paix et au bonheur lors de la crise récente du « partage de midi ». Cet autre aspect de l'action de grâces s'accordera au symbolisme de l'Exode, au passage, à la Pâque du peuple élu. Ici encore la liturgie offrira au poète ses ressources : comme les Hébreux d'Egypte, le poète est sorti du royaume des idoles pour atteindre enfin la « terre de *son* après-midi » [4].

Ce n'est donc pas le hasard ni le goût de l'ornement érudit qui relient le *Magnificat* aux thèmes liturgiques et bibliques de la période où il fut composé. Entre ceux-ci et le poème existe, au contraire, une relation aussi nécessaire que spontanée pour un auteur nourri de Bible et de liturgie. Cette nécessité et ce naturel donnent une valeur toute particulière à l'inspiration scripturaire.

Il y a certes dans le *Magnificat* un ton biblique indépendant de toute intention liturgique ou intime. Mais déjà à ce premier degré s'affirme une différence radicale entre Claudel et, par exemple, la plupart de nos romantiques. Pour donner un cachet biblique à leurs poèmes,

1. *Œuvre poétique*, p. 263.
2. P. Claudel et A. Suarès, *Correspondance* (Gallimard, 1951), p. 104.
3. Les variantes, intéressantes parfois du point de vue du style, ne concernent aucunement les réminiscences ou citations bibliques qui figurent toutes déjà dans cet état du texte.
4. *Œuvre poétique*, p. 260.

ceux-ci se contentent souvent de les parsemer de noms propres hébraïques : Jehova, Ur, Galgala, Ephraïm, Manassé. Il en va d'un tel cachet comme des autres couleurs locales : quelques touches voyantes ne créent pas une atmosphère. De tels noms facilement frappants sont relativement rares dans le *Magnificat* claudélien : la Bible pour Claudel n'est pas un beau livre poétique, mais la parole même de Dieu, adressée à lui, qu'il a entendue, lui, avec amour et qu'il répète sans cesse. D'où tels échos riches d'une intense émotion personnelle : le *Magnificat* lui-même et aussi le *Mane nobiscum* des disciples d'Emmaüs, ces derniers mots étant les plus émouvants peut-être de l'un des deux textes sacrés que le jeune homme lut le soir de sa conversion [1]. Cette réserve faite, il va de soi qu'en utilisant les parallélismes, en employant des expressions comme « chiens morts » [2], « pourriture » [2] ou même des termes plus neutres, mais possédant des résonances bibliques *(exultation, génération, flèche, carquois)*, Claudel donne à son poème un ton tel qu'il est parfois difficile de distinguer le souvenir littéral de la réminiscence involontaire, le cri de l'ornement.

Mais, encore une fois, l'essentiel, c'est l'accord étroit entre le temps de sa vie où Claudel écrit, la période liturgique correspondante et ce qu'il veut dire. La Bible n'est pas une source, mais la source même d'où coulent tout ensemble émotions, images et thèmes. Ou, si l'on veut, ce que Claudel a à dire, il le dit tout naturellement avec la Bible et d'autant plus naturellement que l'Eglise, en ces jours où il écrit, lui propose les textes les plus profondément accordés à ses intentions. Entre la Bible, ou la liturgie, et le poème naissant c'est un va-et-vient incessant : la Bible inspire le poème et le poème appelle, exige la Bible.

Rendre sensibles ces allers et retours est malaisé. On peut certes — et nous avons dû le faire en préparant cette étude — suivre verset après verset le déroulement du *Magnificat* ; mais ne faut-il pas réserver une telle méthode aux austères éditions annotées ? J'ai donc choisi de grouper les résultats de mon enquête par thèmes, espérant rendre ainsi plus sensible l'union étroite de l'inspiration biblique et de l'expression personnelle. Nous perdrons certes en chemin quelques références ; mais cette méthode aura peut-être l'avantage de servir à la fois l'histoire littéraire au sens limité du mot et la compréhension d'un grand texte. Après avoir dégagé le cadre biblique de l'action de grâces, nous envisagerons tour à tour le thème de Noël et le thème du passage.

II

Le *Magnificat* de la Vierge forme le canevas sur lequel le poète entrecroise des variations à la fois liturgiques et personnelles. Ce canevas lui-même, nous l'avons vu, est déjà lié à la vie de Claudel aussi bien qu'à la liturgie du temps. En face du texte latin du *Magnificat*, voici les versets correspondants de l'ode :

Luc, I, 46-55	*Magnificat* (éd. Pléiade).
Magnificat anima mea Dominum ;	Mon âme magnifie le Seigneur. (248, 256.)
et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.	Mon esprit a exulté dans mon Sauveur. (249.)

1. « Ce jour-là (pour ne plus la refermer) j'ouvris la Bible à deux endroits : le premier, c'était la rencontre d'Emmaüs ». Lettre du 9 juin 1944 à Joseph Samson, publiée par le destinataire dans son *Paul Claudel poète-musicien* (Genève, Milieu du Monde, 1947) entre les pages 80 et 81.

2. *Œuvre poétique*, p. 261.

Quia respexit humilitatem ancillae suae ;
Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.
Quia fecit mihi magna qui potens est,
Et sanctum nomen ejus.
Et misericordia ejus a progenie in progenies
Timentibus eum.
Fecit potentiam in brachio suo ;
Dispersit superbos mente cordis sui.
Deposuit potentes de sede,
Et exaltavit humiles.
Esurientes implevit bonis,
Et divites dimisit inanes.

Suscepit Israel, puerum suum, recordatus misericordiae suae :

Sicut locutus est ad patres nostros,
Abraham et semini ejus in saecula.

Marie même votre servante,
Quand dans l'excès de son cœur elle s'écria vers vous parce que vous avez considéré son humilité ! (250.)
Et voici que toutes les générations en moi jusqu'à moi vous ont nommée bienheureuse ! (250.)
Parce qu'il m'a été fait des choses grandes et que le Saint est son nom ! (254.)

Parce que vous avez dispersé les orgueilleux (261.)
Vous avez déposé tous ces puissants de leur siège (253).
Dieu qui remplit les ayants-faim de biens ! (260) ces riches que vous avez renvoyés vides (257).
Parce que vous avez recueilli Israël votre enfant, vous étant recordé votre miséricorde (253).
Et selon la parole que Vous avez donnée à nos pères, à Abraham et à sa semence dans tous les siècles. (263.)

Ce premier rapprochement montre assez à quel point Claudel suit et calque la Vulgate. Tout naturellement, le *Magnificat* entraîne une évocation des circonstances où Marie rendit grâces au Seigneur. Fidèle à une tradition que rapportent en note les éditions courantes de la Bible, le poète situe la scène « dans le petit jardin d'Hébron » [1]. Il n'oublie évidemment pas que la Vierge répondait à la salutation de sa cousine Elisabeth :

Ainsi dès que vous entrez Elisabeth prête l'oreille,
Et voici déjà le sixième mois de celle qui était appelée stérile [2].

La liturgie du reste — en l'occurrence l'évangile de la messe du mercredi des Quatre-Temps d'hiver — lui rappellerait cette présence de la mère du Précurseur, s'il l'avait oubliée :

et hic mensis sextus est illi, quae vocatur sterilis (*Luc*, I, 36).

Mais ici déjà nous quittons le *Magnificat* lui-même — le canevas de l'ode — pour l'orchestration, grâce en grande partie à la Bible, des paroles de la Vierge. L'ode entière, en effet, n'est qu'une suite de variations sur ces paroles, mêlant sans cesse au *Magnificat* de Marie celui de Paul Claudel. Avec la Vierge et comme elle, le poète remerciera Dieu des « choses grandes » qu'il a faites en lui ; comme elle, il louera le Seigneur d'avoir « dispersé les orgueilleux » — mais ceux-ci, en 1907, pour Claudel, se nomment Voltaire, Renan, Michelet et Hugo. Comme elle encore, il dira sa joie d'une naissance attendue alors qu'il commençait son poème, et survenue au cours même de la composition de l'ode.

1. *Ibid.*, p. 254.
2. *Ibid.*, p. 250.

III

Ce thème de la naissance et de l'enfance de Jésus, associées à la naissance et aux premiers jours de son enfant, Claudel va le développer en s'appuyant sans cesse sur la liturgie, de Noël à la Purification.

Voici d'abord, au début de l'ode, un cantique de Noël, l'*Adeste, fideles*, dont les accents retentissent à trois reprises :

Adeste, fideles, laeti, triumphantes, Venite, venite in Bethlehem : Natum videte Regem angelorum. Venite, adoremus Dominum. (...) Sic nos amantem quis non redamaret ?	Venez, fidèles, et adorons cet enfant nouveau-né. (...) Qui n'aimerait celui qui nous aime ? Venez, fidèles, et adorons ce petit qui nous est né. (249.)

Poursuivant avec l'Eglise le cycle de l'enfance du Christ, le poète évoquera ensuite la manifestation de Jésus aux Mages. Ces mystérieux délégués du monde païen à Bethléem, venus de bien loin parce qu'ils avaient été témoins « d'une grande préparation dans les astres » [1] étaient repartis discrètement par crainte d'Hérode :

Comme Vous avez fait passer les Rois Mages à travers l'embûche des tyrans et comme Vous avez introduit Israël dans le désert [2].

En ce verset se rejoignent les deux motifs majeurs de l'action de grâces claudélienne : la naissance et l'entrée dans la terre promise. Mais puisqu'il faut bien diviser ce que le poète a entrelacé, disons que le thème de l'enfance du Christ s'achèvera sur un souvenir de la présentation au Temple (fêtée par l'Eglise le 2 février). Le verset :

La lumière pour la révélation des nations et le salut de Votre peuple Israël [3]

traduit en les combinant deux versets du *Nunc dimittis* du vieillard Siméon :

quia viderunt oculi mei salutare tuum (...)
lumen ad revelationem gentium,
et gloriam plebis tuae Israel [4].

IV

Au remerciement pour la naissance (de Jésus, de la petite Marie, de l'âme à la grâce) est étroitement mêlée, nous venons de le constater, la louange du Seigneur qui a fait entrer le poète dans la paix de son après-midi. Comme le peuple de Dieu a été libéré de la servitude égyptienne, Claudel, depuis le 25 décembre 1886, s'est libéré peu à peu des idoles de la connaissance et de la chair. Nous chercherions en vain ici une stricte concordance liturgique. Mais ce n'est pas hasard si le poète remercie Dieu de n'adorer que « *Lui* seul, et non point Isis et Osiris » [5], s'il compare à Moloch les « parleurs de paroles », s'il

1. *Ibid.*, p. 251.
2. *Ibid.*, p. 260.
3. *Ibid.*, p. 263.
4. *Luc*, II, 30-32.
5. *Œuvre poétique*, p. 251.

associe, de façon savoureuse, « le bœuf Apis » à ces idoles modernes que sont « le Devoir » et « la Liberté » [1], si encore il trouve pour vitupérer « les Voltaire, et les Renan, et les Michelet, et les Hugo, et tous les autres infâmes » [2] des accents qui rappellent ceux des prophètes dénonçant les peuples idolâtres qui menaçaient la pureté d'Israël. Plusieurs formules du poète esquissent une image : celle de l'Egypte abhorrée, l'Egypte de Pharaon, mais aussi l'Egypte du bagne matérialiste où a étouffé le jeune Claudel. Et ces images appellent, imposent l'image du libérateur, de ce Moïse qui apparaît dès le début du poème.

Le personnage de Moïse, la fuite d'Israël à travers la mer Rouge et le désert, l'entrée enfin dans Chanaan, quels symboles pouvaient mieux donner au thème de la libération ses résonances religieuses ? Disons en termes de liturgie que le poète relie au cycle de Noël le cycle pascal. Non pas, bien sûr, qu'il suive jour après jour le calendrier de l'Eglise. Tout au contraire, Moïse, par exemple, surgit dans un passage écrit en décembre. Il est alors, comme le fut Claudel lui-même, l'homme jeune « foudroyé » par la révélation du Dieu vivant et l'on comprend que son nom vienne sous la plume du poète quand il évoque sa conversion :

> Et voici que vous êtes quelqu'un tout à coup !
> Vous avez foudroyé Moïse de votre puissance... [3].

Plus loin, si nous n'entendons pas le guide d'Israël lui-même, nous reconnaissons son accent dans le cantique que, « la face dévoilée, à grands cris » [4] chante sa sœur Marie. L'identité des noms de la mère de Jésus et de la sœur de Moïse — et probablement le voisinage de ces deux noms dans la Concordance — sont à l'origine de ce mouvement. Le poète soulignera la parenté des attitudes entre « l'ancienne Marie » et « l'autre Marie » [5]. Ici encore le texte claudélien offre des analogies frappantes avec la Vulgate. Qu'on en juge :

Exode, XV.

5 Descenderunt in profundum quasi lapis [...].
10 Submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus.
19 Filii autem Israel ambulaverunt per siccum in medio ejus.
20 Sumpsit ergo Maria prophetissa, soror Aaron, tympanum in manu
21 Sua ; (...) quibus praecinebat, dicens :
Cantemus Domino ; (...)
Equum et ascensorem ejus dejecit in mare.

Magnificat (éd. Pléiade).

Et le cheval avec l'homme armé comme un lingot de plomb est descendu dans la profondeur ! (254.)

Mais votre peuple à pied sec la traverse par le chemin le plus court (...).
Ainsi, la face dévoilée, à grands cris,
Chanta Marie, sœur de Moïse, (253.)

Dans le même passage du *Magnificat*, on reconnaît un souvenir biblique d'origine différente : la montagne qui « a l'air de sauter comme un bélier » vient évidemment d'un psaume que l'on chante à vêpres chaque dimanche : « Montes exultaverunt ut arietes » [6]. Encore s'agit-

1. *Ibid.*, p. 252.
2. *Ibid.*, p. 261.
3. *Ibid.*, p. 249.
4. *Ibid.*, p. 253.
5. *Ibid.*, p. 254.
6. *Psaumes*, CXIII, 4.

il d'un psaume qui célèbre l'exode d'Israël : « In exitu Israel de Egypto... »

Et de même que nous avons vu s'entrecroiser les thèmes de Noël et de la Pâque, nous voyons apparaître ici très discrètement celui de la présentation finale, où pour exprimer « l'attente d'Israël » le poète reprendra les paroles de Siméon. L'évangile de Luc ne nous montre-t-il pas le vieillard « expectans consolationem Israel » [1], écho d'ailleurs de telle parole de Jérémie (« expectatio Israel », *Jer.*, XIV, 8).

Vers la fin de l'ode, c'est le Moïse vieilli, vainqueur des Amorrhéens [2], que Claudel nous montre au seuil de la terre promise. Une coïncidence parfaite s'établit alors entre l'héritier de Moïse, Josué, et l'auteur du *Magnificat*. Comme la plupart des hommes, Josué n'a pas vu l'Eternel « sur le Sinaï » [3] ; mais, comme le chrétien que Claudel veut être désormais, il essaye d'exécuter avec modestie les volontés divines.

Quant à la grande bénédiction qui précède la liturgie finale où le poète se présente à nous « comme un prêtre » [4], le P. Rywalski l'a justement rapprochée [5] du cantique des Hébreux dans la fournaise (*Dan.*, III, 52 et suiv.). Je préciserai seulement que l'Eglise reprend ce cantique pour la messe du samedi des Quatre-Temps d'hiver où l'on trouvera aussi le texte d'Isaïe que rappelle un verset voisin :

Quia scissae sunt in deserto aquae, et torrentes in solitudine [6].

La pâque des Hébreux et la pâque du poète conduisent à cet ultime mouvement où, comme dans le finale d'une symphonie, se fondent tous les thèmes de l'ode : la pâque juive était la figure de l'Eucharistie où Jésus se montre à nous, plus petit encore qu'il n'était dans les bras de Marie — et les derniers mots du poème unissent aux paroles de Siméon celles de la Vierge à Hébron. La liturgie finale réalise la Pâque en même temps qu'elle est une nouvelle Présentation du Christ, non plus dans un temple, mais à toute « l'obscure génération qui arrive ».

***

Renonçant à bien d'autres rapprochements entre la Bible ou le Missel et le *Magnificat* claudélien, quelles conclusions pouvons-nous dégager de cette rapide enquête ?

Le *Magnificat* est un long cri de délivrance et de reconnaissance. Il s'élève en un temps et en un lieu bien définis où le poète, libéré de la mort du péché, doit encore exorciser certains souvenirs :

Ne me parlez plus de la rose ! aucun fruit n'a plus de goût pour moi [7].

Profondément marqué par la crise du « partage », il a pourtant mis de l'ordre dans sa vie et trouvé un certain apaisement. Et voilà qu'il est père et que l'existence prend désormais pour lui un tout autre sens que pour « les vieux garçons, chez qui il n'y a rien qui ferme » [8]. A l'approche de Noël 1906, il se rappelle un autre Noël, un autre anniversaire de la naissance divine qu'il associe spontanément à la nais-

1. *Luc*, II, 25. Évangile de la Purification de la Vierge (2 février).
2. *Œuvre poétique*, p. 262.
3. *Ibid.*, p. 261.
4. *Ibid.*, p. 262.
5. Rywalski, *o. c.*, p. 11.
6. *Isaïe*, XXXV, 6. Cf. *Œuvre poétique*, p. 262.
7. *Œuvre poétique*, p. 255.
8. *La Maison fermée*, *ibid.*, p. 279.

sance espérée à son foyer. Au terme d'une étude scientifique, il faut rappeler tout cela qui constitue la vraie source, immédiate et profonde, du *Magnificat*.

Mais cet homme ému d'une certaine émotion et qui reprend la plume pour exprimer ce qu'il sent, est aussi un rassembleur de mots, créateur d'une prosodie, et un homme de culture chez qui l'expression recevra l'empreinte de ses lectures. Parmi celles-ci, la Bible tient une place exceptionnelle. La parole de Dieu est pour Claudel consubstantielle à sa propre parole intérieure. Par la prière et la méditation, elle est constamment associée à son expérience vécue. Tout naturellement, pour dire, pour chanter sa gratitude, pour évoquer les périls d'hier et la joie d'aujourd'hui, le poète se sert des mots de la Bible et même il parle comme la Bible. Ce qui ressort d'une investigation minutieuse, c'est moins le nombre, pourtant considérable, des souvenirs, des tours bibliques, que la coïncidence le plus souvent parfaite entre l'expression qu'on n'ose plus dire empruntée et l'expression personnelle. Les deux langages n'en font plus qu'un. Avec l'Eglise le poète revit au long des mois cette histoire sainte qui est à la fois une histoire et la figure de toute vie religieuse. Il lui arrivera d'écrire des poèmes qui ressemblent à des devoirs, souvent très beaux, sur des thèmes malgré tout extérieurs à sa vie profonde. Ici, comme toujours dans les *Cinq Grandes Odes*, la liturgie n'est ni prétexte ni décor. Comme pour l'Église, elle constitue le rythme même d'une vie à la fois terrestre et surnaturelle. Dans une poésie aussi authentiquement et profondément chrétienne que celle du *Magnificat*, la Bible, loin de fournir des ornements, offre le seul langage qui convienne au dessein du poète.

MARIUS-FRANÇOIS GUYARD.

COMPTES RENDUS

GENEVIÈVE DELASSAULT, **Choix de lettres inédites de Louis-Isaac Le Maistre de Sacy (1650-1683).** Paris, Librairie Nizet, 1959. Un vol. in-8° de 386 pages.

En précieux complément à sa thèse sur *Sacy et son temps*, Mlle Delassault publie 218 lettres du directeur de Port-Royal dont la plupart présentent un vif intérêt. On y cherchera des données pour l'histoire littéraire des Messieurs : *logia* de Saint-Cyran (cf. l'*Index*), œuvres d'A. Lemaître (p. 46), d'Hamon (p. 296, 310, 333) et surtout de Sacy lui-même. Il y est question de son poème sur le Saint-Sacrement (p. 59, 69, 74), de sa *Vie de Barthélémy des Martyrs* (p. 74, 77, 91), de la *Vie de Saint Louis* que Montausier lui demanda pour le Dauphin (p. 340, cf. p. 47) et nous y apprenons que deux vers de la traduction du *De Ingratis* commandée par Saint-Cyran lui coûtèrent vingt-quatre heures de travail (p. 238). Plus importantes sont certainement les pages consacrées à la version du *Nouveau Testament* dit *de Mons* et à celle de la Bible. Tout en fournissant au passage des indications sur leur genèse (p. 201, 317, 331 ; noter p. 224 qu'A. Lemaître est le principal auteur de la traduction des *Épîtres* de Saint Paul), l'auteur y expose à Barcos, censeur peu commode, les principes qui l'ont conduit : il s'est efforcé de concilier l'exactitude et la clarté, la simplicité et l'élégance (p. 222 et suiv., 236, 325 et suiv.). Ce n'est malheureusement pas le seul désir de complaire à son correspondant qui lui fait traiter de « profanateurs de l'Ecriture » les « hébraïsants » et autres grammairiens (p. 302).

Mais Sacy était avant tout directeur, et nous trouvons ici ses lettres à Du Gué de Bagnols, à Mme de Théméricourt qui s'occupait de sa nièce orpheline et surtout à Nicole-Madeleine Vitart chez qui il avait logé à la Ferté-Milon (p. 89, 263). On rejoint des événements connus avec les lettres aux religieuses de Port-Royal auxquelles il eut sans cesse à prêcher la modération. Le 11 août 1664, Élisabeth Le Féron n'accusait-elle pas Angélique de S. Jean de tiédeur (p. 94) ? C'est par l'intermédiaire de la bouillante religieuse qu'il essaya les mois suivants de conduire les religieuses captives. Il les invite à la déférence à l'égard des anciennes (p. 97, 166) et s'efforce de rendre moins injurieuses leurs requêtes à l'archevêque, mais il est réduit à en déplorer la publication (p. 106, 109, 133 et suiv., 138). Il se montre encore plus sévère pour l'*Effusion du cœur*, où il rencontre « une certaine haute spiritualité qui n'est pas celle de la M. Angélique ni de la maison » (p. 113, 145). Quelques années plus tard, sa cousine, la seconde Angélique, devait pourtant lui donner beaucoup plus de mal encore. De juin 1668 à février 1669, elle fit, en effet, tous ses efforts pour empêcher la conclusion de la paix de l'Eglise ou pour la rompre avant qu'elle ne fût solide. Sans doute, elle se contentait de demander qu'on la « laissât souffrir en repos » (p. 292) et se laissait « excommunier » par ses amis eux-mêmes (p. 308). Mais Saci n'était pas dupe et, en perdant le sommeil, joignait aux tours inspirés par la tendresse des reproches de plus en plus forts : « Zèle sans mesure, imprudence, fermeté indiscrète, prévention d'esprit, témérité, présomption, entêtement, scandale, très grande faute devant Dieu » que Port-Royal serait forcé de « condamner » aussi (p. 288, 292, 294 et suiv., 306, 309, 311 et suiv., 323). Sans être « convaincue », Angélique cessa pourtant de protester.

L'intérêt même de cette publication fait regretter qu'elle ne soit pas plus complète, et sans demander la réédition des lettres à Renaud de Sévigné et

à Madeleine Briquet publiées en 1690 (l'intérêt n'en est pourtant pas uniquement pastoral), on souhaite que Mlle Delassault donne bientôt le reste de la correspondance de son héros, ne fût-ce — nous connaissons les difficultés matérielles — que sous forme d'analyses ou de tableau. Quant à l'annotation, toujours très brève, mais précise, elle a le fort grand mérite de traduire les pseudonymes et surtout les chiffres-clés de la période 1664-1666. On regrette cependant que, cinq lettres mieux traitées mises à part, elle ne contienne que sept références à des sources imprimées ou manuscrites. Fontaine n'est jamais utilisé, alors qu'il révèle, par exemple, que N. M. Vitart s'était crue un moment possédée (d'une façon qui ne rappelle d'ailleurs en rien les pitreries de Loudun). Mais cette cousine de Racine n'a pas encore échappé à la malchance, puisque la plupart des renvois à son nom manquent dans l'*Index* de Mlle Delassault (observons, en outre, que la plupart des chiffres doivent y être augmentés d'une unité) ! On regrette enfin l'absence de toute glose sur « la tempête du *Nouveau Testament de Mons* (p. 253 et suiv.), la mauvaise identification de Cajetan (Thomas de Vio, p. 233, n. 7) et d'assez nombreuses coquilles, dont certaines fâcheuses : 1659 (pour 1669, p. 30), le bizarre « de Caro » (p. 31), Tiroust pour Giroust (p. 158), les *Confes.* de Cassien (p. 284). L'ouvrage n'en reste pas moins un instrument de travail donc aucun historien de Port-Royal ne pourra se passer.

J. Orcibal.

Voltaire's Correspondence, edited by Th. Besterman, tomes XI-XL, **années 1741-1759.** Institut et Musée Voltaire, Genève, 1954-1960. — **Lettres d'amour de Voltaire à sa nièce,** « publiées pour la première fois par Th. Besterman ». Paris, Plon, 1957. Un vol. in-8° de 207 pages.

C'est un Voltaire, non sans doute nouveau, mais plus complexe et parfois inattendu qu'éclaire la *Correspondance* récemment publiée par M. Besterman.

Sur les relations de l'oncle et de sa nièce Mme Denis, les *Lettres d'Alsace* mises au jour en 1938, ne laissaient plus aucun doute ; mais des indices permettaient de supposer que la liaison avait commencé du vivant même de Mme du Châtelet. En effet, le lot de lettres retrouvé après l'impression de la *Correspondance* relative à cette période, confirme que vers l'automne 1744, selon les termes de l'éditeur, « l'affection familiale fait place à l'amour ». La mémoire de la nièce ne perdra rien à cette révélation : jusqu'ici, par le talent de Mme d'Épinay en visite aux Délices, l'infortunée Denis comparaissait devant la postérité sous les traits d'une mégère courtaude.... Mais il faut distinguer les temps. En 1744, si l'on en croit le portrait de Van Loo reproduit par M. Besterman, la veuve du commissaire Denis devait être une femme fort agréable. On comprend la faiblesse de l'oncle. Inceste ? Au XVIIIe siècle, les mariages entre oncle et nièce n'étaient pas impossibles : la Cour de Rome décernait les dispenses nécessaires, et Voltaire se montre exactement informé de ce qu'il en coûte. Songea-t-il à convoler ? Sa biographie dans les années 1744-1749, serait à récrire. Poète courtisan, mais moins dupe qu'on ne croirait des honneurs officiels, il juge sévèrement les puissances. Surmené par la vie de Cour et par les obligations d'une double liaison, il manifeste une humeur irritée qui trouve son expression littéraire dans les premiers contes. Mais quelle fut l'influence de ces amours sur l'imbroglio Émilie-Saint-Lambert ? Pour répondre, il nous manque toujours un dossier essentiel : la correspondance de Mme du Châtelet avec Voltaire.

Que dans la vie de cet homme au cœur réputé sec, les filles d'Eve aient tenu plus de place qu'on ne pensait, c'est encore ce que prouvent les lettres inédites à Mme de Bentinck. Il apparaît qu'après la mort de Mme du Châtelet, Mme Denis n'assura d'abord qu'un intérim. A Berlin, les fonctions d'ange gardien échoient à cette comtesse du Nord, grande dame de l'aristocratie anglo-germanique, souveraine de Kniphausen et autres lieux ; « spirituelle, éloquente, sucrée, romanesque, bavarde » (Best., 7 523), beauté mâle comme la dame de Cirey, passant son temps à plaider contre son mari dont elle vit séparée. La comtesse de Bentinck veille sur le grand homme, le soigne (cf. Best. 4 150, l'envoi d'un sirop), le conseille parmi les intrigues,

car même à la Cour de Frédéric II les femmes ont du crédit. Entre eux les billets circulent presque quotidiennement, courts, souvent allusifs. On démêle que la comtesse est « philosophe » ; elle aide son ami à désavouer la paternité d'un ouvrage, présenté comme « ce qui a jamais été écrit de plus fort contre des préjugés terribles », et qui doit être le *Sermon des cinquante* (Best. 4 304) ; lequel daterait donc du séjour en Prusse. Les lettres mélancoliques à M^me^ Denis ne disaient qu'une partie de la vérité : sur les bords de la Sprée, Voltaire ne resta pas sans consolation ; peut-être s'il n'avait eu près de lui cette compagnie féminine, se serait-il, lui si peu égotiste, évadé plus tôt.

Autre nouveauté, qui intéresse la psychologie voltairienne : quand il se disait « bâtard de Rochebrune », ce n'était point métaphore. D'après Best. 4 832 et 6 283, il était persuadé qu'il devait le jour à ce spirituel chansonnier et non au notaire Arouet. Quelles raisons avait-il de le penser ? On ne sait ; mais désormais, on accordera plus d'attention à ce que racontait son biographe Duvernet : l'hypothèse d'une naissance clandestine, à une date qui ne serait pas celle de l'extrait baptistaire, ne paraît pas dénuée de vraisemblance. Et l'on spéculera sur les conséquences de ce sentiment de bâtardise.

Du nouveau aussi sur la dédicace de *Mahomet* au pape. Candidat à l'Académie, l'auteur avait à désarmer l'opposition dévote. En août 1745, il prononce une offensive épistolaire en direction de la Cour pontificale : aux cardinaux Passionéi et Quirini, il adresse son *Poème de Fontenoy*, et au Saint-Père lui-même son *Mahomet*. Benoît XIV répond prudemment : il remercie du poème que lui a présenté le cardinal Passionéi, sans souffler mot de l'autre œuvre : tel est le texte authentique du « bref », reproduit dans Best. 2 967, d'après l'original. Mais Voltaire met en circulation une copie autrement compromettante : il fait dire à Sa Sainteté qu'elle a lu « la très belle tragédie » de *Mahomet* « avec le plus grand plaisir » (voir la description du document arrangé par Voltaire dans le catalogue Lambert, 1957, n° 185). D'où il appert que l'envie d'entrer à l'Académie peut conduire au crime de faux et usage de faux.

D'autres inédits publiés par M. Besterman apportent sur des points de détail des précisions piquantes. Dom Calmet, l'excellent abbé de Senones, naïf commentateur des deux Testaments, fait dans la correspondance des apparitions inattendues. Voltaire et M^me^ du Châtelet ont sollicité à Versailles un bénéfice pour un moine de ses amis, et l'on nous parle des « extravagances » d'Émilie dans sa conduite avec ce moine et avec Dom Calmet (Best. 3 247). Que faut-il entendre ? Quelques années plus tard, nouvel échange de lettres avec Senones : Voltaire voudrait placer 100 000 francs en rentes viagères sur le couvent de Dom Calmet (Best. 6 550). Finalement il rédige l'épitaphe du père abbé, en attendant de lui assurer une gloire plus durable par les brocards bibliques qu'il lui décoche.

Un jour, arrive à Ferney une supplique de deux religieuses italiennes, désireuses de quitter le voile pour rejoindre leurs amants : elles demandent au pourfendeur de l'*infâme* de leur procurer l'indispensable viatique (Best. 7 320). Citons encore, un peu au hasard, la lettre d'un « Indien né à Surate », qui fut le condisciple d'Arouet chez les jésuites ; celle de l'indiscret Anglais Hewett, qui deviendra le Monsieur Huet des facéties ; la correspondance avec le baron Labat de Grandcour, père d'une baronnette aussi « appétissante » que Cunégonde, et financier avide ; les épîtres compassées des Suisses anti-voltairiens groupés autour de Bonnet et Haller ; ou cette missive du seigneur de Ferney sur un domestique voleur, occasion d'une déclaration de principe : « Je déteste le despotisme, mais il faut subordination et justice. Voilà mon code. » Ainsi regroupée et complétée par les soins admirablement patients de M. Besterman, la *Correspondance* s'affirme l'*opus magnum* de Voltaire : là sont présents l'homme et son siècle, à travers un langage qui reste, jusque dans les plus minces billets, une forme d'art.

Sans doute est-il inévitable qu'une entreprise aussi ample soit entachée de quelques erreurs. Fautes de lecture ou d'impression : doit-on lire « la poste » ou « le poste » (Best. 2 915), « préférer » ou « proférer » des blasphèmes (Best. 3 450), « fou roulant » ou « feu roulant » (Best. 6 802) ? Datations erronées ou contestables : Best. 2 955, à laquelle répond Best. 3 130 du 31 août 1746, s'est égarée parmi les lettres de 1745. Best. 3 199, datée « à

Paris, le 4 de la pleine lune », importante pour la chronologie de *Zadig*, semble être, d'après Best. 3 200, du 8 plutôt que du 4 juillet ; Best. 4 834 est à reporter de 1753 en 1752. Quant au « monsieur » de Best. 4 141, on a peine à croire qu'il s'adresse à la comtesse de Bentinck.

Mais ces imperfections sont peu de choses en comparaison de ce qu'apporte une telle publication. Et, afin de rendre l'instrument de travail plus maniable, M. Besterman y joint des tables copieuses, sans attendre d'être parvenu au dernier tome : index des citations et des correspondants aux volumes XVI et XXXVIII, index « matières », beaucoup plus détaillé que celui de Moland, aux volumes XXXIX et XL. Ces récapitulations viennent à leur place après les lettres de décembre 1759, au moment où s'ouvre une nouvelle période dans la carrière de Voltaire.

R. Pomeau.

Voltaire, **Candide ou l'Optimisme.** Édition critique avec une introduction et un commentaire par René Pomeau. [Paris, Nizet, 1959. Un vol. in-8° de 297 p.

L'édition critique de *Candide* procurée en 1913 par A. Morize n'avait jamais été remplacée, bien qu'elle fût épuisée depuis longtemps et que le progrès des connaissances sur Voltaire rendît une nouvelle édition indispensable. M. Pomeau n'a conservé du travail de son prédécesseur que ce qui était directement utile à la compréhension de l'œuvre, et s'est inspiré, dans son introduction et son commentaire, de principes tout différents. A. Morize voulait expliquer *Candide* par les « sources », qu'il recherchait avec minutie, et par le « moment », en montrant comment le chef-d'œuvre arrivait à son heure, « l'heure de *Candide* ». M. Pomeau, doutant qu'il soit possible de formuler la « raison suffisante » d'une œuvre d'art, renvoie à Pangloss « l'invention d'une telle causalité » (p. 25). Ses explications sont d'ordre biographique et d'ordre esthétique. N'ayant plus à prouver que l'optimisme leibnitzien occupait encore les esprits en 1758, ni à dénombrer les romans que Voltaire a pu vouloir parodier, il s'intéresse de plus près à la vie de l'auteur, reconstitue l'état d'esprit de Voltaire, replace *Candide* dans les circonstances qui l'ont vu naître, parmi lesquelles la Guerre de Sept ans est aussi importante que le tremblement de terre de Lisbonne. Il étudie enfin *Candide* comme une œuvre littéraire.

Le texte reproduit est celui de 1771 (*Collection complète des œuvres de M. de Voltaire*, Genève, Cramer) ; l'édition originale semble être, selon les travaux de M. Gagnebin, rappelés par M. Pomeau, celle des frères Cramer, achevée le 15 janvier 1759. Mais, outre qu'il subsiste encore un doute, en la prenant comme texte de base, M. Pomeau se condamnait à « reléguer dans l'apparat critique les importantes corrections et additions de 1761 », ou à adopter le compromis discutable d'A. Morize (p. 76). Le *Candide* complet et parfait est celui de 1761 ; il aurait pu y avoir un inconvénient à adopter un texte de dix ans postérieur, datant d'une époque où l'inspiration génératrice de l'œuvre était refroidie, mais la version de 1771 ne diffère de celle de 1761 que par quelques corrections de style, après lesquelles Voltaire n'a plus rien modifié. C'est donc le texte définitif qui nous est donné.

La nouveauté capitale de l'apparat critique est dans l'apport du manuscrit récemment découvert à l'Arsenal par M. Wade. M. Pomeau le date d'octobre 1758 ; il offre l'état primitif, jusqu'ici inconnu, du chapitre XXII, où Voltaire décrivait Paris selon des souvenirs vieux de huit ans ; il ne comporte pas, au chapitre XIX, l'épisode de l'esclave nègre de Surinam, dont M. Pomeau indique la source dans un passage du livre *De l'Esprit*. S'appuyant sur ce manuscrit, sur les témoignages de Wagnière et de Formey convenablement interprétés, et sur l'étude attentive de la *Correspondance* de Voltaire telle que la présente désormais l'édition Besterman, M. Pomeau prouve que Voltaire n'a pas « improvisé » *Candide* en juillet 1758 à Schwetzingen chez l'électeur palatin, mais l'a « ébauché en janvier, rédigé en juillet, achevé en octobre, révisé en décembre » (p. 46). Les rapprochements textuels faits par M. Pomeau entre la *Correspondance* et le conte sont convaincants.

M. Pomeau pense que, pendant son séjour chez l'électeur palatin, Voltaire

préparait les voies de son retour en France : « Il ne paraît alors nullement résigné à la sagesse de son « bon vieillard » turc » (p. 36). Si l'épisode de l'esclave nègre, où « la morale du jardin est dépassée » (p. 73), date de novembre ou décembre 1758, la leçon égoïste que M. Pomeau voit dans les paroles du « bon vieillard » n'aurait donc été vraie pour Voltaire lui-même que pendant quelques semaines à peine, entre le moment où, revenu aux Délices, il apprend que le retour à Paris lui est définitivement interdit, et l'achat de Ferney, qui inaugure une période d'activité philanthropique. Mais pourquoi Voltaire a-t-il voulu terminer son conte sur une profession d'égoïsme si fermement prononcée ? A. Morize forçait peut-être le sens du texte quand il y lisait un conseil d'énergie ; M. Pomeau n'a pas jugé utile de commenter ici le célèbre dénouement ; il se contente d'y voir « du point de vue de l'art... une clausule magistrale ». Par une discrétion excessive, il omet de renvoyer au chapitre de sa propre thèse sur la *Religion de Voltaire* (troisième partie, chapitre II : *Confiances et déceptions de Candide*), où le conte est commenté et replacé dans l'ensemble de la pensée voltairienne. Ce chapitre est le complément naturel et nécessaire de son édition.

Les réflexions d'ordre esthétique portent sur l'imagination créatrice, ou plutôt organisatrice, de Voltaire, sur la composition du conte, le mouvement, le style, le jeu des noms propres, la psychologie des personnages ; M. Pomeau trace un portrait neuf de Pangloss, dont il relève les curieuses ressemblances avec Voltaire lui-même. Dans la première partie de l'introduction, quelques formules d'une remarquable densité disent ce qu'est pour Voltaire le conte philosophique ; il est vrai à la fois qu' « en ces créations... Voltaire engage une partie de son génie qui échappe au contrôle de la volonté » et que « l'homme profond y mobilise toute l'expérience de l'homme qui vit » (p. 12) ; aux Délices, en 1755, Voltaire « est trop heureux pour faire des contes » (p. 15). M. Pomeau se défend d'avoir recherché la « cause efficiente » de *Candide ;* mais quand il a élucidé les circonstances historiques et biographiques, montré le cheminement des idées, analysé les procédés d'écriture, fait sentir le rapport profond entre la personnalité intime de l'auteur et la forme de l'œuvre, quelle explication peut-on désirer encore ? Le mystère, s'il en reste, est celui de toute la littérature, dont on s'est demandé naguère si même elle était possible.

Sans rendre dans tous les cas inutile le recours à l'édition Morize, cette édition est destinée à la relayer et mérite d'obtenir un crédit aussi durable [1].

Henri Coulet.

Studies on Voltaire and the Eighteenth Century. Tomes VII, VIII et IX. Institut et Musée Voltaire, Les Délices, Genève, 1959. Trois vol. in-8° de 251, 258, 280 pages.

Dans ces nouveaux volumes des *Travaux*, publiés par M. Besterman parallèlement à sa grande édition de la *Correspondance*, l'érudition continue d'occuper la plus grande place. Pourtant, les études proprement littéraires

1. Nous n'avons trouvé à relever que ces minuscules détails :
P. 77 : dans l'apparat critique, les sigles 59c et 59l peuvent prêter à confusion avec certains sigles employés par A. Morize.
P. 92, l. 39 : supprimer le renvoi.
P. 150, l. 91 : lire « c'est ici ».
P. 162, l. 93 : lire « Surinam ».
P. 167, l. 40 : lire « exerce ».
P. 257, n. 7 : C'est, en effet, de cordes de coton que Voltaire aurait dû parler, s'il s'inspirait du passage de Coréal signalé par A. Morize. Mais il n'avait pas fait vœu de suivre en tout ce Coréal, et peut-être a-t-il volontairement remplacé les cordes de coton par des cordes plus « primitives », d'une écorce fournie par une autre plante ; pourquoi pas le cocotier, une fois admis que cet arbre existât dans la région d'Amérique où se trouvait alors Candide (cf. chapitre XVII) ? « On fait des cordes du brout de son fruit », dit à l'article « cocotier » le *Manuel-Lexique* de l'abbé Prévost.
P. 261, n. 5, l. 5 : lire « maréchal ».
P. 284, n. 1, av. dern. l. : lire probablement « Reis-Effendi ».

ne sont pas exclues de cette collection. Ainsi, le tome VII est tout entier consacré à une analyse esthétique de *Candide*, à l'occasion du deuxième centenaire. M. Bottiglia, auteur de ce travail, a lu à peu près tout ce qui se rapporte à son sujet, et fait le point sur des questions intéressantes : Voltaire, l'homme et l'artiste ; *Candide* et le genre du conte philosophique ; deux thèmes, le jardin de Candide et l'Eldorado ; les personnages, le style du conte.

Sur le thème du « jardin », une interprétation est proposée, originale assurément, mais qui ne va pas sans objections. M. Bottiglia remarque que le paragraphe final précise les tâches de Cunégonde, de Paquette, de la Vieille, de frère Giroflée, sans rien dire des occupations de Candide et Martin (quant à Pangloss, il est évident qu'il passe ses journées à pérorer comme précédemment). C'est que, selon M. Bottiglia, les deux philosophes travaillent clandestinement à fabriquer de la propagande d'inspiration encyclopédiste ; Candide finirait, en quelque sorte, par écrire *Candide*, et enverrait vendre à « Constantinople », avec les fruits de son jardin, les pamphlets de son atelier. Raisonnement *a silentio*, d'autant plus contestable qu'il ne tient pas compte du mouvement si net de ce dernier chapitre. « Cultiver son jardin » prend son sens dans une succession d'oppositions : les tumultes de Constantinople et la sagesse du bon vieillard ; l'érudition torrentielle de Pangloss et la réplique de Martin : « Travaillons sans raisonner... » ; la pantalonnade optimiste du même Pangloss et le mot final de Candide. Dans cette progression si heureusement rythmée, nulle allusion à une activité pamphlétaire de Candide et Martin. Voltaire n'est pas un auteur hermétique. Quand il use d'allégories ou de sous-entendus, il dispose des repères qui ne laissent aucun doute sur sa pensée. A l'appui de son interprétation, M. Bottiglia fait valoir l'abondance dans la prose voltairienne des métaphores empruntées à l'agriculture. Mais il faut distinguer : ce sont les expressions évangéliques « travailler à la vigne », « semer le bon grain », qui désignent habituellement la propagande philosophique ; « cultiver » son jardin, ou les lettres, signifie plutôt, d'après les citations mêmes de M. Bottiglia, ne pas se mêler des querelles de Paris ou de Genève. A mon sens, dans la célèbre formule, c'est le *laboremus* qui contient la signification la plus riche ; plusieurs détails du récit ont préparé le mot de la fin, *travailler* ; il résume cette philosophie d'ingénieur dont parlait Lanson : le but de la vie, c'est de mettre en valeur les ressources naturelles. C'est par là que la conclusion de *Candide* rejoint l'*Encyclopédie*.

Les autres analyses de M. Bottiglia n'appellent pas les mêmes réserves. On lira avec un intérêt particulier le chapitre sur les affinités du conte voltairien avec les spectacles de marionnettes, divertissement fort goûté à Cirey. Ces pages éclairent de façon convaincante les origines du genre et son caractère.

Sur un point de détail, M. Bottiglia est induit en erreur par M. Havens et, si je ne m'abuse, par Littré : un contresens s'autorisant de telles cautions mérite d'être relevé. Au chapitre XIV, le baron jésuite du Paraguay porte sur sa tête un « bonnet à trois cornes » ; au chapitre XV, cette même coiffure est appelée « bonnet carré ». Contradiction, décelant un remaniement de la rédaction première ? Non. L'ancien disciple du P. Porée savait très bien que les jésuites couvrent leur chef d'une barrette carrée, surmontée de trois cornes semi-circulaires disposées sur trois des quatre demi-diagonales. C'est à tort que Littré, art. *corne*, semble voir dans la « toque à trois cornes » du *Pauvre Diable* un tricorne ecclésiastique : d'après le contexte, il s'agit encore du bonnet porté par les « enfants d'Ignace ».

Les tomes suivants des *Studies* apportent à la bibliographie voltairienne d'utiles contributions. Dans le huitième, M. Evans donne un catalogue détaillé des éditions et traductions anglaises de Voltaire. Dans le même volume, M. Besterman publie une liste d'éditions omises par Bengesco : liste déjà parue en 1954 dans *Genava*, reprise ici avec des compléments.

On sait que les instruments de travail de Voltaire, c'est-à-dire les 7 500 livres de sa bibliothèque conservés à Léningrad, n'ont pas encore été recensés et étudiés de façon exhaustive. MM. Havens et Torrey n'avaient publié en 1929, qu'une liste choisie ; aujourd'hui ces deux éminents chercheurs nous présentent une documentation complète, ou peu s'en faut : 2 381 titres,

précédés du catalogue établi à Ferney par Wagnière, rayon par rayon. MM. Havens et Torrey nous avertissent que, faute d'avoir pu se rendre à Léningrad pour procéder à certaines vérifications, leur travail ne doit pas être considéré comme définitif ; néanmoins, en attendant la publication du catalogue annoncé par les Soviétiques[1], ces deux listes fourniront sur la bibliothèque de Voltaire de précieuses indications.

Pour conclure, je suggérerai d'insérer dans les prochains volumes des *Studies* une bibliographie complète, analysant les travaux sur Voltaire et le XVIIIe siècle à mesure qu'ils paraissent. Des notices et comptes rendus, imités des *Annales J.-J. Rousseau*, serviraient utilement la cause des études voltairiennes.

R. Pomeau.

Peter Gay, **Voltaire's Politics, the Poet as Realist.** Princeton, 1959. Un vol. in-8° de 417 pages. — Renée Waldinger, **Voltaire and Reform, in the light of the French Revolution.** Genève, Droz, et Paris, Minard, 1959. Un vol. in-8° de 188 pages.

La politique de Voltaire : un sujet dont l'intérêt se renouvelle à mesure que le temps passe. Ni la mise au point polémique de Faguet, dans sa *Politique comparée...*, ni le Voltaire précurseur de la Troisième République présenté par Lanson ne peuvent aujourd'hui nous satisfaire. M. Gay, qui l'a senti, a écrit sur cette importante question le livre actuel dont nous avions besoin.

L'idée centrale est que Voltaire se montra toujours, en politique, un « réaliste ». Il ne juge pas en fonction d'une doctrine : ce qui lui importe, « ce n'est pas la forme du gouvernement, c'est sa substance ». D'où un relativisme : en France, il se prononce pour un « absolutisme constitutionnel » ; en Russie, il appuie le despotisme éclairé ; mais à Genève il est favorable à un républicanisme libéral. M. Gay met successivement en valeur les diverses attitudes d'une politique aussi souple. Dans le conflit traditionnel opposant le roi de France à la noblesse et aux Parlements, Voltaire soutient la « thèse royale ». En 1750, il prend position en faveur de Machault, par *La Voix du sage et du peuple*, opuscule dont M. Gay montre l'importance. De même est soulignée la clairvoyance du patriarche appuyant la réforme des Parlements par Maupeou : il ne se laisse pas prendre à cette étrange mystification qui fit passer pour des défenseurs du peuple d'égoïstes privilégiés. Mais la partie la plus neuve dans le livre de M. Gay est l'étude des troubles de Genève : Voltaire au contact des « natifs », artisans privés de tout droit politique, abandonne certains de ses préjugés contre la « populace » ; il évolue vers des idées démocratiques, sans renoncer toutefois à célébrer l'absolutisme de Catherine II.

Une interprétation aussi nuancée, fondée sur une étude précise des problèmes tels qu'ils se posaient à Voltaire, prête peu à la critique. Cependant, je présenterai à M. Gay deux observations.

Une pensée politique se définit souvent par la date à laquelle elle situe la coupure entre un ancien et un nouveau régime. Pour nous, c'est 1789. Mais pour Voltaire, les temps modernes commençaient vers 1640, avec le « siècle de Louis XIV » (cf. J. Dagens, « La Marche de l'histoire suivant Voltaire », *Romanische Forschungen*, 1958). M. Gay écrit que les *Lettres philosophiques* furent « la première bombe contre l'ancien régime », que leur auteur « critique l'ancien régime » : expressions impropres. Voltaire travaille à détruire ce qui reste de « gothique » (c'est son mot) dans la France de Louis XV ; il a le sentiment que de son temps s'achève la « révolution » commencée à l'époque de Descartes, Corneille et Pascal.

En second lieu, je reprocherai à M. Gay de passer trop vite sur Voltaire historien de Pierre le Grand. Œuvre de commande, cette *Histoire de la Russie* de 1759 ? Sans doute, mais Voltaire avait sollicité la commande, et depuis longtemps : par une lettre du 16 juin 1745. Pierre le Grand lui apparaît comme le modèle du souverain réformateur : il le propose explicitement

1. Je viens d'être informé que ce catalogue est actuellement sous presse.

en exemple aux Français, dans la conclusion des *Anecdotes sur Pierre le Grand* (1749) et dans celle de son *Histoire de la Russie*. Son apologie de Louis XIV et celle du czar relèvent d'une même philosophie politique, laquelle procède d'une philosophie de l'histoire exposée en tête du *Siècle de Louis XIV* : les grands souverains président aux grands règnes ; par eux l'humanité progresse. Voltaire semble croire qu'un politique génial peut s'abstraire de l'histoire pour en modifier le cours. Il ne voit pas que Pierre le Grand s'appuie sur une classe, la noblesse. Il ignore le prix dont fut payé ce concours : une extension et une aggravation du servage, lourdes de conséquences. Aussi ne peut-il s'expliquer une révolte comme celle de Pougatchef. Je dirai que sa politique s'organise autour de trois idées, dont l'une peut être désignée commodément par le terme de *despotisme éclairé* (bien qu'il n'appartienne pas au vocabulaire de Voltaire), les deux autres étant *liberté* et *justice*.

Mme Renée Waldinger aurait sans doute disposé autrement son étude si elle avait pu lire l'ouvrage de M. Gay. Les trois premiers chapitres ne contiennent qu'un résumé rapide, peu satisfaisant, des idées politiques de Voltaire. Le quatrième, sur Voltaire et la Révolution française, est heureusement bien meilleur. Mme Waldinger montre que les révolutionnaires ont salué le grand homme comme leur précurseur, et même comme un républicain ; qu'en général les Cahiers de 1789 réclament les réformes qu'il avait proposées ; que la Constituante réalise à peu près son programme ; mais Mme Waldinger oublie de parler de la Constitution civile du clergé. Et c'est à contre-sens qu'est interprétée, p. 46, la lettre souvent citée, sur « une révolution qui arrivera immanquablement » : Voltaire annonçait la destruction de « l'Infâme », non une révolution politique et sociale dont il a vu les prodromes sans en discerner la signification. M. Lublinsky a établi que le caractère prérévolutionnaire de la « guerre des farines » lui avait complètement échappé (« Voltaire et la guerre des farines », *Annales historiques de la Révolution française*, 1959). A propos du livre de Mme Renée Waldinger, il faudrait répéter que la politique de Voltaire ne peut être séparée d'un sujet connexe, Voltaire historien, sur lequel il reste beaucoup à dire.

R. Pomeau.

Jacques Borel, **Personnages et Destins balzaciens.** Paris, Librairie José Corti, 1959. Un vol. in-12 de 256 pages.

M. Jacques Borel est un amateur, au sens le meilleur et le plus fort du mot. S'il a écrit ce livre, c'est parce qu'il aime Balzac. Le désir lui est venu de le mieux connaître, d'entrer dans son intimité et de retrouver les sources de sa création littéraire. Pour mener cette enquête, il n'a pas exploré la collection Lovenjoul, ni collationné les anciennes éditions des romans, ni même utilisé, semble-t-il (et nous ne saurions l'en tenir tout à fait quitte), des instruments de contrôle classiques comme l'*Histoire des Œuvres d'Honoré de Balzac* ou encore la bibliographie balzacienne de W. H. Royce. Mais il a fait appel aux ressources d'une culture étendue et d'un esprit ingénieux. Son étude, vivement conduite, se lit avec plaisir et renferme bien des vues neuves, bien des suggestions intéressantes. Elle serait capitale, si elle était plus sûrement informée. Elle demeure importante, malgré les erreurs qu'on y relève.

Selon M. Borel, Balzac, rêvant sur le nom du baron de Fontanes, se souvient dix ans après *Les Chouans* (p. 17), donc à une date où « son système du retour des personnages est bien établi » (p. 18), qu'un comte de Fontaine figurait dans sa geste bretonne et imagine alors *Le Bal de Sceaux*, où ce personnage reparaît avec une fille à marier, Emilie, d'humeur difficile comme fut, dans la réalité, Christine de Fontanes. Mais la première édition du *Bal de Sceaux* a été publiée en 1830, non en 1839 ; et c'est près de quinze ans plus tard que le héros de ce récit est introduit dans *Les Chouans*, lors des remaniements effectués en vue de l'édition Furne. Une double inexactitude de chronologie ôte ainsi toute consistance à l'hypothèse énoncée et fausse le raisonnement du commentateur qui, d'ailleurs, ne parvient pas à nous

convaincre d'une ressemblance entre le Grand Maître de l'Université napoléonienne et le vieux légitimiste du *Bal de Sceaux*.

M. Borel se trompe aussi sur l'année où parut *La Femme de Trente Ans* : 1839, écrit-il p. 160. Tel est bien, pour ce roman comme pour *Le Bal de Sceaux*, le millésime porté par l'édition Charpentier ; mais il existe, naturellement, plusieurs éditions antérieures. On doit savoir, en outre, que l'œuvre a été publiée sous forme de récits séparés, dans des périodiques, dès 1831-1832. Si M. Borel avait connu les circonstances de cette genèse et s'il avait su, en particulier, que le personnage central, à l'origine, *n'était pas le même* d'un récit à un autre, il aurait expliqué d'une autre manière la discontinuité qu'il aperçoit dans l'ordonnance de l'œuvre définitive (p. 142) ; surtout, il n'aurait pas vu dans l'histoire de l'héroïne un souvenir décanté, « plus de six ans après les soirées d'Aix », de l'aventure avec M^me^ de Castries.

L'intéressante hypothèse de l'auteur sur le prototype d'Horace Bianchon mérite de nous retenir davantage. Dans ce personnage, écrit-il, ou du moins dans ses premières incarnations, on doit reconnaître « sans peine et sans erreur » (p. 25) le docteur Adolphe Marx, qui fut le disciple et le confident de Dupuytren ; de cette identité, qui lui paraît évidente, il infère que Balzac « a bien connu personnellement Adolphe Marx » (p. 35) et doit à ce médecin d'avoir pu fréquenter l'Hôtel-Dieu. Il est vrai que l'assistant du docteur Desplein, dans *La Messe de l'Athée*, rappelle le docteur Marx et nous mettons cette observation à l'actif de M. Borel. Nous contestons seulement que la correspondance ait un caractère « exceptionnel » et qu'elle suffise à prouver l'existence de liens entre Marx et Balzac. Nous notons avec inquiétude que le nom de Marx n'apparaît nulle part ni dans les œuvres ni dans les lettres de l'écrivain, que nulle part M. Le Yaouanc ni M^lle^ Fargeaud ne l'ont rencontré dans leurs recherches approfondies sur Balzac et les médecins de son temps. Sans doute le romancier mentionne-t-il volontiers l'Hôtel-Dieu dans les années 1830-1835 ; mais n'a-t-il pu être introduit ou renseigné par d'autres que par Marx ?

C'est en octobre ou novembre 1834 que Balzac, dans le manuscrit du *Père Goriot*, écrit pour la première fois le nom de Bianchon : à cette date, il est le proche voisin, rue Cassini, de l'étudiant en médecine Henri Regnault et il vit avec Jules Sandeau. M. Borel signale avec honnêteté que Regnault est né, comme Bianchon, à Sancerre et qu'il fut, à Bourges, le condisciple de Sandeau (il écrit par lapsus : Latouche), comme Bianchon fut celui de Lousteau ; mais, ajoute-t-il, « c'est bien là le seul point qui les rattache l'un à l'autre ». Cette analogie est déjà remarquable et nous avons lieu de ne pas la tenir pour fortuite. En voici d'autres : Regnault fut, comme Marx, élève de Dupuytren ; comme Marx et Bianchon, il abandonna la chirurgie pour la médecine ; comme Marx et Bianchon, il professait des idées libérales ; et il rêvait parfois, comme Bianchon, de retourner au pays natal pour s'y constituer une clientèle, au mécontentement de son amie George Sand, qui combattait cette solution de paresse. Balzac connaît Regnault depuis 1831 ; c'est sans doute Regnault que désigne alors son correspondant Fontemoing, par la périphrase « ton Esculape de l'Hôtel-Dieu ». Avant cette date, il était lié déjà avec le docteur Prosper Menière, qui fut médecin dans le même hôpital, et l'on constate que, dans les premières éditions de *La Peau de Chagrin*, le docteur Bianchon du texte définitif s'appelait le docteur Prosper. Ces diverses constatations sont positives et frappantes. Sans nier que Balzac ait pu connaître Marx, nous pensons qu'il n'est pas nécessaire de conjecturer des rencontres avec ce praticien pour rendre compte des relations du romancier avec le monde des hôpitaux et qu'il est plus naturel en tout cas de désigner Emile Regnault, en premier lieu, comme modèle au moins partiel du jeune Horace Bianchon.

Signalons plus rapidement diverses erreurs de détail. M. Borel assure (p. 159) que Balzac « doit à la marquise [de Castries] cette frénésie de dandysme qui s'empara de lui en 1831 », mais rien ne donne à penser que le romancier ait été admis à la rencontrer avant le mois de février 1832. Chassériau a treize ans lorsque Balzac écrit *La Bourse* et n'a donc rien à voir avec la présence d'un jeune peintre au centre de cette nouvelle (p. 11). Si la dédicace de *César Birotteau* à Lamartine (introduite dans l'édition Furne en 1844) datait de 1837, comme l'écrit M. Borel p. 72, il serait vain d'affir-

mer : « Ce n'est évidemment pas à un Canalis que Balzac aurait fait cet hommage », puisque, en 1837, Canalis n'existe pas encore. S'il est permis d'observer que le nom de Marsay rappelle ceux de Mornay, de Morny et du comte d'Orsay, il est téméraire d'en expliquer la formation par « une crase » de ces trois noms (p. 170) et l'on doit se souvenir qu'un abbé de Marsay baptisa Laurence Balzac. S'il est vrai enfin qu'une rue parisienne a reçu le nom de Corentin (p. 226), cette rue s'appelait il y a vingt ans encore rue de la Voie-Verte et fut débaptisée en l'honneur du père Corentin, moine franciscain, qui s'illustra dans la Résistance : nous voilà loin de *La Comédie Humaine*.

Nous noterons encore des rapprochements aventureux, des identifications plus spécieuses que probables. Louis Lambert, en train de lire Swedenborg dans la campagne vendômoise, attire l'attention de M^me^ de Staël, qui vient à passer près de lui dans l'une de ses promenades d'exilée ; le jeune Lamartine, occupé à lire *Corinne* dans un fossé près de Coppet, guette le passage de la romancière et l'aperçoit enfin dans une voiture avec M^me^ Récamier : la vague ressemblance entre ces deux anecdotes vaut-elle que l'on conjecture (p. 64 et suiv.) une rencontre de Balzac avec Lamartine monnayant chez Sophie Gay ses futurs *Mémoires* ? On inclinerait davantage à se laisser persuader que le romancier a transposé de Villiers-sur-Orge à Vendôme la maison nommée par lui Grande-Bretèche (p. 51), si l'érudit vendômois Charles Portel ne s'était attaché à faire reconnaître dans sa ville même le modèle de cette demeure avec des raisons assez fortes pour mériter au moins examen.

Il arrive pourtant à M. Borel de discuter avec les chercheurs locaux et d'avancer des arguments pertinents pour confirmer ou infirmer leurs découvertes. Sa mise au point (p. 219) sur la maison du *Curé de Tours*, qu'on cherche en vain rue de la Psalette, nous paraît décisive. Ses observations sur les décors de *Béatrix* (p. 207 et suiv.) sont délicates et précises : Balzac a plus exactement décrit l'enceinte de Guérande que ne l'a cru M. de la Condamine, mais la maison du baron du Guénic ne peut être celle qu'a désignée M. Tattevin et rappellerait plutôt, toutes réserves faites, l'église collégiale elle-même. Chronologiste incertain, M. Borel est bon topographe. Il ne ménage pas sa peine pour se rendre sur le terrain, texte en main. Ses pages sur la vallée de l'Orge, où séjournèrent Delphine de Girardin et Henriette de Castries, sont neuves et attachantes, même si l'on ne doit pas tout en retenir. Substantielles aussi, ses remarques sur Voreppe et sur la route de la Grande Chartreuse, même après le beau livre de M. Guyon. Inattendue et perspicace, cette formule sur le héros d'*Un Drame au bord de la Mer* : « Cambremer est un bloc de granit anthropomorphe. »

Comme la géographie, l'actualité du temps ouvre d'intéressantes perspectives. L'aventure du polytechnicien Cazeaux, ancien disciple de Saint-Simon, qui, en 1837, s'employa à ressusciter les landes de Gascogne, ressemble à celle du polytechnicien Gérard et de son équipe en Limousin. Pour M. Borel, Balzac s'est « évidemment » livré à une transposition (p. 194 et suiv.). Un historien de la littérature doit sans doute montrer plus de prudence, en l'espèce, car Balzac n'a pas attendu l'exemple de Cazeaux pour animer son Médecin de campagne d'un même zèle d'éveilleur de cité. Mais l'auteur du *Curé de Village* a fort bien pu nourrir son nouveau récit d'événements récents : dès maintenant, la piste est tracée et vaut d'être suivie.

On distinguera encore, parmi les développements les plus heureux de cet ouvrage, la discussion sur les prototypes possibles de Canalis ; les commentaires clairvoyants sur *La Duchesse de Langeais* ; les deux brillants parallèles du *Lys dans la Vallée* avec *La Princesse de Clèves* et *Le Rouge et le Noir*, qui séduisent, sans convaincre toujours. On notera aussi, sur le mécanisme de la création balzacienne, sur la part de l'invention et celle du vécu, sur la contamination fréquente des sources, des remarques qui révèlent une claire conscience des problèmes essentiels. Ça et là, de justes observations, formulées avec délicatesse, font ressortir les difficultés de toute critique génétique et prennent en défaut quelques-uns des meilleurs balzaciens.

M. Borel ne prétend pas lui-même à l'infaillibilité. Il témoigne même d'une modestie de bon aloi et reconnaîtra sans doute que, sur un terrain fertile, la mauvaise herbe, dans son livre, a parfois poussé dru. Il mérite d'être

félicité pour sa courageuse entreprise, qui apporte des lumières sur un sujet difficile et qui souffre seulement d'un certain manque d'expérience et de rigueur.

PIERRE-GEORGES CASTEX.

MAURICE REGARD, **Sainte-Beuve.** Coll. « Connaissance des lettres ». Hatier, 1959. Un vol. in-8° de 224 pages.

La pratique de Sainte-Beuve semble avoir fait de M. Regard un disciple du maître auquel il consacre aujourd'hui une étude. Il traite Sainte-Beuve à la manière de Sainte-Beuve. Le peintre a cherché à réaliser le souhait de son modèle : « Son rêve serait de pouvoir composer *quelques-unes des belles biographies* telles que nous en ont donné les Anglais et les Allemands, où l'on découvre l'homme dans son changement même. » (M. Regard, p. 82.)

Dans l'œuvre de S.-B., M. Regard a surtout cherché S.-B. lui-même ; il le suit dans ses variations avec le perpétuel souci de découvrir « dans le changement même » l'unité sans laquelle il n'y a pas de vie. Ce souci donne à son livre de la continuité et de la cohérence, bien que son enquête entre dans le détail d'une « âme et d'un métier »(4).

Malgré les dimensions réduites de l'ouvrage, nous assistons aux diverses métamorphoses de l'homme qui écrivait à la fin de son *Chateaubriand* : « Avant d'avoir achevé de vieillir, on a passé par tant de vies successives qu'on ne sait plus très bien, en y resongeant, quelle est la vraie ». La première partie, *De Boulogne à Paris*, amène S.-B. au moment des articles consacrés aux *Odes et Ballades* de Victor Hugo : Boulogne ; Paris, l'influence de l'Idéologie, les études de médecine, les débuts au *Globe*. Déjà, à la fin de 1826, « cet esprit recèle les promesses les plus opposées : l'idéologie, la sensibilité, la foi, l'athéisme y voisinent » (18). La seconde partie, *Dans le jardin d'Armide*, le conduit à Lausanne (1837). C'est une période de séductions, de fuites, de métamorphoses : romantisme et détachement du romantisme ; amour ; Saint-Simonisme et catholicisme ; libéralisme et légitimisme ; création poétique et romanesque ; entrée décisive dans la critique en 1835, avec l'article *Du génie critique et de Bayle* ; enfin, départ pour Lausanne et entrée dans l'étude de Port-Royal. La troisième partie, *D'un exil à l'autre* (1838-1848) nous montre un S.-B. en quête d'une stabilité : il obtient un poste à la bibliothèque Mazarine ; il n'obtient pas la main de Frédérique Pelletier ; il obtient l'Académie ; il n'obtient pas la paix intérieure. 1848 le remet en route. Il enseigne à Liège pendant une année universitaire. La dernière partie, *Le maître à penser du Second Empire*, nous présente le S.-B. final. C'est le journaliste des *Lundis* et des *Nouveaux Lundis*, le critique au goût délicat, ennemi de toute démesure ; c'est le professeur, malheureux au Collège de France, plus heureux à l'Ecole Normale ; c'est le courtisan, le sénateur, qui finit pourtant en défenseur de la libre pensée.

L'œuvre de S.-B. a suivi et exprimé les métamorphoses de son âme. L'écrivain, poète, critique ou romancier, ne peut être séparé de l'homme. M. Regard l'étudie dans cette perspective, ne séparant jamais une œuvre de sa saison morale, et faisant reparaître les œuvres de longue haleine à chacune de leurs saisons. Ainsi *Port-Royal* est abordé d'abord au moment du cours (III^e^ partie, chap. I) ; il revient au moment de la publication des deux premiers tomes du livre (III, 2), puis au moment du voyage en Hollande (III, 3), enfin (IV, I) pour la publication du tome III et des tomes IV et V.

Cette primauté accordée à l'homme n'empêche pas M. Regard de faire une solide étude technique de l'œuvre de S.-B. J'ai beaucoup apprécié les pages consacrées au poète du *Joseph Delorme* et des *Consolations*. Le roman de *Volupté* donne lieu à un développement brillant. M. Regard nous fait entrer dans la « trouble et mystérieuse richesse » du roman (71) ; il nous montre que « la volupté n'est pas dans l'apaisement des sens qui épuise et réduit notre âme, mais dans la disponibilité toujours insatisfaite de l'esprit ». Il décrit la sensualité du style (73) et souligne en particulier les nombreuses « images liquides, indispensables à cette âme changeante » (75).

Bien entendu, l'œuvre critique occupe la plus grande place. Des premiers

articles du *Globe* et de la critique romantique de l'époque du Cénacle au néo-classicisme des *Lundis* et des *Nouveaux Lundis*, M. Regard n'en néglige aucun aspect. Il nous montre l'évolution et la continuité de cette œuvre. Sans reprendre ce qu'il expose avec une parfaite solidité, je me contenterai de signaler quelques aperçus ingénieux : p. 169, sur la forme visuelle de l'imagination de S.-B., qui l'amène à donner à toute maxime morale un visage connu ; p. 174, sur la démarche inverse, par laquelle il rattache souvent les personnages qu'il étudie à une maxime de La Rochefoucauld ou à un portrait de La Bruyère ; p. 44, sur la faculté de dédoublement, qui établit dans tous les articles de S.-B. un dialogue entre son moi habituel et le moi nouveau qu'il se crée en s'installant dans le personnage étudié ; « il en résulte de curieux éclairages brisés, changeants. Si bien que toute étude de S.-B. est non seulement une vue sur autrui, mais un dialogue dans l'équivoque du temps ».

Ce dialogue de la critique beuvienne, c'est donc toujours entre S.-B. et lui-même qu'il s'établit. S.-B. est toujours présent sous plus d'une forme dans son œuvre. Egotisme : nous pouvons prononcer le mot. M. Regard l'utilise pour désigner ce perpétuel souci de soi-même qui se retrouve dans la vie comme dans l'œuvre de S.-B., et qui donne une unité profonde à ce qui paraissait toujours changeant. Par égotisme, le S.-B. qui nous est ici présenté cherche simultanément à se connaître lui-même dans sa totalité et à enrichir son moi de toutes les formes nouvelles de personnalité qu'il rencontre sur son chemin. Le critique se moule sur les êtres qui attirent sa sympathie. Nulle exigence de fidélité ne l'enchaîne à une attitude passée ; homme de fuite, il se dégage et se tranforme toujours. Cet égotisme, connaissance et enrichissement de soi, permet d'expliquer toutes les métamorphoses de S.-B. Cet homme a toujours été à la quête de son être vrai, dont les limites reculaient sans cesse au gré d'une curiosité critique qui lui fournissait sans cesse des personnalités nouvelles. L'égotisme explique le poète, le romancier et le critique. Si les romans et les poésies expriment le S.-B. qui existe déjà, les œuvres critiques expriment une sorte de personnalité en devenir. Par le jeu des analogies, elles permettent à ce « Narcisse » voluptueux de se complaire dans des images de lui-même qui élargissent son moi, puisque, aussi semblables à lui qu'elles puissent être, elles sont tout de même à l'origine des images d'êtres qui ne sont pas lui.

Pour atteindre la vérité secrète de S.-B., M. Regard utilise abondamment les manuscrits de la collection S. de Lovenjoul. Il écrit dans son introduction qu'il a pu « remonter jusqu'aux sources auxquelles d'autres avaient puisé », et en tirer « un certain nombre de citations inédites ». La principale et la plus largement citée de ces sources est le journal intime que tint S.-B. à partir de 1834 dans des cahiers qui portent le titre d'*Observations et Pensées*. M. Regard en souligne avec raison l'intérêt dans sa bibliographie (221), en insistant sur le fait qu'ils sont « pour une bonne part inédits ». En effet, le texte des cahiers n'a jamais été publié dans sa totalité et dans son ordre primitif. Les perpétuelles citations qu'en fait M. Regard posent donc une importante question : nous présente-t-on ici un visage inédit de S.-B. ? Cette question se pose surtout parce que M. Regard ne dit jamais, quand il cite ce journal « pour une bonne part inédit », si le texte qu'il en tire est ou n'est pas inédit. Or, comme M. Regard nous l'indique lui-même (p. 221), ces cahiers étaient pour S.-B. des instruments de travail ; il y faisait « les premières gammes de ses articles ». De fait, il est aisé de relever les nombreuses utilisations que fait S.-B. de ses cahiers intimes, soit dans le cours même de ses articles, soit dans les notes qu'il glisse au bas des pages de ses recueils, en les attribuant parfois à « un ami plus sévère » que lui. Il faut ajouter que S.-B. a souvent publié sous forme de séries de pensées, sans les disperser dans des articles, des passages importants de ses cahiers (voir à ce sujet : Jean Bonnerot, *Un Demi-Siècle d'Études sur S.-B.* de la p. 37 à la p. 41). Enfin, V. Giraud a publié en 1925-1926, sous le titre de *Mes Poisons*, de larges extraits de ces fameux cahiers, comme M. Regard l'indique dans sa bibliographie.

Il résulte de ces diverses publications que, lorsqu'on cite un texte du journal intime de S.-B., qui est dans son ensemble inédit, on cite assez souvent des phrases que S.-B. lui-même a publiées ici ou là, ou qui sont déjà connues

par des publications partielles. Ainsi, à la page 6, M. Regard cite en note un grand texte du journal, dans lequel S.-B. parle des goûts littéraires que son père lui aurait transmis. Or ce texte se trouve utilisé, avec quelques variantes, au début du volume contenant la table des *Causeries du Lundi* (39). Il fait partie d'un ensemble de *Notes et Remarques* dont S.-B. avait préparé la publication. Prenons un autre exemple. Le mot de Buloz sur Balzac, « le Pigault-Lebrun des duchesses », rapporté par S.-B. dans son journal, et tiré du journal par M. Regard, a été utilisé par S.-B. pour une note des *Portraits contemporains*, tome II, p. 337. A la page 139 de son livre, M. Regard tire du journal l'intéressante remarque faite par S.-B. sur sa « sensibilité chrétienne » qu'il oppose à « l'imagination catholique » de Chateaubriand. Or S.-B. avait publié lui-même cette pensée au tome III des *Portraits littéraires*, à la page 543.

On pourrait allonger la liste de ces exemples, sans même parler des textes déjà connus grâce à la publication de Victor Giraud. M. Regard, sans aucun doute, connaît beaucoup mieux que moi l'histoire de cette publication dispersée du journal intime. J'ai cru cependant nécessaire de faire ces rapprochements, puisqu'il ne les fait pas lui-même. Il ne faudrait pas laisser supposer que ceux qui n'ont pas eu entre les mains le manuscrit du journal intime ne connaissent rien au vrai S.-B. ! Cela dit, je trouve légitime et souhaitable de rendre au journal intime de S.-B. ce qui lui appartient et de remettre à leur place primitive des textes qui ont été ensuite utilisés ailleurs, à condition encore une fois que l'on indique avec exactitude les parties déjà connues d'un ensemble encore inédit. Il semble, en effet, difficile de partager l'opinion de M. Jean Bonnerot, qui écrit à la p. 39 de son *Demi-Siècle d'Études sur S.-B.* que « la publication intégrale n'apporterait sans doute pas de connaissances nouvelles et n'est d'ailleurs pas à souhaiter ». Une telle publication, tout en révélant un grand nombre de textes inconnus, comme suffisent à le prouver plusieurs des citations de M. Regard, permettrait surtout de suivre dans sa continuité la vie secrète de S.-B. en plaçant dans leur contexte primitif les textes déjà connus. M. Regard a le mérite de nous donner un avant-goût de cette connaissance continue en citant autant que possible les textes tirés du journal à la date où ils ont été écrits.

Il serait trop long de parler des autres inédits utilisés par M. Regard. Contentons-nous de signaler les pages excellentes qu'il consacre à l'étude des notes rédigées par S.-B. en vue de ce roman sur l'ambition, qui ne fut jamais écrit.

Quelques remarques de détail, pour finir. A la page 9, nous lisons que S.-B., en venant à Paris, en septembre 1818, « abandonnait Boulogne pour n'y plus revenir jamais ». Un lecteur pressé pourrait ne pas prêter assez d'attention à l'allusion que fait M. Regard (p. 13) aux vacances de S.-B. à cette époque, et risquerait d'ignorer que S.-B. revint encore dans son pays natal, à Boulogne même et, tout près de Boulogne, au château de Wierre-au-Bois jusqu'à l'installation de sa mère à Paris, en 1823. A la page 80, M. Regard, commentant longuement l'article de 1835, *Du Génie critique et de Bayle*, qui marque l'acceptation par S.-B. de sa vocation de critique, écrit la phrase suivante : « Désormais il dédaignera tous les talents qu'il avait cultivés, c'est-à-dire toutes les parties de l'art, poésie, roman, dans lesquelles il avait pu réussir par application plutôt que par don ». En employant le verbe « dédaigner », M. Regard semble dépasser sa propre pensée, comme on peut le prouver en le citant lui-même. Il écrit, en effet, page 115 : « Malgré l'insuccès de son dernier recueil, il n'a pas absolument abandonné la poésie. De temps en temps, il publie des poèmes dans la *Revue de Paris.* » On peut trouver des passages du même genre page 153 (« l'hôte du Cénacle n'est pas mort en lui »), page 198 (« à ses poésies, il attachait un prix tout particulier »). En utilisant le verbe « dédaigner », M. Regard veut dire sans doute qu'à partir de 1835 S.-B. accepte d'être surtout un critique, tout en conservant en lui l'âme de ce poète mort dont il parle si joliment dans son article sur Millevoye (*Portraits littéraires*, I, 415) : « Il se trouve... dans les trois quarts des hommes comme un poète qui meurt jeune, tandis que l'homme survit. Millevoye est au dehors comme le type personnifié de ce poète jeune qui ne devait pas vivre, et qui meurt, à trente ans, plus ou moins en chacun de

nous. » Ce poète, dont il accepte officiellement la mort, il le ressuscite de temps en temps (avec les *Pensées d'Août* pour commencer) ; il en fait passer l'âme, en tout cas, dans une critique qu'il veut poétique et créatrice.

Des erreurs d'impression se sont glissées dans le texte. Une note, au bas de la page 78, parle de lettres de S.-B. à la marquise de Castries ; il s'agit sans doute de lettres de la marquise à S.-B. La bibliographie de M. Regard, p. 221, corrige l'erreur. A la page 221, il faut lire 1834, et non 1830, après la mention des *Cahiers d'observations et pensées*, dans la liste des thèses inscrites à la Sorbonne.

Ces remarques toutes matérielles n'enlèvent rien à la grande valeur de ce nouveau *Sainte-Beuve*. Je le dis comme je le pense. Faire tenir tout S.-B., « âme et métier », en un si petit nombre de pages tient un peu du miracle. On sait surtout gré à l'auteur de s'être attaché à découvrir l'unité secrète d'un homme mobile et changeant. Il la trouve dans le goût de la liberté. S.-B. a varié parce qu'il ne voulait pas être esclave. Sa mobilité devient alors une grandeur. M. Regard parvient à nous faire partager sa conviction et à susciter notre sympathie pour un homme qu'il a lui-même aimé pour l'avoir compris. N'est-ce pas la preuve de la valeur de son ouvrage ?

RAPHAËL MOLHO.

Nouvelles diverses. — *Nous avons reçu la lettre suivante :*

L'article de M. Pommier, *Un nouveau Racine*, appelle de ma part plusieurs remarques.

1. Cet article se présente comme un compte rendu. « Sérieux examen », est-il spécifié. Or, dans une revue tenue comme celle-ci à l'objectivité, tout compte rendu a pour premier devoir d'être impartial. On ne peut pas dire qu'il soit impartial quand le critique est à la fois juge et partie. En attaquant mon ouvrage, M. Pommier défend le sien. Tel n'est pas le moyen d'arbitrer un débat, ni de dégager pour les lecteurs de la *Revue* des conclusions équitables. Ce « sérieux examen » est un plaidoyer *pro domo*.

2. M. Pommier ne s'astreint pas à « procéder toujours par voie de discussion ». Cette offensive longuement préparée apporte, en effet, peu d'arguments, et, à mon sens, aisément réfutables. M. Pommier s'emploie, en revanche, à mettre mon texte « en lumière », moyen suffisant, déclare-t-il, pour que le lecteur sache à quoi s'en tenir « dans un sens ou dans l'autre ». Mais cette mise en lumière est constamment ironique et déformante. Il « condense ». Mais cette condensation tendancieuse fausse tout. Elle détruit les nuances, les progressions, les degrés de vraisemblance que j'ai toujours essayé de ménager en poussant le plus loin possible mes conjectures. Elle omet souvent l'essentiel. Elle ne cesse de trahir l'esprit et le ton. Elle aboutit finalement à ce que je suis en droit de considérer comme une caricature. Je m'élève contre un genre qui, sous le couvert des strictes méthodes et de la bienveillance élogieuse, tourne constamment au pamphlet, qui, préoccupé avant tout de discréditer mes idées, élude les véritables questions : ce que je me chargerai de prouver.

3. Mais quand ? Le bon usage veut que tout article de polémique soit préalablement communiqué à l'intéressé. Or cet usage, qui constituait auparavant une règle stricte pour la *Revue*, M. Pommier ne se considère plus comme tenu à le suivre. Par voie de conséquence, le fascicule de la *Revue* m'est parvenu lorsque les deux fascicules suivants étaient constitués : si bien que ma réponse ne pourra paraître qu'*après un délai de neuf mois*. Je m'élève contre cette injustice. M. Pommier veut bien publier la présente note dans le numéro de mars 1961 ; mais il se réserve le droit de la commenter à sa guise, sans que ce commentaire puisse m'être communiqué. Je crois devoir ces quelques précisions à ceux de mes lecteurs qui ont accueilli avec sympathie mon ouvrage et qui m'ont fait confiance.

RENÉ JASINSKI.

J'avais, en effet, prévenu M. Jasinski que je « commenterais » sa note, mais uniquement comme directeur de la revue et non comme auteur de l'article incriminé, s'il reproduisait son reproche injustifié du 8 janvier 1961 (lettre privée). Il le reproduit, malgré mes explications.

On comprendra que je ne puisse laisser croire qu'une mesure discriminatoire ait été prise à l'égard de M. Jasinski. La communication préalable était si peu la « règle stricte » de la revue qu'elle n'a point eu lieu, par exemple, — je choisis à dessein cet article congénère « de polémique », — à l'occasion du compte rendu des livres de MM. Barthes et Richard ; pourtant ces auteurs ne m'en firent nul grief dans les lettres que je reçus d'eux par la suite. Voilà pour la question de fait.

Maintenant, serait-il bon que la communication préalable passât dans nos habitudes ? Peut-être. Je crains toutefois qu'un tel usage ne nous entraîne loin. Ne devrais-je pas, pour paraître « régulier » aux yeux de M. Jasinski, lui communiquer (sans doute afin qu'il y réponde) même ces quelques lignes que je suis en train de tracer à la hâte, de manière que la note de M. Jasinski, qui ne me parvient qu'aujourd'hui 13 février [1]*, puisse encore paraître dans notre premier numéro de l'année ?*

Aussi bien M. Jasinski ne peut-il avoir oublié les lettres que nous avons échangées, lui et moi, pendant que je prenais connaissance de son ouvrage. Il sait que je lui ai dit avec regret, en entrant parfois dans le détail, l'étendue de notre dissentiment.

JEAN POMMIER.

1. C'est aujourd'hui également (13 février) que nous donnons le bon à composer du n° 2. Le n° 4 de 1960, qui contient l'article sur Racine, a été expédié aux abonnés le 26 décembre 1960.

Travaux en cours. — M^me^ J. Élisabeth Koolsmit, H. de Bruynstraat, 7 II, Amsterdam, nous fait savoir qu'elle travaille à une thèse sur *la partie littéraire de l'œuvre d'Arthur de Gobineau*, sous la direction du professeur van der Weel, de l'Université d'Amsterdam.

Les Carnets de Proudhon à la Bibliothèque Nationale. — A l'occasion de la publication des Carnets intimes de P. J. Proudhon, dont les deux premiers volumes viennent de paraître aux Éditions Marcel Rivière, les petites-filles du philosophe, M^lle^ Henneguy et M^me^ Fauré-Fremiet, ont offert à la Bibliothèque Nationale la collection des précieux carnets originaux du philosophe, qui couvrent une période de près de vingt années (1843-1860).

Ces onze carnets ont été récemment exposés rue Richelieu, dans le hall donnant accès à la salle de travail, avec quelques souvenirs ayant appartenu à l'auteur des *Confessions d'un révolutionnaire :* son diplôme de bachelier, son passeport, sa montre, ses lunettes, la médaille qui lui fut offerte par l'Académie de Besançon, diverses photographies, gravures, etc...

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I - PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin signalétique : 3e *partie* (*trimestrielle*) — [Philosophie — Sciences Humaines]. *France*, 50 NF — *Étranger*, 60 NF.

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S. — 16, rue Pierre-Curie, Paris Ve, C. C. P. Paris 9131-62. Tél. DANton 87-20.

Bulletin d'information de l'Institut de recherches et d'histoire des textes : Un n° par an ; n° 1, 3 NF ; n° 2, 4 NF ; n° 3, 4,60 NF ; n° 4, 7 NF ; n° 5, 4,60 NF ; n° 6, 6 NF n° 7, 7 NF.

II - OUVRAGES

Collection « Le chœur des muses » (Directeur : J. Jacquot) :

1. *Musique et Poésie au XVIe siècle*, 384 pages ..... 16 NF
2. *La Musique Instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 394 pages ..... 18 NF
3. *Les Fêtes de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 492 pages, 48 planches ..... 30 NF
4. *La Renaissance dans les Provinces du Nord* (relié pleine toile crème), format in-4°, 219 pages ..... 11 NF

Collection d' « esthétique » :

1. *Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile) ..... 13 NF
2. *Visages et Perspectives de l'Art Moderne* (*peinture, musique, poésie*). Recueil des Communications faites aux Entretiens d'Arras (20-22 juin 1955), (relié pleine toile) ..... 12 NF
3. *La Mise en Scène des œuvres du passé* (Entretiens d'Arras 1956), (relié pleine toile) ..... 19 NF

Publications de l'Institut de recherches et d'histoire des textes :

Mlle PELLEGRIN, *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile). 24 NF

VAJDA, *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*. 4,50 NF

VAJDA, *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*..... 24 NF

VAJDA, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris*..... 6 NF

Les Cahiers de Paul Valéry :

Volumes : 1° reliés, 1 600 NF (640 NF à la commande et 30 NF à la parution de chacun des volumes). 2° sous étuis, 1 740 NF (780 NF à la commande et 30 NF à la parution de chacun des volumes). Les volumes I-XV sont parus.

III - COLLOQUES INTERNATIONAUX

II. *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe siècle* ..... 15 NF

V. *Musique et poésie au XVIe siècle* ..... 16 NF

XII. *Le luth et sa musique*..... 32 NF

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1960.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Langlois (P.) et Mareuil (A.). — Guide bibliographique des études littéraires. Éd. revue et augmentée d'un appendice : Contribution de la critique étrangère. — Hachette, 1960.

DIVERS

— * Eppelsheimer (Hans W.). — Handbuch der Weltliteratur. 3. Aufl. — Frankfurt a/Main, V. Klostermann, 1960.

— * Spink (J. S.). — French free-thought from Gassendi to Voltaire.— University of London, The Athlone Press, 1960.

— Binni (Walter). — Poetica, critica e storia letteraria. — *La Rassegna della letteratura italiana*, gennaio-aprile.

— Brombert (Victor). — Toward a portrait of the French intellectual. — *Partisan Review*, Summer, 1960.

— Chapon (François). — Les dessins d'écrivains du fonds Doucet. — *Jardin des arts*, septembre.

— Clouard (Henri). — La tradition de l'antitradition [Lautréamont, Jarry]. — *Écrits de Paris*, juillet-août.

— Grivelet (Michel). — La critique dramatique française devant Shakespeare. — *Études anglaises*, avril-juin.

— Margueron (Claude). — Studi sulla letteratura e la lingua italiana in Francia. — *La Rassegna della letteratura italiana*, gennaio-aprile.

— Pons (Christian). — Les traductions de *Hamlet* par des écrivains français. — *Études anglaises*, avril-juin.

Académies. — Bordeaux (Henry). — Les Académiciens savoyards [Vaugelas, Fr. Ducis, Joseph Michaud, Mgr. Dupanloup, le m^is^ Albert Costa de Beauregard]. — *RDM*, 1^er^ juillet.

Anthologies. — * Anthologie de la littérature française. Textes choisis, commentés et annotés par H. Clouard et R. Leggewie. [Tome I. Des origines à la fin du XVIII^e s. — Tome II. XIX^e et XX^e s.]. — New York [Londres], Oxford University Press, 1960.

— Morceaux choisis. [L'anthologie des auteurs français. — Robert Bazin : Les manuels de lettres en 197... — Au delà des morceaux choisis. — Pierre Fuster : Le manuel de français à l'étranger]. — *Cahiers pédagogiques*, 15 septembre.

Baroque. — Anceschi (Luciano). — Le poetiche del Barocco letterario in Europa. — [In] * Momenti e problemi di storia dell'estetica. Parte 1^a : Dall' Antichità classica al Barocco (Problemi ed orientamenti critici di lingua e di letteratura italiana). — Milano, Marzorati, 1959.

— Cantimori (Delio). — Il dibattito sul Barocco [colloque organisé du 21 au 24 avril par l'Académie nationale des Lincei]. — *Rivista storica italiana*, fasc. III.

Bibliophilie. — * Devauchelle (Roger). — La Reliure en France, des origines à nos jours. 2. De 1700 à 1850. — Paris, l'auteur; J. Rousseau-Girard, 1960.

— Voir : *Bibliothèques*.

Bibliothèques. — * Mélanges d'histoire du livre et des bibliothèques offerts à M. Frantz Calot... (Bibliothèque elzévirienne. Nouvelle série. Études et documents). — Paris, Librairie d'Argences, 1960.

— Adhémar (Jean). — L'*Inventaire du fonds français* du Cabinet des estampes. — *Bulletin des bibliothèques de France*, juin.

— Bourdet (Denise). — Images d'Aix et de Paris... La bibliothèque de Méjanes. — *RP*, septembre.

— Dougnac (M.-T.) et Guilbaud (M.). — Le Dépôt légal : son sens et son évolution. — *Bulletin des bibliothèques de France*, août.

— Bibliothèques de l'Arsenal. Acquisitions pendant l'année 1959. — *Bulletin des bibliothèques de France*, juillet.

— La bibliothèque de la S. A. C. D. et ses origines. — *Bulletin de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques*, n° 7, 2^e trimestre 1959.

— Nouvelles dispositions concernant le « Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale » à partir de 1960. — *Bulletin des bibliothèques de France*, mai.

Critique. — Vandegans (André). — Vues sur la récente critique universitaire en France. — *RLV*, n° 2.

Enseignement. — L'Instituteur [n° spécial]. — *E*, avril-mai.

Folklore. — Textes inédits d'A. Van Gennep et P. Coirault. [Quelques exemples de la parenté que montrent des timbres populaires aux XVII^e et XVIII^e s. avec certaines de nos mélodies folkloriques...]. Note de R. L. Lecotté. — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, avril-juin.

— Langevin (Vige). — P. Coirault (1875-1959). — *Arts et traditions populaires*, janvier-juin 1959.

— M. L. T. [Ténèze]. — A la mémoire de P. Delarue. Une contribution fondamentale à l'étude du folklore français. Le conte populaire français... [Bibliographie des travaux de P. D.]. — *Arts et traditions populaires*, juillet-décembre 1958 [1959].

— Ténèze (Marie-Louise R.). — Bibliographie d'ethnographie française 1955-1957... XV. Littérature et folklore et travaux d'ensemble sur le folklore oral. — *Arts et traditions populaires*, janvier-juin 1959.

Influences. — * Starkie (Enid). — From Gautier to Eliot. The influence of France on English literature 1851-1939. — London, Hutchinson, 1960. [Voir : A charm against francophobia, *TLS*, 8th April.]

Journaux littéraires. — Wagner (Robert-Léon). — Des Journaux littéraires et de la manière de les annoter. — *MF*, juillet.

Langue. — Gilbert (P.). — La vigne et le vin dans le vocabulaire. — *La Classe de français*, septembre-octobre.

— Quemada (Bernard). — Datations nouvelles, 1re série *(suite)*. — *FM*, juillet.

— Regula (M.). — Réflexions sur le « Bon usage », par M. Grevisse. — *ZFSL*, Juni.

Littérature enfantine. — * Hürlimann (Bettina). — Europäische Kinderbucher in drei Jahrhunderten. — Zürich und Freiburg im Breisgau, Atlantis Verlag, 1959. [Voir C. R. de Geneviève Ritter, in *Bulletin des bibliothèques de France*, juillet.]

Littératures étrangères de langue française. — Bastide (Roger). — Littérature brésilienne de langue française. — *Livres de France*, juin-juillet.

Littératures régionales. — Ratel (Chanoine Victorin). — La Savoie, terre de langue française. — [In] * Mémorial de Savoie. Le Livre du centenaire. 1860-1960. — Chambéry-Annecy, 1960.

Mélanges. — * Etiemble. — Hygiène des lettres. III. Savoir et goût. — Gallimard, 1958.

— * Wais (Kurt). — Französische Marksteine von Racine bis Saint-John Perse. — Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1958.

Poésie. — Vigée (Claude). — La tentation du poète en Occident. — *MF*, août.

— Voir : *XXe siècle. Divers.*

Roman. — Hankiss (Jean). — Problèmes du roman historique. — *Zagadnienia rodzajów literackich* [Les problèmes des genres littéraires], z. 2.

— Pabst (Walter). — Literatur zur Theorie des Romans. — *Deutsche vierteljahrschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, H. 2.

— Zéraffa (M.). — Personnage et personne dans le roman français. — *Revue d'esthétique*, juillet-décembre 1959.

Tables de revues. — * Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Table générale des matières. Tomes I à XXXVII, 1922-1959. — Bruxelles, Palais des Académies (1960).

Théâtre. — * Roaten (Darnell). — Structural forms in the French theater, 1500-1700. — Philadelphia, University of Pennsylvania Press ; London, Oxford University Press, 1960.

— * Lexique international des termes techniques de théâtre rassemblés par Kenneth Rae et Richard Southern pour l'Institut international du théâtre. — Bruxelles, Elsevier, 1959.

— Horn-Monval (Madeleine). — Un historien du théâtre : le « Moliériste » Georges Monval, à l'occasion du cinquantenaire de sa mort. Liste chronologique des travaux de G. M. — *RHT*, avril-juin.

— Moisy (Pierre). — Églises et théâtre [dans les collèges des Jésuites français]. — *RHT*, avril-juin.

— Veinstein (André). — Livres et théâtre. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

Thèmes littéraires. — Micarelli (Nicholas). — Mines and miners in French and Spanish literature of the XIXth and XXth centuries (A study of French

and Spanish miners, their problems and environment, their hopes and aspirations as reflected in literature [Thèse Boston University Graduate School, 1959]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, n° 2, 1959.

XV^e SIÈCLE

Divers. — Le Gal (Simonne). — La Bibliothèque des Dames, au XV^e siècle, vue par le m^is de Paulmy. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

Ch. d'Orléans. — Linker (R. W.). — Ch. d'O. und medicine. — [In] * Festschrift für John G. Kunstmann. Middle Ages-Reformation Volkskunde (University of N. Carolina studies in the Germanic languages and literatures. N° 26). — The University of North Carolina Press, 1959.

Sala (P.). — Muir (Lynette). — Pierre S. and the romance of *Jean de Paris*. — *FS*, July.

Villon (F.). — * Ziwès (Armand) et Bercy (Anne de). — Le jargon de M^e F. V. — Paris, Éd. Waltz et Puget, 1960.

— Fox (John). — A note on V.'s *Ballade des seigneurs du temps jadis*. — *MLR*, July.

XVI^e SIÈCLE

Divers. — Popkin (Richard H.). — Skepticism and the Counter-Reformation in France. — *Archiv für Reformationsgeschichte*, H. 1.

— Seguin (Jean-Pierre). — Faits-divers sensationnels dans seize bulletins d'informations imprimés sous François I^er. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

— Vial (Santina C.). — Equicola and the School of Lyons. — *CL*, Winer 1960.

Bibliographie. — Bergier (J.-F.). — Bibliographie des articles relatifs à l'histoire de l'Humanisme et de la Renaissance, 1959 [et Supplément 1956-1958]. — *BHR*, fasc. 3.

Bibliophilie. Livre. — * Droz (E.). — L'imprimerie à La Rochelle. 3. La veuve Berton et Jean Portau, 1573-1589 (« Travaux d'Humanisme et Renaissance ». XXXIV***). — Genève, E. Droz, 1960.

— Brun (Robert). — Sept nouvelles reliures de Grolier. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

— Guignard (Jacques). — A propos d'un Grolier inédit : la date des reliures à plaquettes ; Étienne ou Jean G. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

— La Fontaine Verwey (H. de). — Une presse secrète du XVI^e siècle : Abel Clémence, imprimeur à Rouen. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

— Scholderer (Victor). — A book printed at La Réole in 1503. — *Gutenberg-Jahrbuch*, 1960.

— Vial (Jean). — Une édition du *Kalendrier des Bergères*. — *Gutenberg-Jahrbuch*, 1960.

Pléiade. — Campbell (David A.). — Galliambic poems of the 15th and 16 th centuries. Sources of the Bacchic odes of the Pléiade school. — *BHR*, fasc. 3.

Réforme. — * Richard (W.). — Untersuchungen zur Genesis des reformierten Kirchenterminologie der Westschweiz und Frankreichs (« Romanica helvetica ». 57). — Berne, Francke, 1960.

— * Bibliographie de la Réforme, 1450-1648. Ouvrages parus de 1940 à 1955. Fascicule Ier. Allemagne. Pays-Bas. — Fascicule II. Belgique. Pays scandinaves. États-Unis. Irlande (Commission internationale d'histoire ecclésiastique comparée au sein du Comité international des sciences historiques). — Leiden, E.-J. Brill, 1958-1960. [Voir C. R. de Roger Aubert, *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1959, n° 1, pour le 1er fasc.]

— Pelseneer (Jean). — La Réforme du XVIe siècle à l'origine de la science moderne. — [In] * La Science au XVIe siècle. Colloque international Royaumont, 1er-4 juillet 1957 (Histoire de la pensée. II. École pratique des hautes études. Sorbonne). — Hermann, 1960.

Aneau (B.). — Joly (Henry et Alice). — Un manuscrit autographe de Barthélemy A. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

Aubigné (A. d'). — * A. d'A. — *Le Printemps. L'Hécatombe à Diane* et les *Stances*. Édition commentée par Henri Weber (Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier. XV). — Presses Universitaires, 1960.

— Nothnagle (John Thomas). — Imagery in the poetry of A. d'A. [Thèse University of Wisconsin, 1959]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, n° 3, 1959.

Balsac (L. de). — Combes de Patris (B.). — Louis de B..., poète de Rodez. — *Revue du Rouergue*, avril-juin.

Bèze (Th. de). — * Gardy (Frédéric). — Bibliographie des œuvres théologiques, littéraires, historiques et juridiques de Th. de B., publiée avec la collaboration d'Alain Dufour (« Travaux d'Humanisme et Renaissance ». XLI). — Genève, E. Droz, 1960.

— * Société du Musée historique de la Réformation. Correspondance de Th. de B., recueillie par Hippolyte Aubert, publiée par † Fernand Aubert et Henri Meylan (« Travaux d'Humanisme et Renaissance ». XL). — Genève, E. Droz, 1960.

— Kingdon (Robert M.). — Les idées politiques de B. d'après son *Traitté de l'authorité du magistrat en la punition des hérétiques*. — *BHR*, fasc. 3.

Berton (B.). — Droz (E.). — Autour de l'affaire Morély : La Roche Chandieu et Barth. B. [lettre de Pierre Merlin au sujet de la publication de *La Confirmation de la discipline ecclésiastique*, d'Antoine de La Roche Chandieu, sans nom d'auteur, éditée à Genève, H. Estienne, 1566, et copiée à La Rochelle par Barthélemy B.]. — *BHR*, fasc. 3.

Bodin (J.). — Tentler (Thomas N.). — The meaning of prudence in B. — *Traditio*, t. 15, 1959.

Calvin (J.). — * J. C., contemporary prophet. A symposium, edited by Jacob T. Hoogstra. — Grand Rapids, Baker book house, 1959.

— Benoît (Jean-Daniel). — D'une édition à l'autre de l'*Institution* : Comment C. travaillait. — *La Revue réformée*, n° 2.

— Besse (Georges). — St Augustin dans les œuvres exégétiques de J. C. Recherches sur l'autorité reconnue à St A. par C. en matière d'exégèse. — *Revue des études augustiniennes*, n° 2.

— Hards (Walter G.). — A collation of the Latin texts of the Ist edition of C.'s Institutes [Voir aussi sa thèse : " A critical translation and evaluation of the nucleus of the 1536 edition of C.'s Institutes ", Princeton, N. J., 1955]. — Baltimore, Md, 1958.

— Marcel (Pierre). — L'humilité, d'après C. — *La Revue réformée*, n° 2.

— Rosen (Edward). — C.'s attitude toward Copernicus. — *JHI*, July-September.

Desportes (Ph.). — * Ph. D. — *Les Amours d'Hippolyte.* Édition critique, suivie du Commentaire de Malherbe, publiée par Victor E. Graham (« Textes littéraires français ». N° 93). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1960.

Du Bartas. — Brin (Erwana). — Du B., *La Semaine ou création du monde.* Une édition inconnue ? [coll. Smith-Lesouëf]. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

Du Bellay (J.). — * Saulnier (V.-L.). — Du B. Nouvelle édition augmentée (« Connaissance des lettres ». N° 32). — Hatier, 1960.

Erasme. — Villoslada (Richard G.), s. j. — D. E. 1. Vie et œuvres spirituelles. — 2. Caractère de sa spiritualité. — *Dictionnaire de spiritualité*, fasc. XXVIII-XXIX, 1960, col. 925-935.

Garnier (R.). — * Lebègue (R.). — R. G., *Les Juives* (Les Cours de Sorbonne). — Centre de documentation universitaire, 1958.

Labé (L.). — Varty (Kenneth). — The life and legend of L. L. — *Nottingham Mediaeval Studies*, t. III, 1959 [signalé par la *Revue historique*].

Lefèvre d'Etaples (J.). — Boisset (Jean). — Les *Hécatonomies* de L. d'E. — *Revue philosophique*, avril-juin.

Marguerite de Navarre. — Brăescu (I.). — L'anticléricalisme dans l'*Heptaméron* de M. de N. [en roumain]. — *Revista de filologie romanică si germanică*, 1959, n° 1-2.

Marot (C.). — * C. M. — *L'Enfer.* Reproduction du texte de l'édition Jean de Tournes, Lyon, 1549. Avec introduction et notes par Marcel Françon. — Cambridge (Mass.), Schoenhof's Foreign Books, 1960.

— * Mayer (C. A.). — La religion de M. (« Travaux d'Humanisme et Renaissance ». XXXIX). — Genève, E. Droz, 1960.

Montaigne. — Thibaudet (Albert). — La boîte de M. — *NRF*, août.

Postel (G.). — Secret (F.). — Notes sur Guillaume P. XV. L'appendice de P. aux *Chronicorum libri tres* de Carion. — XVI. Les détentions de P. à S[t] Martin-des-Champs. — XVII. Les *Origines Antwerpiae sive Cimmeriorum Becceselana* de Goropius Becanus. — XVIII. G. P. et Cornelius Gemma. — XIX. G. P. et Jean Filesac. — XX. Pierre Grégoire juge de la palingénésie de P. — XXI. Un autre P. au Pérou (*à suivre*). — *BHR*, fasc. 3.

Ramus (P.). — Fleckenstein (Joachim-Otto). — Petrus R. et l'humanisme bâlois. — [In] * La Science au XVI[e] siècle. Colloque international Royaumont, 1[er]-4 juillet 1957 (Histoire de la pensée. II. École pratique des hautes études, Sorbonne). — Hermann, 1960.

— Hooykaas (R.). — P. de La R. et l'empirisme scientifique au XVI[e] siècle. — [In] * La Science au XVI[e] siècle...

— Volsé (Waldemar). — P. de La R., ou le problème de la science à l'époque de l'humanisme et de la Réforme [extrait de *Free University Quarterly*, V, 1958]. — *Revue de synthèse*, juillet-décembre 1959.

Rabelais. — Screech (M. A.). — Further precision on the Stoico-Evangelical Crux : Chacun abonde en son sens (*Tiers Livre*, chap. VII). — *BHR*, fasc. 3.

Ronsard (P. de). — * Gadoffre (Gilbert). — R. (« Écrivains de toujours ». 50). — Éd. du Seuil, 1960.

— Françon (Marcel). — C. R. de : P. de R., *Œuvres complètes*. Tome XVII, 1re partie, éd. P. Laumonier, rev. et complétée par I. Silver et R. Lebègue (Paris, 1959). — *MLQ*, June.

— Silver (Isidore). — R. débutant et la *Théogonie* d'Hésiode. — *RHLF*, avril-juin.

Scaliger (J. C.). — Pujos (Ch.). — La galerie des illustres Agenais. II. Les Scaliger. Jules César S. (1484-1558). — Joseph Juste S. (1540-1609). — *Revue de l'Agenais*, avril-juin.

XVIIe SIÈCLE

Divers. — * Petite anthologie de la Renaissance toulousaine de 1610. Bertrand Larade, Guillaume Ader, Pierre Godolin. Textes originaux avec une introduction, des notices, des notes et un lexique par Robert Lafont (« Les Classiques d'oc. ». N° 5). — Avignon, Éd. Aubanel, 1960.

— Amour (Mme L.-M.). — Parodies pieuses d'airs profanes au XVIIe siècle. — *CAIEF*, n° 12, juin.

— Cohen (Gerald). — A comparative evaluation of the pastoral tradition in English and French literature in the early 17th century [Thèse University of Washington, 1959]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, n° 3, 1959.

— Ternois (René). — Les Français en Angleterre au temps de Charles II, 1660-1676. — *RLC*, avril-juin.

Bibliophilie. Livre. — Cluzel (Étienne). — De quelques livres scientifiques à vignettes, des XVIIe et XVIIIe siècles. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

Jansénisme. — Ceyssens (L.), o. f. m. — Correspondance de Jacques Boonen et de Henri Calinus avec l'abbé de Saint-Cyran avant la naissance du jansénisme. — *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, 1960.

Langue. — Condeescu (N. N.). — Les rapports entre la langue et la société durant la période classique de l'histoire du français [en roumain, résumé français]. — *Revista de filologie romanică si germanică*, 1959, nr. 1-2.

Spiritualité. — Cognet (abbé Louis). — Le problème des vertus chrétiennes dans la spiritualité française au XVIIe siècle. — [In] * Les Vertus chrétiennes selon St Jean Eudes et ses disciples (Cahiers eudistes de *Notre vie*. 5). — Paris, *Notre Vie* (1, rue Jean-Dolent), 1960.

— Massaut (Jean-Pierre). — C. R. de : A. Vermeylen, *Ste Thérèse en France au XVIIe siècle* (Louvain, 1958). — *Revue belge de philologie et d'histoire*, n° 2. [Voir aussi C. R. de Robert Ricard, *Bulletin hispanique*, avril-juin.]

Bérulle (P. de). — Gautier (Jean), p. s. s. — Une soutenance de thèse à l'Institut catholique [M. Cochois : B., initiateur mystique : les vœux de servitude]. — *La Semaine religieuse de Paris*, 18 juin.

Boileau. — Marchand (Jean). — Une édition de B. inconnue [Amsterdam, Isaac Moreton, 1692]. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

Bourdaloue (le P.). — Henry (Edward Joseph). — B. witness of the intellectual and moral crisis in 17th century France [Thèse New York University, 1957]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n° 1.

Challes (R.). — Nöckler (Horst-Werner). — Studien zu R. C.' unter besonderer Berücksichtigung des Eheauffassung. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Humboldt-Universitat zu Berlin. Gesellschaft- und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1958-1959, nos 2-3.

Choisy (l'abbé de). — Aumale (Comte d'). — L'abbé de C. et son voyage au Siam. — *RDM*, 1er septembre.

Corneille (P.). — * Currie (Peter). — C. : *Polyeucte* (« Studies in French literature ». 3). — London, E. Arnold, 1960.

— * P. C. — *Nicomède*. Edited by R. C. Knight (« Textes français classiques et modernes »). — London, University of London Press Ltd., 1959. [Voir C. R. de A. Lebois, *Bulletin de l'Université de Toulouse*, avril-juin.]

— Hannedouche (S.). — Pour mieux aimer C. — *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*, mars.

— Heuzey (Jacques). — Du costume et de la décoration tragique au XVIIe siècle. A propos d'une gravure du XVIIe représentant une scène de la tragédie de *Cinna*. — *RHT*, janvier-mars.

— Letellier (chanoine L.). — Du nouveau sur C. Une tragédie latine d'un jésuite rouennais [le P. Louis Cellot, *Sanctus Adrianus*] a sans doute inspiré l'auteur de *Polyeucte*. — *FL*, 17 septembre.

— Morel (Jacques). — La structure de *Clitandre*. — *RHT*, avril-juin.

— Tancock (L. W.). — Work on C. since 1945. — *Modern Languages*, December 1959.

Descartes. — * Combès (Joseph). — Le dessein de la sagesse cartésienne (Coll. « Problèmes et doctrines »). — Lyon-Paris, E. Vitte, 1960.

— * Oggioni (Emilio). — Cartesio filosofo della controriforma : saggio sulle *Meditazioni*. — Bologna, Patron, 1959.

— * Sebba (Gregor). — D. and his philosophy. A bibliographical guide to the literature, 1800-1958. Vol. I. Introduction to D. studies : comprehensive bibliography. — Athens, Ga., The University of Georgia, College of business administration, 1959.

— Alquié (Ferdinand). — Conscience et signes dans la philosophie moderne et le cartésianisme. — [In] * Polarité du symbole (*Études carmélitaines*), Desclée de Brouver, 1960.

— Ehrmann (P.). — D. Histoire d'une préface méconnue en France et inédite en Hollande. — *Philosophia Reformata* (Kampen), 1960.

François de Sales (St). — * Sur les chemins de St F. de S. Texte et photographies du chanoine Henri Riguet. — Annecy, Centre catéchistique ; Lyon, Éd. et Imprimeries du Sud-Est, 1960.

— Brix (A.), o. s. f. s. — St F. de S. et le mystère de la Trinité. — St F. de S. et le dogme de la Trinité. Suivi de : Chanoine Secret, Une pseudo-note de St F. de S. sur la Ste Trinité. — *Annales salésiennes*, Noël 1959, janvier-février, mai-juin 1960.

— Schueller (R. P.), o. s. f. s. — St F. de S. et la femme de son temps. — *Annales salésiennes*, juillet-août.

— Spanneut (M.). — St F. de S., maître de patience. — *Les Facultés catholiques de Lille*, juillet.

Gournay (Mlle de). — Daveluy (Marie-Claire). — Marie de G., Mme David Rousseau, 1596-1680. — [In] Bibliographie de la Société de N.-Dame de Montréal (1639-1663). — *Revue d'histoire de l'Amérique française*, juin.

Jacob (le P.). — Malclès (Louise-Noëlle). — Le fondateur de la bibliographie nationale en France : le R. P. Louis J. de Saint-Charles. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960 [Notice abrégée dans *Association des bibliothécaires français. Bulletin d'informations*, mars.]

La Fayette (Mme de). — Vigée (Claude). — *La Princesse de Clèves* et la tradition du refus. — *Critique*, août-septembre.

La Fontaine (J. de). — * Mourgues (Odette de). — La F. : *Fables* (« Studies in French literature ». 4). — London, Edward Arnold, 1960.

— Lapp (John C.). — On some manuscripts of La F. in America. — *MLN*, June.

— Prieur (Colette). — La maison natale de La F. — *Revue du Touring-club de France*, juillet-août.

La Rochefoucauld. — * Kruse (Margot). — Die Maxime in der französischen Literatur. Studien zum Werk La Rs und seiner Nachfolger [La Bruyère, Vauvenargues, Chamfort, Crébillon, etc.]. — (Hamburger Romanistiche Studien. Reihe A. Bd. 44). — Hamburg, Cram, de Gruyter und Co, 1960.

Malebranche. — Robinet (André). — Jean Prestet ou la bonne foi cartésienne (1648-1691). — *Revue d'histoire des sciences*, avril-juin.

Molière. — * M. — Théâtre choisi. Texte établi et présenté par Georges Mongrédien (« Les Petits classiques français »). — Firenze, Sansoni, 1959 ; Paris, Presses Universitaires, 1960.

— * Hall (H. Gaston). — Molière : *Tartuffe* (« Studies in French literature ». 2). — London, Edward Arnold, 1960.

— Fromilhague (René). — Style et psychologie dans l'*École des femmes*. — *Bulletin de la Société toulousaine d'études classiques*, février.

— Guibert (A. J.). — Le tricentenaire des *Précieuses ridicules*. — *Le Bouquiniste français*, no 21, juillet.

— Salvan (Paule). — Le Tartuffe de M. et l'agitation anticléricale en 1825. — *RHT*, janvier-mars.

— Voir : *Divers* (Théâtre), *XVIIIe siècle. Divers* (Théâtre).

Morvan de Bellegarde. — Pizzorusso (Arnaldo). — M. de B. e una retorica delle « bienséances ». — *RLMC*, dicembre 1959.

Pascal (B.). — Scholtens (Murkje). — Études médico-psychologiques sur P. Academisch proefschrift... [thèse médecine Utrecht]. — Haarlem, J. Enschede en Zonen, 1958.

— Mativa (A.), s. j. — P. : le psaume de la charité. — *Les Études classiques*, octobre.

— Vermeylen (Alphonse). — P. et la souffrance [cf. L. Jerphagnon, *P. et la s.*, P., 1956]. — *LR*, août.

Perrault (Ch.). — Tenèze (Marie-Louise R.). — A propos du manuscrit de 1695 des *Contes* de P. — *Arts et traditions populaires*, janvier-juin 1959.

Racan. — Parrish (Jean), Jackson (William A.). — R.'s *L'Artenice*, an addition to the English canon. — *Harvard Library Bulletin*, Spring [Addendum, Autumn].

Racine (J.). — * Bandy (W. T.). — R., 6. Index des mots d'*Andromaque* (« Recherches et documents pour servir à l'histoire du vocabulaire poétique français ». Index du vocabulaire du théâtre classique). — C. Klincksieck, 1960.

— * Hartle (R. W.). — R., 7. Index des mots de *Bérénice*. — R., 8. Index des mots de *Bajazet* (« Index du vocabulaire du théâtre classique »). — C. Klincksieck, 1960.

— * Moore (W. G.). — R. : *Britannicus* (« Studies in French literature ». 1). — London, Edward Arnold, 1960.

— * Vinaver (Eugène). — L'action poétique dans le théâtre de R. (« The Zaharoff lecture for 1960 »). — Oxford, Clarendon Press, 1960.

— Barrault (Jean-Louis). — « Mon R. ». — *RP*, octobre.

— Chagny (André). — Vie de Marquise du Parc *(suite)*. — *Cahiers raciniens*, n° 7, 1er semestre.

— Knight (R. C.). — R. family papers. — *FS*, July.

— Lefèvre (André). — R. en Angleterre au XVIIe siècle. *Titus and Berenice* de Thomas Otway. — *RLC*, avril-juin.

— Vaunois (Louis). — La jeunesse de R. (I). — *Cahiers raciniens*, n° 7, 1er semestre.

— Wais (Kurt). — R., Der Achilleus-Helena. Kontrast und der Hektor-Achilleus-Gegensatz als seelische Leitmotive. — [In] * Französische Marksteine von Racine bis St John Perse. — Berlin, 1958.

— Un cahier de notes de R. — *Cahiers raciniens*, n° 7, 1er semestre.

— Le portrait de R. par Santerre. — *Cahiers raciniens*, n° 7, 1er semestre.

Regnard (J.-F.). — * Calame (A.). — R. : Index des mots du *Légataire universel* (« Index du vocabulaire du théâtre classique »). — C. Klincksieck, 1960.

Rotrou (J.). — * Leiner (W.). — R., 1 : Index des mots de *Wenceslas*. — R., 2 : Index des mots de *Cosroès* (« Index du vocabulaire du théâtre classique »). — C. Klincksieck, 1960.

Saint-Amant. — Bailbé (Jacques). — La couleur baroque de la langue et du style dans les premières œuvres de S.-A. — *FM*, juillet 1960-janvier 1961.

— Mazzara (Richard A.). — Italian and Spanish influences and parallels in the life and work of S.-A., 1594-1661 [Thèse University of Kansas, 1959]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, n° 4, 1959.

Saint-Evremond. — Ternois (René). — En écoutant S.-E. [d'après P. Desmaizeaux]. — *RHLF*, avril-juin.

Scarron (P.). — Lemay (P.). — S. au secours de l'antimoine. — *Le Progrès médical*, 10-24 juillet.

Sévigné (Mme de). — Montgolfier (Bernard de), Gallet (Michel). — L'hôtel Carnavalet, ses bâtiments et ses hôtes. — *Bulletin du Musée Carnavalet*, novembre 1959.

Sorel (Ch.). — Mandić-Pachl (Helena). — *Francion* ou le message réaliste et critique de S. — *Studia romanica et anglica Zagrabiensia*, n° 6, December 1958.

Tallemant des Réaux. — Alauzier (L. d'). — En marge de T. des R. : Anne de La Tour et sa famille. — *Annales du Midi*, avril-juillet 1959.

— Judrin (Roger). — Remarques sur T. des R. — *NRF*, septembre.

Thomassin (le P. L. de). — * Nordhues (Paul). — Der Kirchenbegriff des Louis de T. in seinen dogmatischen Zusammenhängen und in seiner lebensmässigen Bedeutung (« Erfurter theologische Studien... ». 4). — Leipzig, St Benno-Verlag, 1958.

Tristan l'Hermite. — * T. l'H. — Choix de pages présentées et annotées par Amédée Carriat. — Limoges, Rougerie, 1960.

Vaugelas. — Weinrich (Harald). — V. und die Lehre vom guten Sprachgebrauch. — *Zeitschrift für romanische Philologie*, H. 1-2.

— Voir : *Divers* (Académies).

Viau (Th. de). — Jauss (Hans Robert). — Zur Frage der « Struktureinheit » älterer und moderner Lyrik (Th. de V. : *Ode* III ; Baudelaire : *Le Cygne*). — *Germanisch-romanische Monatsschrift*, Juli.

Villiers (P. de). — Pizzorusso (Arnaldo). — Dialoghi e reflessioni di Pierre de V. su alcuni generi letterari: — [In] * Saggi e ricerche di letteratura francese. Vol. I. — Milano, 1960.

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — * Pighi (Laura). — Società e cultura nella Francia del XVIII secolo. — Bologna, Casa editrice Riccardo Patron, 1959.

— * Vinet (Alexandre). — Histoire de la littérature française au XVIII^e siècle, publiée avec une préface documentaire par Henri Perrochon. I (Œuvres d'A. V. 1re série : Critique littéraire. IV. Tome I^er). — Lausanne, Payot, 1960.

— Davis (John W.). — The Molyneux problem [III. The M. problem in France...]. — *JHI*, July-September.

— Diaz (Furio). — Appunti sulla politica dei *Philosophes* intorno alla metà del secolo XVIII in Francia. — *Rivista critica di storia della filosofia*, aprile-giugno 1959.

Bibliophilie. Livre. — Jallut (Marguerite). — Les bibliothèques de Marie-Antoinette. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

— Lelièvre (Pierre). — La bibliothèque de Richard Mique, architecte de la reine Marie-Antoinette. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

— Voir : *Bercy (M^is de)*.

Langue. — Acton (H. B.). — The philosophy of language in revolutionary France. — *Proceedings of the British Academy*, 1959.

— Gilbert (P.). — Les dictionnaires en France au XVIII^e siècle. — *La Classe de français*, septembre-octobre 1959.

Poésie. — Roudaut (Jean). — Les machines et les objets dans la poésie du XVIII^e siècle. — *NRF*, juillet.

Théâtre. — Coèle (René-Thomas). — Farceurs français et italiens. Trois toiles peintes du Musée des arts décoratifs et une gravure conservée en Autriche. — *RHT*, avril-juin.

— Voisine (Jacques). — *Amphitryon*, sujet de parodie [au XVIII^e siècle]. — *CAIEF*, n° 12, juin.

Voyages. — * Samić (Midhat). — Les Voyageurs français en Bosnie à la fin du XVIII^e s. et au début du XIX^e s. et le pays tel qu'ils l'ont vu (« Études de littérature étrangère et comparée ». 38). — M. Didier, 1960.

Argens (M^is d'). — Bray (Stanley R.). — Jews and Judaism in *The Jewish Spy. — Studies in bibliography and booklore*, June.

Beaumarchais (P. C. de). — Hampton (John). — An unpublished letter concerning B. — *Notes and Queries*, August.

— Verdot (Guy). — Bien mystérieuses origines que celles de *Figaro*. — *FL*, 9 juillet.

— Notre bibliothèque et ses collections : Le souvenir de B. — *Bulletin de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques*, n° 8, 3^e trimestre 1959.

Bercy (M^is de). — Marchand (Jean). — L'imprimerie particulière du m^is de Bercy, 1791. — *Le Livre et l'estampe*, n° 22.

Bernardin de S^t Pierre. — * B. de S^t P. — *Paul et Virginie*. Texte établi avec une introduction, des notes et des variantes par Pierre Trahard (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1960.

— Odriozola (Antonio). — Una novela de S.-P., prohibida en 1815 con *El si de las niñas* y otras obras (Pequeña nota al margen de un gran libro). — *Insula*, nº 161, abril.

Brosses (Ch. de). — Voir : *Montesquieu.*

Buffon. — Wohl (Robert). — B. and his project for a new science. — *Isis*, June.

Calmet (Dom). — Deremble (François). — Dom C. et la Congrégation de Saint-Vanne pendant le séjour parisien (1706-1716). — *Annales de l'Est*, nº 1.

Casanova (J.). — * J. C. — Histoire de ma vie. Édition intégrale... [Annotations et index par M. et Mme Arthur Hübscher]. — Wiesbaden, F. A. Brockhaus ; Paris, Plon, 1960, 2 vol.
— Mars (Francis L.). — C., maintenant. — *Le Cerf-volant*, nº 31, juillet.

Choderlos de Laclos. — Pichois (Claude). — Un roman méconnu et inachevé de C. de L. [« Observations du général L. sur le roman théâtral de M. Lacretelle aîné »]. — [In] * Saggi e ricerche di letteratura francese. Vol. I. — Milan, 1960.

Cottin (Mme). — Voir : *Chateaubriand.*

Diderot (D.). — * D. — Salons. Vol. II. 1765. Texte établi et présenté par Jean Seznec et Jean Adhémar. — Oxford, Clarendon Press, 1960.
— Booy (Jean de). — D. et l'édition originale de l'*Entretien avec la Maréchale*. — *RHLF*, avril-juin.
— Casini (Paolo). — D. e Shaftesbury. — *Giornale critico della filosofia italiana*, aprile-giugno.
— Folkierski (W.). — L'anglais de D. — *RLC*, avril-juin.
— Voir : *Balzac (H. de).*

Encyclopédie. — Bouissounouse (Janine). — En 1760, la Comédie-Française était le théâtre de la guerre entre les partisans de l'E. et ses ennemis. — *FL*, 13 août.

Fontenelle. — * Marsak (Leonard M.). — B. de F., the idea of science in the French enlightenment (Transactions of the American philosophical Society. New series. Vol. 49, part. 7). — Philadelphie, 1959.

Framery (N.-E.). — Le souvenir de F. I. L'écrivain, l'auteur dramatique et le polémiste. — *Bulletin de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques*, nº 9, 4e trimestre 1959.

Gomez (Mme de). — Mish (Charles C.). — Mme de G. and *La Belle Assemblée*. — *RLC*, avril-juin.

Lacretelle (P.-L.). — Voir : *Choderlos de Laclos.*

Lavoisier. — Scheler (Lucien) and Smeaton (W. A.). — An account of L.'s reconciliation with the Church a short time before his death. — *Annals of science*, June 1958 [1960].

Le Sage (Georges-Louis). — Gagnebin (Bernard). — Un maniaque de l'introspection révélé par 35.000 cartes à jouer. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

Mably. — Maffey (Aldo). — Lettre inédite de l'abbé de M. au Père P. M. Paciaudi [Parma, Biblioteca Palatina, Carteggio Paciaudi, ms 925, 24

décembre 1764]. — *Cahiers d'histoire* publiés par les Universités de Clermont-Lyon-Grenoble, nº 3.

Malesherbes. — Voir : *Rousseau (J.-J.), Voltaire.*

Montesquieu. — Masson (André). — M., le président de Brosses et le décor des bibliothèques. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

Palaprat (J.). — Pitou (Spire). — Jean P. and *Le Bourru* (1706). — *MLN*, April.

Pinot-Duclos (Ch.). — Ferro (Carmelo). — Intorno alle *Considérations sur les mœurs de ce siècle* di Ch. P.-D. — *Rivista di filosofia neo-scolastica*, marzo-giugno.

Pury (A.). — Guyot (Charly). — Du pastiche au faux : un pasticheur suisse français du XVIII^e siècle : Abram P. — *CAIEF*, nº 12, juin.

Restif de la Bretonne. — Losito (Luigi). — R. de la B. précurseur et prophète du monde moderne. — Estr. da *Culture française* (Bari), nº 2.

Rivarol. — Dutourd (Jean). — Un oracle pour notre époque, R. immortel avec cent pages. — *Plaisir de France*, août.

Rousseau (J.-J.). — * J.-J. R. — *Les Rêveries du promeneur solitaire.* Texte établi avec introduction, notes et relevé de variantes par Henri Roddier (Coll. « Selecta »). — Garnier, 1960.

— * Grosclaude (Pierre). — J.-J. R. et Malesherbes. Documents inédits. — Fischbacher, 1960.

— * Catalogue de la collection Louis Perrier au château de Neuchâtel. [Introduction d'Alfred Schnegg.] — Neuchâtel, 1959.

— Booy (Jean de). — A propos d'une falsification de la *Nouvelle Héloïse*, par Marc-Michel Rey. — *N*, Juli, Oktober.

— Hofer (Philip). — Gravelot's illustrations for *La Nouvelle Héloïse.* — *Harvard Library Bulletin*, Spring.

— Tubach (Frederic C.). — *Perfectibilité* : der zweite Diskurs R^s und die deutsche Aufklärung. — *Études germaniques*, avril-juin.

Sade (M^is de). — Voir : *Nodier (Ch.).*

Saint-Martin (L.-Cl. de). — Cinq textes inédits de Louis-Claude de S.-M. présentés et publiés par Robert Amadou. — *Le Lotus bleu*, novembre-décembre 1959.

Voltaire. — * Barber (W. H.). — V., *Candide* (« Studies in French literature ». 5). — London, Edward Arnold, 1960.

— Brown (David D.). — V., archbishop Tillotson and the invention of God. — *RLC*, avril-juin.

— Defourneaux (M.). — L'Espagne et l'opinion française au XVIII^e siècle. Une lettre inédite d'un Espagnol à Voltaire [B. N., Ms. Fonds espagnol, nº 424-13, fol. 306-328, octobre 1764, attribuée à Bernardo de Iriarte]. — *RLC*, avril-juin.

— Fields (Madeleine-Paule). — V. et le *Mercure de France* [Thèse Columbia University, 1959 ; French text]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, nº 1.

— Foulet (Alfred). — *Zadig* and Job. — *MLN*, May.

— Grosclaude (Pierre). — Une lettre de V. à Malesherbes à propos de la Cour des Aides. — *RHLF*, avril-juin.

— Pruner (Francis). — Recherches sur la création romanesque dans *L'Ingénu* de V. — *Archives des lettres modernes*, nº 30, mars-avril.

— Renaud (Jacques). — Les ancêtres poitevins de V. — *Bulletin de la Société historique et scientifique des Deux-Sèvres*, 1er trimestre.

— Rousseau (André-Michel). — En marge de *Candide*. V. et l'affaire Byng. — *RLC*, avril-juin.

— Rousseau (André-Michel). — *Studies on V. and the 18th century*. Recueils publiés par Th. Besterman [analyse et commentaire des tomes I à X]. — *RLC*, avril-juin.

— Saisselin (Rémy G.). — Du nouveau sur V. ou V. et le symbole. — *Le Bayou*, nº 81-82, printemps-été.

— Varbanetz (V.) et Kopreeva (T.). — La bibliothèque de V. à Léningrad. — *Horizons* (La Revue de la paix), juin.

— The creation of Candide [Cf. Ira O. Wade, *V. and Candide*, Princeton, 1959]. — *TLS*, 22 th July.

— Voir : *Stendhal*.

XIXe SIÈCLE

Divers. — * Spaziani (Marcello). — Gli amici della principessa Matilde. Lettere inedite di Mérimée, Sainte-Beuve, Gautier, Flaubert, Renan, Taine, Goncourt, Maupassant (Quaderni di cultura francese a cura della Fondazione Primoli. 2). — Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1960.

— * Lettres à O. Redon. Préface de Arï Redon. Notes et commentaires de Roseline Bacou [lettres de Mallarmé, Huysmans, Verhaeren, Jammes...]. — J. Corti, 1960.

— Guiral (Pierre). — Le libéralisme en France (1815-1870). Thèmes, succès et lacunes [suivi d'une « esquisse bibliographique »]. — [In] * Tendances politiques dans la vie française depuis 1789 (« Colloques ». Cahiers de civilisation). — Hachette, 1960.

— Lyons (Edward). — The *Fortnightly Review* and France : politics and literature, 1865-1882 [Thèse Columbia University, 1959]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, nº 3, 1959.

— Munteano (B.). — C. R. de : R. Mortier, *Les Archives littéraires de l'Europe*, 1804-1808 (Bruxelles, 1957). — *Revue belge de philologie et d'histoire*, nº 2.

— Wedkiewicz (Stanyslaw). — Toulouse jugée par quelques écrivains français. 1800-1850 [Chateaubriand, Thiers, Et. Jouy, V. Hugo, Mérimée, J. Michelet, Balzac, Stendhal, G. Flaubert, Taine]. — *Centre polonais de recherches scientifiques de Paris. Bulletin*, nº 17, 1959.

Naturalisme. — Matthews (J. H.). — *Things* in the naturalist novel. — *FS*, July.

Romantisme. — Czerny (Z.). — Les composantes réalistes du romantisme français. — [In] * Dienste der Sprache. Festschrift für Victor Klemperer. — Halle-s-Saale, 1958.

— Duhamel (Roger). — Il y a une querelle romantique ! — *Revue de l'Université d'Ottawa*, juillet-septembre.

— Markiewicz (Zygmunt). — L'*Évangile éternel* de Joachim de Flore et les romantiques. — *Revue des études italiennes*, 1959, nos 2-3.

Symbolisme. — Carmody (Francis). — Le Décadisme. — *CAIEF*, nº 12, juin.

— Décaudin (Michel). — Poésie impressionniste et poésie symboliste. — *CAIEF*, nº 12, juin.

— Lehmann (A.-G.). — Un aspect de la critique symboliste : signification et ambiguïté dans les beaux-arts. — *CAIEF*, nº 12, juin.

Adam (Mme J.). — Voir : *Loti (P.)*.

Adam (P.). — Palaux (Dr Léon). — L'écrivain Paul A. au Pouldu. — *Les Cahiers de l'Iroise*, juillet-septembre.

Agoult (Ctesse d'). — * Vier (Jacques). — La comtesse d'A. et François Ponsard d'après une correspondance inédite. 1843-1867. Tome I. — A. Colin, 1960.

Allart (H.). — Voir : *Barbey d'Aurevilly (J.)*, *Chateaubriand.*

Ballanche (P.-S.). — Trénard (Louis). — Lyon et l'Italie au XVIIIe siècle. De Vico à B. [l'influence de V. sur les idées philosophiques de B.]. — *Revue des études italiennes*, avril-septembre 1958 [paru en mars 1959].
— Voir : *Lamartine (A. de).*

Balzac (H. de). — * H. de B. — *Eugénie Grandet.* Texte établi et présenté par Roger Pierrot (« Les Petits classiques français »). — Firenze, Sansoni ; Paris, Presses Universitaires, 1960.
— * H. de B. — *La Rabouilleuse.* Présentation par Maurice Bardèche. Illustrations de Henri Landier (Livre club du libraire. 77). — Paris, 1959.
— * Bertault (Philippe). — B. Nouvelle édition, revue et augmentée (« Connaissance des lettres ». 19). — Hatier, 1960.
— Cesare (Raffaele de). — B. nel febbraio 1836. — [In] * Saggi e ricerche di letteratura francese. Vol. I. — Milano, 1960.
— Gendzier (Stephen J.). — The Diderot and B. affinity [Thèse Columbia University, 1959]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, n° 2, 1959.
— En marge de la Comédie humaine. Une amoureuse d'H. de B. ou les malheurs de Mme de Bocarmé. Documents présentés par Pierre-Antoine Perrod. — *FL*, 1er octobre.
— Pierrot (Roger). — B. et l'amour. — *RP*, août.
— Pierrot (R.). — La véritable édition originale de *Gambara.* — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.
— Pradalié (Georges). — Dialogue entre B. et G. Sand sur le problème du mariage. — *TR*, septembre.

Barante (Bon de). — Voir : *Staël (Mme de).*

Barbey d'Aurevilly (J.). — Billy (André). — Les enchantements d'Hortense ou « le connétable » refuse de se battre. — *FL*, 3 septembre.
— Campbell (Jacques). — Souvenirs littéraires autour de St Sauveur-le-Vicomte. — *Revue du Touring-club de France*, janvier.
— Hartoy (M. d'). — Un quatrain autographe de B. d'A. [dédicace à P. Bourget]. — *Art et poésie*, juillet-août.
— Larrieu (Henri). — Itinéraire aurevillyen. — *Le Cerf-volant*, n° 31, juillet.

Baudelaire (Ch.). — * Fairlie (Alison). — B. : *Les Fleurs du Mal* (« Studies in French literature ». 6). — London, Edward Arnold, 1960.
— Barth (Emil). — Die Langeweile : ein Versuch über Ch. B. — *Neue Deutsche Hefte*, Juli.
— Desprechins (R.). — Nouvelles précisions au sujet de la couverture des *Fleurs du Mal.* — *Le Livre et l'estampe*, n° 22.
— Drost (W.). — B. et le baroque belge. — *Revue d'esthétique*, juillet-décembre 1959.
— Moreau (Joseph). — Le platonisme de B. — *Revue de la Méditerranée*, janvier-avril.
— Rœdig (Charles F.). — The poles of B.'s *Spleen et idéal* : *Correspondances* and *Obsession.* — *The American Society Legion of honor magazine*, n. 2.

— Voisin (Pierre). — B. et Gautier chez Lauzun. — *Revue de l'ameublement et des industries du bois*, février.
— Voir : *Flaubert (G.)*, *Viau (Th. de)*.

Béranger. — Voir : *Chateaubriand.*

Blanc (L.). — * Loubère (Leo R.). — L. B. : his life and his contribution to French Jacobin socialism. — Evanston, Northwestern University Press, 1960.
— Bertram Hill (Henry). — A letter from L. B. in exile [to Mme de Montmahon, Londres, fin 1849]. — *The Journal of Modern history*, September.

Bonaparte-Wyse (W.). — Isoard (J.). — William B.-W. — *Terres celtiques* (École St Thomas-d'Aquin, Oullins, Rhône), 1960.

Bonnetain (P.). — Voir : *Zola (E.)*.

Brisson (Ad.). — Brisson (Pierre). — Il y a cent ans, Ad. B... — *FL*, 27 août.

Brunetière (F.). — Caramaschi (E.). — B. critique (II). — *Revue d'esthétique*, janvier-juin 1959.

Carraud (Z.). — Lebois (André). — Zulma C. « best-seller ». — *RHLF*, avril-juin.

Champfleury. — Crouzet (Marcel). — Un épisode toulousain de la bataille réaliste : *La Comédie académique*, roman de C. (1867). — *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, 3e série, t. X, 1959.

Chateaubriand. — * Levaillant (Maurice). — C. prince des songes. — Hachette, 1960.
— * Mourot (Jean). — Le génie d'un style. C. Rythme et sonorité dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. — A. Colin, 1960. [Voir aussi *IL*, septembre-décembre.]
— Andlau (Mme d'). — Une contrefaçon inconnue de l'*Essai sur les Révolutions*. — *Société Chateaubriand. Bulletin*, no 3, 1959.
— Bertier de Sauvigny (G. de). — C. diplomate et homme d'État. — *CS*, no 357, septembre-octobre.
— Clarac (Pierre). — C., Béranger et H. Allart. — *CS*, no 357, septembre-octobre.
— Clarac (Pierre). — Onze lettres adressées à C., 1819-1825 [par Corbière, Mme de Genlis, Raoul-Rochette, La Bourdonnaye, le cardinal de Talleyrand-Périgord, Villèle, Lamennais, Boissy d'Anglas, Savary, le Vte de Castelbajac, Ch. Nodier]. — *Société Ch.*, no 3.
— Collas (Georges). — Aperçu d'une chronologie de C. — *Société Ch.*, no 3.
— Durry (Marie-Jeanne). — Encore Mme Bail. — *Société Ch.*, no 3.
— Gautier (Jean-Maurice). — Les voyages imaginaires de C. — *La Revue française*, mai-juin.
— Gavoty (André). — C. et Mme Cottin. — *Société Ch.*, no 3.
— Gracq (Julien). — Réflexions sur C... Il y a, dans le parallèle... — *CS*, no 357, septembre-octobre.
— Jean (Raymond). — « C. ou rien ». — *CS*, no 357, septembre-octobre.
— Lapisse de la Mothe (Mme de). — La jeune Marie-Thérèse d'Albis et C. à Toulouse en 1838, d'après des souvenirs inédits. — *Société Ch.*, no 3.
— Lapisse de la Mothe (Mme de). — Une visite de Lamennais à C. en 1844. — *Société Ch.*, no 3.

— Lebègue (Raymond). — C. révélateur de l'Amérique. — *CS*, nº 357, septembre-octobre.

— Lebègue (Raymond). — Lettres de C. conservées aux États-Unis [Billets divers. — L'hommage de l'Académie française à Fontanes. — La duchesse de Berry et les *Mémoires* sur son mari. — Supplément à la correspondance de Ch. avec les Pastoret]. — *Société Ch.*, nº 3.

— Le Savoureux (H.). — C. amoureux. — *CS*, nº 357, septembre-octobre.

— H. L. S. [Le Savoureux]. — Le secret de C. — *CS*, nº 357, septembre-octobre.

— Letessier (Fernand). — C. vu par un médecin sarthois, 1812 [le Dr J.-L. Moreau, dit Moreau de la Sarthe]. — *Société Ch.*, nº 3.

— Letessier (Fernand). — Sur trois lettres de C. [à M. Boucher, 18 mai 1827 ; au mis Carlo Emanuele Alfieri di Sostegno, 11 septembre 1828 ; lettre datée de Genève, 24 septembre 1832, à P. Rossi ?]. — *Société Ch.*, nº 3.

— Redman (Harry), Jr. — La « dernière ambassade » de C. Lettre à la princesse de Bauffremont (22 octobre 1833). — *Société Ch.*, nº 3.

Constant (B.). — Losito (Luigi). — Il liberalismo di B. C. e Mme de Staël. — Estratto da : *Culture française* [Bari], n. 6, 1959.

Courier (P.-L.). — Wedkiewicz (St.). — Un ami de P.-L. C. : « M. Chlewaski » [Adam Klewanski]. — Appendice : I. Notes biographiques. 1. Kl. associé correspondant du *Lycée* et de l'*Athénée* de Toulouse. — 2. La « Biographie toulousaine ». — 3. L'acte de décès de K. et sa sépulture. — 4. Pourquoi « Chlewaski » ? II. De qui sont les *Satires toulousaines* ? [Baour-Lormian ?] — *Centre polonais de recherches scientifiques de Paris. Bulletin*, nº 17, 1959.

Daudet (Alph.). — * Dambska-Prokop (U.). — Le style indirect libre dans la prose narrative d'A. D. — Cracovie, Université Jagellonienne, 1960.

— Monnet (Camille). — Bayard, le château et son domaine [Chateaubriand, Alph. D., *Numa Roumestan*...]. — *Procès-verbaux de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'archéologie*, octobre-décembre 1959.

— Sachs (Murray). — Visit to the world of A. D. — *FR*, April.

Desbordes-Valmore (M.). — Duhamel (Mme). — M. D.-V. : l'artiste lyrique et dramatique. — *Les Amis de Douai*, juillet-septembre 1959.

— Mestayer (Mlle M.). — L'enfance de M. D.-V. — *Les Amis de Douai*, avril-juin 1959.

Desjardins (P.). — P. D. — Trois textes. I. Lycée Michelet : Discours... à la distribution des prix, 31 juillet 1895. — II. Une lettre inédite, 30 juin 1914. — III. Le classique français... Schéma du cours de l'année 1920-1921 restitué d'après des notes contemporaines. — *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*, décembre 1959.

— Chomette-Tasca (Liliane). — Tibi, pater mi humanissime. — *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*, décembre.

— Tuzet (Hélène). — Pour le centenaire de la naissance de P. D. (22 novembre 1859)... la rencontre de Cerisy. — *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*, décembre.

Destutt de Tracy. — Voir : *Stendhal.*

Du Camp (M.). — Voir : *Flaubert (G.).*

Dumas (A.), père. — * A. D. — *Voyage en Russie.* Préface par André Maurois. Établissement du texte, notes et introduction par Jacques Suffel. — Hermann, 1960.

— Boyer (Ferdinand). — A. D. historien de Garibaldi. — *RLMC*, dicembre 1959.

— Brogan (D. W.). — D. and French history. — *The Dumasian*, n° 11, August.
— Morley (Malcolm). — Adah the actress. — *The Dumasian*, n° 11, August.
— Nielsen (Aksel J.). — D. — Mérimée [deux traductions d'un fragment de Pouchkine]. — *The Dumasian*, n° 11, August.
— Plummer (Richard W.). — A. D., père. A bibliography of English translations *(continued)*. — *The Dumasian*, n° 11, August.
— Plummer (R. W.). — D.'s. wandering Jew. — *The Dumasian*, n° 11, August.

Elskamp (M.). — Gevers (Marie). — La mort de Max E. et la création de l'Œdipe de Gide, à Anvers, le 10 décembre 1931. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, n° 1.

Flaubert (G.). — Rousset (Jean). — *Madame Bovary* ou le « livre sur rien ». Un aspect de l'art du roman chez F. : le point de vue. — [In] * Saggi e ricerche di letteratura francese. Vol. I. — Milano, 1960.
— Suffel (Jacques). — A propos d'un exemplaire de l'*Éducation sentimentale*. F. et Du Camp. — *Le Livre et l'estampe*, n° 22.
— West (C. B.). — F. and Baudelaire : an echo of « Une charogne » in *Bouvard et Pécuchet* ? — *MLR*, July.
— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (Spaziani), *Zola (E.)*.

Fontanes (L. de). — Voir : *Chateaubriand.*

France (A.). — Psichari (Lucien). — A. F. et les instituteurs. — *E*, avril-mai.
— Rat (Maurice). — Hommage à M. Bergeret. — *FL*, 3 septembre.
— Voisin (Pierre). — A. F., marchand d'antiquités. — *Revue de l'ameublement et des industries du bois*, mai.

Fromentin (E.). — Wais (Kurt). — Die Existenz als dichterisches Thema im F.s *Dominique*. — [In] * Französische Marksteine von Racine bis St John-Perse. — Berlin, 1958.

Gautier (Th.). — Spink (Gerald W.). — Th. G.'s architectural tastes. — *MLR*, July.
— Wais (Kurt). — Th. G. und sein Roman *Jean und Jeannette* [préface pour une traduction allemande, 1954]. — [In] * Französische Marksteine von Racine bis St. John-Perse. — Berlin, 1958.
— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (Spaziani), *Baudelaire.*

Giraud (A.). — Mabille de Poncheville (A.). — Le centenaire d'Albert G. — *La Croix*, 7-8 août.

Goncourt (E. et J. de). — Hutter (Manfred). — Phantasie und Realismus in den Schriften der G. — Diss. Frankfurt, 1959.
— Voisin (Pierre). — Le grenier des G. — *Revue de l'ameublement et des industries du bois*, avril.
— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (Spaziani), *Huysmans (J.-K.)*.

Gourmont (R. de). — Vaneille (Jean-Louis). — R. de G., le philosophe et l'artiste (1858-1916). — *Le Pays d'Argentan*, juin.

Guérin (M. et E. de). — Une lettre de Maurice de G. [3 septembre 1838]. — *L'Amitié guérinienne*, n° 2, avril-juin.
— Ritter (Raymond). — Cauterets commémore le passage d'Eugénie de G. — *Pyrénées*, juillet-septembre.

Guiches (G.). — Dumesnil (René). — G. G. (1860-1935). — *Le Bouquiniste français*, n° 22, août-septembre.

Heredia (J.-M. de). — * Villandry (Ariane). — H., poète de la mer, discours de réception à l'Académie des poètes de la mer. — S. l., F. P. L., 1960.

Hugo (V.). — Barineau (Elizabeth). — *Les Feuilles d'automne* : l'intime et l'universel. — *MP*, August.

— Delalande (Jean). — Une amoureuse de V. H. [les six lettres de « Claire », 1851]. — *FL*, 9 juillet.

— Lettres inédites de V. H. retrouvées et commentées par Henri Guillemin [avec une lettre inédite de V. Schœlcher, 29 décembre 1854, contenant quelques lignes de V. H.]. — *JG*, 27-28 août, 3-4 septembre.

— Huard (Georges). — V. H. et les *Caprices* de Goya [avec une lettre de Michel Florisoone]. — *Gazette des Beaux-arts*, septembre.

— Koch (Herbert). — Zu V. H^s politischer Tätigkeit. — *ZFSL*, Juni.

— Proulx (Alfred C.). — Les sonnets de V. H. — *Revue de l'Université d'Ottawa*, juillet-septembre.

— Voisin (Pierre). — V. H., ébéniste. — *Revue de l'ameublement et des industries du bois*, janvier.

— Voir : *Victor-Hugo (François)*.

Huysmans (J.-K.). — J.-K. H. — Une page retrouvée [« L'Épave », publiée dans l'*Éclair*, septembre 1877]. — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, n° 39.

— Daoust (Joseph). — J.-K. H. et Maredsous. Documents inédits. — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 39.

— Desjardins (Jean-F.). — Dossiers huysmansiens aux Archives nationales. Affaire Naundorff. Affaire Tissot. *La Comédie humaine. Marthe.* — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 39.

— Lambert (Pierre). — Une note inédite de H. sur l'Académie des Goncourt. — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 39.

— Vanwelkenhuyzen (Gustave). — J.-K. H. et Émile Verhaeren. Lettres inédites. — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 39.

— La Varende et H. [extraits de deux lettres de La V. à G.-U. Langé, 26 décembre 1936, 9 octobre 1948]. — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 39.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (Lettres à O. Redon).

Jacquemont (V.). — Chinard (Gilbert). — Les expériences américaines de V. J. — [In] * Jacquemont (« Les Grands naturalistes français »). — Paris, Muséum d'histoire naturelle, 1959.

— Duprat (M^me G.). — Vie de J. Abrégé chronologique. — [In] * Jacquemont...

— Josserand (Pierre). — J. et Mérimée. — [In] * Jacquemont...

— Michel (François). — J. et Stendhal. Texte établi et annoté par Yves Laissus. — [In] * Jacquemont...

— Villenoisy (Henri de). — Adélaïde Schiasetti ou la chanson du mal-aimé. — [In] * Jacquemont...

Lacordaire (le P. H.-D.). — * L. — Vie de S^t Dominique. Présentation de M.-D. Chenu, O. P. — Éd. du Cerf, 1960.

Laforgue (J.). — Pautasso (Sergio). — L'ironia di Laforgue. — *Il Caffè*, aprile-maggio.

— Wurmser (André). — La complainte du pauvre jeune homme qui devrait avoir cent ans. — *LF*, 18-24 août.

— Points de vue sur J. L. [par Yanette Délétang-Tardif, Paul Neuhuys, Henry Fagne, etc...]. — *Le Journal des poètes*, août-septembre.

Lamartine (A. de). — Larroutis (M.). — Sources lamartiniennes. I. L. et Quinet. — II. L. et Ballanche. — *RHLF*, avril-juin.

Lamennais (F. de). — Carmignani (Renato). — Simpatie lamennesiane nella citadella cattolica [L. Valeriani, A. De Luca à G. Vai, cf. Fondo Vai, Archivio antico del Comune di Prato]. — *Il Risorgimento*, giugno.

— Sancipriano (Mario). — Ricerche storiche. II. Il pensiero di L. in Italia. — *Giornale di metafisica*, 15 marzo-aprile 1959.

— Simon (Chanoine A.). — L. et la Belgique. — *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, n° spécial consacré aux Journées franco-belges, 31 octobre, 1er-3 novembre 1959 [1960].

— Stefanowska (Zofia). — Mickiewicz et L. de 1830 à 1834 [en polonais]. — [In] * Adam M. 1855-1955. — Wroclaw. Warszawa, Polska Akademia nauk, 1958.

— Stearns (Peter N.). — The nature of the *Avenir* movement (1830-1831). — *The American historical review*, July.

— Vier (Jacques). — Deux destinées sacerdotales : Jean et Félicité de L. — *La Pensée catholique*, n° 66.

— Voir : *Chateaubriand.*

Latouche (H. de). — Missoffe (Michel). — Le duel Piscatory-H. de L. — *RDM*, 15 septembre.

La Villemarqué (Th. de). — * Gourvil (Francis). — Th. Hersart de La V. (1815-1895) et le *Barzaz-Breiz* (1839, 1845, 1867). Origines, éditions, sources, critique, influences. Thèse pour le doctorat d'Université (Faculté des lettres de Rennes). — Rennes, Impr. Oberthür ; l'auteur, B.P. 33, Morlaix, 1960. [Voir C. R. de Jean Maillard, *Revue de musicologie*, juillet.]

Lemaître (J.). — Courville (Xavier de). — Le pastiche et la parodie chez J. L. — *CAIEF*, n° 12, juin.

Loti (P.). — Calmels (J.-M.). — P. L. jusqu'à *Pêcheur d'Islande*. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 15 mai.

— Ferrière (Commt). — P. L. et la marine. — *Cahiers P. L.*, n° 30 [publié aussi dans *La Vie militaire*, 13, 20 mai].

— Millward (Keith G.). — Mme Adam et les débuts de P. L. — *Cahiers P. L.*, nos 30, 31.

Maeterlinck (M.). — Andrieu (Jean-Marie). — Actualité de M. — *Synthèses*, août.

— Billy (André). — C'est Rodenbach qui a « découvert » M. [lettre de Lucien Christophe]. — *FL*, 17 septembre.

— Hermans (Dr Georges). — C'est Mallarmé qui *découvrit* M. — *Le Livre et l'estampe*, n° 22.

— Thérive (André). — M. bientôt centenaire. — *RDM*, 1er juillet.

Maistre (J. de). — Chamaraud (Marcel). — J. de M., substitut dans un procès d'arsenic à Chambéry, en 1777. — *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon*, 1959.

Mallarmé (S.). — * S. M. — *Ouverture ancienne d'Hérodiade*. A cura di Nicola Di Girolamo. — Siena, Casa Editrice Maia, 1959.

— Chadwick (C.). — M. et la tentation du lyrisme. — *RHLF*, avril-juin.

— Chisholm (A. R.). — M.'s Edens. — *AUMLA*, May, November.

— Graaf (Daniel A. de). — La genèse d'un poème en prose de M. — *Synthèses*, juin-juillet.

— Noulet (Émilie). — Du nouveau sur M. ? [à propos des travaux de G. Davies, L. Cellier, et de l'édition de la *Correspondance* par H. Mondor et J.-P. Richard]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, n° 2.

— Noulet (E.). — M. et la musique. — *CS*, n° 357, septembre-octobre.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (Lettres à O. Redon), *Maeterlinck (M.)*.

Maupassant (G. de). — G. de M. — Lettres à son médecin, publiées par Pierre Borel. — *Les Œuvres libres*, n° 165, février.

— Delaisement (Gérard). — Histoire de deux chroniques : M. et l'enfant. — *Les Cahiers naturalistes*, n° 14.

— Spaziani (Marcello). — Sulle tracce di M. a Roma. — *Studi romani*, maggio-giugno.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (Spaziani).

Mérimée (P.). — Borton (Samuel). — A note on P. M. : Not de *Clara Gazul* but *Delécluze*. — *MLN*, April.

— Genty (Maurice). — Jean-François Maure (1796-1880). — *La Presse médicale*, 3 septembre.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (Spaziani), *Dumas (A.) père*, *Jacquemont (V.)*, *Sand (G.)*.

Michelet (J.). — * J. M. — Les Femmes de la Révolution. Édition annotée par Pierre Labracherie et Jean Dumont. Textes de présentation de P. Bessand-Massenet et de P. Labracherie. — Hachette, 1960.

— Cuzacq (René). — Traversées des Landes. I. Par J. M. (1835). — II. Par H. Taine (1855-1856). — *Bulletin de la Société de Borda*, 1^er trimestre.

Mistral (Fr.). — * Chini (Mario). — Primo incontro con Federico M., 1904, pagine estratte... dei suoi ricordi autobiografici. — S^t Rémy-de-Provence, impr. de l'Escolo dis Aupiho, 1960. [Supplément à *Fe*, n° 187, automne 1959.]

— * Jenatton (E.). — *Mireille*, poème religieux et théologique. Introduction de Léon Inard. — Aix-en-Provence, Éditions provençales, 1959.

— * Joseph (Roger). — Pour les cent ans de *Mirèio*. En évoquant F. M., causerie donnée le... 28 octobre 1959... [à] Orléans. — Orléans, 1959, l'auteur.

— Bribot (D^r). — La musique dans *Mirèio* et la musique dans *Mireille*. — *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan et du Var*, 1959.

— Lignières [Camille]. — M. et les Catalans. — *Bulletin des séances de l'Académie de Nîmes*, 3^e-4^e trimestre 1959.

— R. R. [Ritter]. — Léon Bérard et F. M. [lettre de L. B. au bâtonnier Étienne Boudon, 19 janvier 1942]. — *Pyrénées*, juillet-septembre.

Monnier (H.). — Marrast (Robert et Denise). — Un dramaturge mal connu : H. M. — *Théâtre populaire*, 2^e trimestre.

Moréas (J.). — Salmon (André). — Un dandy bohême. — *NL*, 1^er septembre.

Nerval (G. de). — * G. de N. — *Aurélia*, accompagné de : les Nuits d'octobre, Promenades et souvenirs et la Pandora. Étude biographique par Jacques Suffel. Texte établi et annoté par Monique Cornand... [Bibliographie par Jacqueline Zeugschmitt]. — Paris, Nouvelle Librairie de France, 1959.

— Humphrey (George). — G. de N. ou le retour à l'innocence. — *Le Bayou*, n° 81-82, printemps-été.

Nodier (Ch.). — Dargaud (Marius). — Une filleule de M^me^ N. à l'Arsenal [Louise Charve]. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

— Kies (Albert). — Imitation et pastiche dans l'œuvre de Ch. N. — *CAIEF*, n° 12, juin.

— Richard Oliver (A.). — Ch. N. and the M^is^ de Sade. — *MLN*, June.

— Voir : *Chateaubriand.*

Pirmez (O.). — * Champagne (Paul). — Quelques inédits d'O. P. Textes et dessins. — Bruxelles, Labor, 1959.

Ponsard (Fr.). — Voir : *Agoult (C^tesse^ d').*

Quinet (E.). — Voir : *Lamartine (A. de).*

Rémusat (Ch. de). — Ch. de R. — Entretiens avec Cavour (novembre 1860 et janvier 1861), [texte inédit] présenté par Ch.-H. Pouthas. — *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin.

Renan (E.). — Pommier (Jean). — Documents nouveaux sur la crise religieuse de R. — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 2^e^ semestre 1959.

— Voir : *XIX^e^ siècle. Divers* (Spaziani), *Chateaubriand.*

Renard (J.). — * J. R. — Journal. 1887-1910. Texte établi par Léon Guichard et Gilbert Sigaux. Préface, chronologie et index par Gilbert Sigaux (« Bibliothèque de la Pléiade »). — Gallimard, 1960.

— Descaves (Pierre). — J. R., « gris de perle ». — *Le Bouquiniste français*, n° 21, juillet.

— Mignon (Maurice). — J. R. — *RDM*, 15 juillet.

— A propos d'un anniversaire. Les trois combats de J. R. — *Les Cahiers français*, août-septembre.

Rimbaud (A.). — * Index du vocabulaire du symbolisme. Vol. 7 : Index des mots de *Une saison en enfer* de R. — C. Klincksieck, 1960.

— Aliès (Marie-Claire). — Les hantises et leurs images dans les *Illuminations*. Le poids du monde. Hantise de son absence [extrait D E S : Étude du poème en prose dans les *Illuminations*]. — *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*, mars.

— Bernard (M^me^ Suzanne). — La palette de R. — *CAIEF*, n° 12, juin.

— Graaf (Daniel A. de). — L'apport de R. aux *Romances sans paroles*. — *RLV*, n° 2.

— Mauriac (François). — Poésie et solitude. — *FL*, 10 septembre.

— Nicoletti (Gianni). — R. e la sua « fortuna » in Italia. — *RLMC*, dicembre.

— Souyris (Pierre). — A la recherche d'une méthode critique pour étudier R... — *Revue de la Méditerranée*, janvier-avril.

Rod (Ed.). — Delhorbe (Cécile-René). — Une amitié littéraire : Ed. R. et Nancy Vuille. — *JG*, 20-21 août.

Rodenbach (G.). — Warmoes (Jean). — Le Musée de la littérature [inventaire des documents et des manuscrits d'auteurs belges acquis ou reçus par l'Académie et la Bibliothèque royale : don G. R., 1^re^ partie]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, n° 2.

— Voir : *Maeterlinck (M.).*

Saint-Simon (C^te^ C.-H. de). — Spies (Wolfgang). — Recht und Staat bei S.-S. (« Schriften zur Rechtslehre und Politik ». Bd. 25). — Bonn, H. Bouvier u. Co. Verlag, 1959.

— Jouanne (René). — Le comte de S.-S., le comte de Redern et Louis Dubois. — *Le Pays bas-normand*, n° 1.

Sainte-Beuve. — Bonnerot (Jean). — S.-B. bibliophile. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

— Regard (Maurice). — S.-B., romancier de l'égotisme. — *Revue de la Méditerranée*, janvier-avril.

— Salvatores (Maria Gaetana). — I *Portraits de femmes* di S.-B. — *LM*, maggio-giugno.

— Switzer (Richard). — S.-B. and the Ottocento. — *Italica*, June.

— Vier (Jacques). — Infortune et grandeur de Joseph Delorme. — *L'École* (Second cycle et propédeutique. Enseignement littéraire), 10 septembre.

— Voir : *XIX^e^ siècle. Divers* (Spaziani).

Sand (G.). — Colfs Chainaye (Denise). — Frédéric Chopin et la fille de G. S. — *Le Monde*, 25 août.

— Cordroc'h (Marie). — Répertoire des lettres publiées de G. S., *suite* [mars 1848-octobre 1851]. — *RHLF*, avril-juin.

— Lubin (Georges). — Une journée de G. S. — *NL*, 25 août.

— Voir : *Balzac (H. de)*.

Schwob (M.). — Thiébaut (Marcel). — M. S. — *RP*, octobre.

Sismondi. — Pellegrini (Carlo). — S. e Napoleone. — [In] * Ginevra e l'Italia. — Firenze, Sansoni, 1959.

Staël (M^me^ de). — Crowley (F. J.). — M^me^ de S. and the Pastorets. — *FS*, July.

— Les quarante ans de M^me^ de S. [Barante et M^me^ de S.] Documents inédits présentés par Henri Guillemin. — *FL*, 16 juillet.

— Voir : *Constant (B.)*.

Stendhal. — * S. — *Rome, Naples and Florence.* Translated by Richard N. Coe. — London, John Calder, 1959. [Voir C. R. de V. del Litto, *SC*, 15 juillet.]

— S. — Lettres écrites de Méry-sur-Seine sur la Constitution. Présentation de Henri-François Imbert.— *NRF*, septembre.

— Alciatore (Jules C.). — S. lecteur de *La Pucelle*. — *SC*, n° 8, 15 juillet.

— Coe (Richard N.). — Le baron Félix de Meyendorff chez Donato Bucci. — *SC*, n° 8, 15 juillet.

— Coe (R. N.). — S. and « Frau Mozart ». — *Proceedings of the Leeds philosophical Society. Literary and historical section*, vol. VIII, part IV [signalé dans *SC*].

— Garcin (Philippe). — « Arrigo Beyle, milanese ». — *NRF*, août, septembre.

— Girard (René). — S. and Tocqueville. — *The American Society Legion of honor magazine*, n. 2.

— Higson (Judith). — Quelques héroïnes de S. — *La Revue de l'Université Laval*, juin.

— Kotchetkova (Tatiana). — S., Viazemski et les décabristes [traduit de *Voprosy Literatoury*, n° 7, juillet 1959]. — *SC*, n° 8, 15 juillet.

— Litto (V. del). — Un amour de S. : Giulia (iconographie inédite). — *SC*, n° 8, 15 juillet.

— Mars (Francis L.) et Bruel (André). — S. et David d'Angers. Autour d'une lettre inédite [17 juin 1834, Bibliothèque municipale d'Angers, S. M., 11]. — *SC*, n° 8, 15 juillet.

— Mars (Francis L.). — S., passant de la Côte d'Azur [complète l'article publié dans *SC*, n° 6]. — *Nice historique*, octobre-décembre 1959.

— Moignet (Gérard). — Suivons S. en Italie. — *Revue de la Méditerranée*, janvier-avril.

— Parc (Yves du). — Destutt de Tracy, S. et *De l'amour*. — *SC*, n° 8, 15 juillet.

— Prévost (Jean). — Essai sur les sources de *Lamiel* [publié à Lyon en 1942, hors commerce]. — *MF*, juillet.

— Vermale (François). — L'Académie delphinale et S. en 1847. — *Pages libres des écrivains dauphinois*, mars.

— Voir : *Jacquemont (V.)*.

Taine (H.). — * H. T. — Vie et opinions de M. Frédéric Thomas Graindorge [Introduction par Ph. Van Tieghem]. — Hachette, 1959.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (Spaziani), *Michelet (J.)*.

Tocqueville (A. de). — Voir : *Stendhal*.

Töppfer (R.). — Avezou (Robert). — Avec T. en Dauphiné. — *Procès-verbaux mensuels de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'archéologie*, octobre-décembre 1959.

Verhaeren (E.). — Hauriac (Marcel). — Esquisse d'un portrait. E. V. — *La Voix des poètes*, n° 2, octobre-décembre 1959.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (Lettres à O. Redon), *Huysmans (J.-K.)*.

Verlaine (P.). — Un billet de V. [à P. Claudel, 19 janvier 1891]. — *Cahiers P. Claudel*, n° 2.

— Fortassier (Pierre). — V., la musique et les musiciens. — *CAIEF*, n° 12, juin.

— Graaf (Daniel A. de). — Documents ignorés relatifs à P. V. — *RLV*, n° 3.

— Manoll (Michel). — P. V. vu par un de ses contemporains [d'après les notes inédites du poète Émile Boissier, 1895-1896]. — *Pensée française*, octobre.

— Soral (René). — V., poète de l'homophilie. — *Arcadie*, n° 79-80, juillet-août.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (Lettres à O. Redon), *Rimbaud (A.)*.

Vermenouze (A.). — * Arsène V., 1850-1910. Exposition organisée pour le cinquantenaire de sa mort. Aurillac. Archives départementales, mai-août 1960. Avant-propos d'Abel Beaufrère. Introduction de Jean Mazières. [Catalogue rédigé par Léonce Bouyssou et Anne-Marie Royer]. — Aurillac, Impr. moderne, 1960.

— Got (Armand). — A. V., le Mistral de l'Auvergne. — *LF*, 25-31 août.

— Mazières (Jean). — Un anniversaire : A. V., poète de l'Auvergne. — *La Croix*, 29-30 mai.

Verne (J.). — Métral (Maurice). — J. V. en Valais. — *JG*, 27-28 août.

Victor-Hugo (Fr.). — Fort (J.-B.). — François V.-H., traducteur de Shakespeare. — *Études anglaises*, avril-juin.

Villiers de l'Isle-Adam. — * V. de l'I.-A. — *Axël*. Introduction et notes de Pierre Mariel (« Littérature et tradition ». 1). — La Colombe, 1960.

— Raitt (A. W.). — V. de l'I.-A. et l'illusionnisme. — *CAIEF*, nº 12, juin.

Vinet (A.). — Voir : *XVIIIe siècle. Divers.*

Vogüé (Vte E.-M. de). — Bordeaux (Henry). — Il y a cinquante ans, disparaissait E.-M. de V., voyageur, romancier, journaliste. — *NL*, 31 mars.
— Ormesson (Wladimir d'). — Pour le cinquantenaire de sa mort : E.-M. de V. — *FL*, 13 août.

Zola (E.). — * Guillemin (Henri). — Z., légende ou vérité ? — Julliard, 1960.
— * Menichelli (Giancarlo). — Bibliographie de Z. en Italie (Publications de l'Institut français de Florence. 4e série. Essais bibliographiques. Nº 3). — Institut français de Florence, 1960.
— Chemel (Henri). — Z. collaborateur du *Sémaphore* de Marseille, 1871-1877 (I). — *Les Cahiers naturalistes*, nº 14.
— P. C. — Bonnetain a regretté le manifeste des Cinq [extrait d'une lettre inédite de Paul B., à G. Geffroy, 21 juillet 1898]. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 14.
— Gauthier (E.-Paul). — Z. as imitator of Flaubert's style. — *MLN*, May.
— Paraf (Pierre). — E. Z. et l'instituteur. — *E*, avril-mai.
— Ternois (René). — Z. et Verga. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 14.
— Vanderlip (Eldad Cornelis). — Fate in the novels of Z. and Couperus : a comparison with the Greek concept of fate [Thèse University of Southern California, 1959]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, n. 4, October 1959.
— Voir : *Chevrillon (A.)*.

XXe SIÈCLE

Divers. — * Sérant (Paul). — Le Romantisme fasciste [A. de Chateaubriant, P. Drieu La Rochelle, R. Brasillach...]. — Fasquelle, 1950.
— * Anthologie des écrivains morts à la guerre (1939-1945). Préface du maréchal Juin. — A. Michel, 1960.
— Marandon (S.). — Qui fut Mary Robinson ? [l'interprète de la France auprès du public anglais : chroniques dans le *TLS* ; Agnes Mary R., ou Mary Darmesteter ou Mary Duclaux]. — *Les Langues modernes*, mai-juin.
— Pellegrini (Carlo). — Le riviste fiorentine del primo Novecento e gli scrittori francesi contemporanei. — [In] * Saggi e ricerche di letteratura francese. Vol. I. — Milano, 1960.

Mélanges. — * Debenedetti (Giacomo). — Saggi critici. 3a serie [Gide, Proust, Valéry]. — (La Cultura. Storia, critica, testi. 1). — Milano, Il Saggiatore, 1959.

Mémoires. Souvenirs. — * Bordeaux (Henry). — L'Amour de la terre et de la maison (Coll. « Les auteurs juges de leurs œuvres »). — Wesmael-Charlier, 1960.
— * Fillacier (Sylvette). — Chante-Cigale. — Éditions de la Table ronde, 1960.
— * Henriot (Émile). — On n'est pas perdu sur la terre. — Plon, 1960.
— * Martin du Gard (Maurice). — Les Mémorables. Tome II : 1924-1930. — Flammarion, 1960.

— Picard (Gaston). — Ah ! vous voulez des souvenirs ! — *Nation nouvelle* (Montréal), juin-juillet 1959.

Théâtre. — Antoine (André-Paul). — Les mises en scène shakespeariennes d'Antoine. — *Études anglaises*, avril-juin.
— Bigeard (G.). — Les inquiétudes métaphysiques dans le théâtre français contemporain — *L'École*, 10 septembre, 22 octobre.
— Davril (Robert). — Les pionniers [Antoine, Lugné-Poë, Gémier]. — *Études anglaises*, avril-juin.

Alain-Fournier. — * A.-F. — *The lost domain* (Le Grand Meaulnes). Translated from the French by Frank Davidson. With an introduction by Alan Pryce-Jones (« The World's classics ». N. 569). — London, Oxford University Press, 1959.

Alibert (F.-P.). — Maurette (Michel). — Le poète F.-P. A. — *RDM*, 15 septembre.

Antoine (A.). — Voir : *XX^e siècle* (Théâtre).

Apollinaire (G.). — Bailbé (Jean). — G. A. — *Vie enseignante*, mai.
— Bovo (Dante). — A. Polacco d'Italia. — *Il Mondo*, 23 agosto.
— Fernández Almagro (M.). — A. en España. — *La Vanguardia* (Barcelona), 3 de agosto.

Aragonnès (Cl.). — Méraville (Marie-Aimée). — Claude A. — *Revue de la Haute-Auvergne*, janvier-juin.
— Méraville (Marie-Aimée). — C. A. ou Marguerite Teilhard-Chambon. — *L'Auvergne littéraire*, 3^e trimestre 1959.

Artaud (A.). — Poulet (Robert). — Le vrai et le faux A. A. — *Rivarol*, 13 juillet.

Barbusse (H.). — Moussinac (Léon). — *Le Feu.* — *Nouvelle Revue critique*, août-septembre.
— Paraf (Pierre). — Jésus et B. — *LF*, 25-31 août.
— Vidal (Annette). — H. B. et les instituteurs. — *E*, avril-mai.

Barrès (M.). — B. avant B. Quatre lettres inédites [1880-1882]. — *NL*, 1^er septembre.

Baty (G.). — Jacquot (Jean). — Théâtre et poésie : G. B. et les Élisabéthains. — *Études anglaises*, avril-juin.
— Pélandre (Henri). — G. B. Aux frontières du silence [suivi d'une prière inédite de G. B., 11 juillet 1917]. — *Cahiers de l'Athénée*, 1957-1959 [chez Audin, à Lyon].

Beauduin (N.). — Billy (André). — Nicolas B., l'enthousiaste. — *FL*, 24 septembre.

Bergson (H.). — * Guitton (Jean). — La vocation de B. (Coll. « Vocations »). — Gallimard, 1960.
— X^e Congrès des Sociétés de philosophie de langue française. Hommage solennel à H. Bergson, 19 mai 1959 [par Jean Hyppolite, Marcel Bataillon, G. Berger, G. Marcel, M. Merleau-Ponty, J. Wahl, V. Jankélévitch]. — *Bulletin de la Société française de philosophie*, janvier-mars.

— Besnier (Ch.). — Sur B. « perdu et retrouvé ». — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 15 mai.

— Brun (Jean). — B., philosophe de la coïncidence. — *Critique*, juin.

— Cain (Julien). — B. président de la Commission internationale de coopération intellectuelle. — *Proceedings of the American philosophical Society*, August 1960.

— Camilucci (Marcello). — La madre di B. — *L'Osservatore romano*, 28 settembre.

— Casas (Manuel Gonzalo). — Bergson y el sentido de su influencia en América. Bibliografia hispanoamericana de B. — *Humanitas* (Tucuman), 1959, nº 12. [Voir aussi : Bibliografia bergsoniana in Spagna e nell'America latina, *Giornale di metafisica*, 15 novembre-dicembre 1959.]

— Chaix-Ruy (J.). — L'exigence morale dans la philosophie d'H. B. — *Giornale di metafisica*, 15 novembre-dicembre 1959.

— Deshayes (M.-L.). — La morale bergsonienne. — *Les Humanités* (Classes de lettres. Sections classiques), avril.

— Devaux (André A.). — Aspects de la pédagogie de B. — *Synthèses*, août.

— Dyserinck (Hugo). — Die Briefe H. Bs an Graf Hermann Keyserling. — *Deutsche vierteljahrschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, H. 2.

— Guitton (Jean). — La mère de B. — *FL*, 28 mai.

— Mathieu (Vittorio). — Scienza e metafisica in B. — *Giornale di metafisica*, 15-novembre-dicembre 1959.

— Mathieu (Vittorio). — Bibliografia bergsoniana in Francia (1945-1959), in Germania (1945-1959)... — *Giornale di metafisica*, 15 novembre-dicembre 1959.

— Miéville (H.). — La philosophie religieuse de B. Questions de méthode. — Bâle, Verlag für Recht und Gesellschaft, 1959. [Extr. de *Studia philosophica*, 1959.]

— Vandel (Albert). — L'importance de l'*Évolution créatrice* dans la genèse de la pensée moderne. — *Revue de théologie et de philosophie*, nº 2.

— Vigone (Luciana). — Bibliografia bergsoniana in Italia. — *Giornale di metafisica*, 15 novembre-dicembre 1959.

— Wolff (Edgard). — D'un progrès dialectique dans la pensée de B. : changement, mémoire, durée. — *Archives de philosophie*, octobre-décembre 1959.

Brasillach (R.). — La bataille de *La Reine de Césarée*. — *Cahiers des amis de R. Brasillach* [nº spécial], nº 8, février.

— Voir : *XXe siècle. Divers.*

Cadou (R.-G.). — Gaucheron (Jacques). — La poésie institutrice [...R.-G. C.]. — *E*, avril-mai.

Camus (A.). — * La justice selon A. C. Discours de M. [le président] Devismes. Cour d'appel de Caen, Séance solennelle de rentrée du 16 septembre 1959. — Melun, Impr. administrative, 1960.

— Benamou (Michel). — Romantic counterpoint : nature and style. — *YFS*, nº 25.

— Brée (Germaine). — A grain of salt. — *YFS*, nº 25.

— Brombert (Victor). — *The Renegade* or the terror in the absolute. — *YFS*, nº 25.

— Champigny (Robert). — The comedy of ethics. — *YFS*, nº 25.

— Couch (John Philip). — C. and Faulkner : the search for the language of modern tragedy. — *YFS*, nº 25.

— Darzins (John). — Transparence in C. and Kafka. — *YFS*, nº 25.
— Doubrovsky (Serge). — La morale d'A. C. — *Preuves*, octobre.
— Doubrovsky (S.). — Sartre and C. : a study in incarceration. — *YFS*, nº 25.
— Durán (Manuel). — C. and the Spanish theatre. — *YFS*, nº 25.
— Ehrmann (Jacques). — C. and the existentialist adventure. — *YFS*, nº 25.
— Espiau de la Maëstre (André). — Die Revolte des A. C. Zum Tod des Dichters und Denkers eines atheistischen Humanismus. — *Wort und Wahrheit*, April.
— Fernández (Guido). — La muerte de C. — *Revista de filosofía de la Universidad de Costa Rica*, enero-junio.
— Fernández Santos (Francisco). — Requiem por un hombre. — *Indice de artes y letras*, enero.
— Fletcher (Virginia). — A. C., prix Nobel. — *Comptes rendus de l'Athénée louisianais*, mars.
— Folliet (Joseph). — Inventaire après décès [A. C.]. — *Chronique sociale de France*, 30 juin.
— Hall (H. Gaston). — Aspects of the absurd. — *YFS*, nº 25.
— Hartman (Geoffrey H.). — C. and Malraux : the common ground. — *YFS*, nº 25.
— Howlett (J.). — A. C. — [In] * Écrivains d'aujourd'hui. 1940-1960. Dictionnaire anthologique et critique. — Grasset, 1960.
— Hudon (Louis). — *The Stranger* and the critics. — *YFS*, nº 25.
— Joyaux (Georges J.). — A. C. and North Africa. — *YFS*, nº 25.
— Lewis (R. W. B.). — *Caligula* : or the realm of the impossible. — *YFS*, nº 25.
— Minor (Anne). — The short stories of A. C. — *YFS*, nº 25.
— Noyer-Weidner (Alfred). — A. C. im Stadium der Novelle (*L'Exil et le Royaume*). — *ZFSL*, H. 1-2, Juni.
— Ocampo (Victoria). — Dos amigos : ... A. C., frances y africano. — *Sur*, marzo-junio.
— Paepcke (Fritz). — A. C. und der Friede. — *Eckart*, Januar-März.
— R. P. [Ricardo Paseyro]. — C. massacre Calderón. — *Cahiers des Saisons*, nº 20.
— Peyre (Henri). — C. the Pagan. — *YFS*, nº 25.
— Pitou (Spire). — Some notes on A. C. — *Books abroad*, Spring.
— Rothera (H.). — A tribute to A. C. — *Modern Languages*, June.
— Rubé (Pierre). — Who was A. C. ? — *YFS*, nº 25.
— Simon (John K.). — The glance of idiots : the novel of the absurd. — *YFS*, nº 25.
— Viggiani (Carl A.). — C. and the Fall from Innocence. — *YFS*, nº 25.
— C. A. V. [Viggiani]. — C. and *Alger républicain*, 1938-1939 [bibliographie de ses articles]. — *YFS*, nº 25.
— Weinberg (Kurt). — The theme of Exile. — *YFS*, nº 25.
— Ziolkowski (Theodore). — C. in Germany, or the return of the prodigal son. — *YFS*, nº 25.
— Propos sur A. C., avec René-Jean Clot, Jean Pelegri, Marcel Moussy et Jean-Claude Brisville, recueillis par Jacques Bitoun. — *Monde et France*, nº 16, avril.

Carco (Fr.). — Hommage à Fr. C. [par Roland Dorgelès, P. Mac Orlan, G. Bauër, Ph. Chabaneix, R. Houdelot, Marc Berthomieu, Fr. Pottecher]. — *La Voix des poètes*, nº 3, janvier-mars.

Chateaubriant (A. de). — Voir : *XX^e siècle. Divers.*

Chevrillon (A.). — H. M. [Mitterand]. — A. C. et l'affaire Dreyfus. Lettre inédite à É. Zola [25 février 1898]. — *Les Cahiers naturalistes*, n° 14.

Claudel (P.). — * P. C. — Œuvres complètes, publiées par Robert Mallet. 14. Théâtre. 9. [Le Livre de C. Colomb. Jeanne d'Arc au bûcher. L'Histoire de Tobie et de Sara. La Lune à la recherche d'elle-même. Le Jet de pierre. Le Ravissement de Scapin]. — Gallimard, 1958.

— * P. C. — Œuvres complètes. Tome XVII. L'Œil écoute. — Gallimard, 1960.

— * P. C. — *Connaissance de l'Est.* Nouvelle édition entièrement revue, enrichie de textes retrouvés, augmentée de « Premiers vers » et de « Vers d'exil ». — Mercure de France, 1960.

— Le rire de P. C. Introduction de Pierre Moreau. — *Cahiers P. Claudel*, n° 2. — Gallimard, 1960.

— P. C. [Textes]. I. Une exposition (inédit, 1903 ?]. — II. Au Brésil. — III. Méditation sur une paire de chaussures. — IV. Le Testament de Turelure [inédit]. — V. Jonas [inédit]. — VI. Journal [fragments]. — *Cahiers P. C.*, n° 2.

— P. C. — Lettre à Byvanck [déjà publiée par J. Fransen, *N*, 1938]. — *Cahiers P. C.*, n° 2.

— Antoine (Gérald). — L'art du comique chez C. — *Cahiers P. C.*, n° 2.

— Claudel (Pierre). — La bonne humeur claudélienne. — *Cahiers P. C.*, n° 2.

— Cocteau (Jean). — Lettre ouverte à M^me^ Nantet au sujet du burlesque dans l'œuvre de P. C. — *Cahiers P. C.*, n° 2.

— Duchêne (Pierre-Henri), o. p. — *Tête d'Or* et la conversion de P. C. I. L'interrogation. — II. La conversion. — *Nova et Vetera* (Genève), juillet-décembre.

— Foussard (Jean-Claude). — Conquête, méditation et poésie dans l'œuvre de C. — *Bulletin des jeunes de l'Association G. Budé*, n° 1, avril.

— Fumet (Stanislas). — ... De l'esprit qui chatouille, et qui enivre et qui fait rire. — *Cahiers P. C.*, n° 2.

— Ganne (Pierre). — De l'humour et de la foi. — *Cahiers P. C.*, n° 2.

— Galpérine (Ch.). — La nécessité lyrique. — *Cahiers P. C.*, n° 2.

— Ionesco (Eugène). — Ce que j'aurais voulu mieux dire. — *Cahiers P. C.*, n° 2.

— Leroy (Roger). — Notes sur le comique dans *Le Soulier de satin*. — *Cahiers P. C.*, n° 2.

— Madaule (Jacques). — Les sources du comique dans le cosmique. — *Cahiers P. C.*, n° 2.

— Petit (Jacques). — Essai d'analyse et de situation du burlesque claudélien. — *Cahiers P. C.*, n° 2.

— Roberto (Eugène). — *L'Endormie* (1886-1887). Notes et impressions sur le comique naissant. — *Cahiers P. C.*, n° 2. [Voir aussi : *Bulletin de la Société P.C.*, n° 6, février 1961].

— Stetka (Ève). — C. et la tragédie antique (I). — *Zagadnienia rodzajów literackich* [Les problèmes des genres littéraires], z. 2 (3).

— Thiébaut (Marcel). — P. C. [chronique]. — *RP*, août.

— Voir : *Verlaine (P.)*.

Colette. — Desonay (Fernand). — In memoriam Nicole Houssa, suivi de : N. H., Analyse d'un extrait du *Fanal bleu*, de C. — *RLV*, n° 1.

— Roge (Jeanne). — Les sources de C. Souvenirs inédits de deux condisciples de *Claudine*. — *La Grive*, juillet-septembre.

Copeau (J.). — Slaughter (Helena Robin). — J. C. metteur en scène de Shakespeare et des Élisabéthains. — *Études anglaises*, avril-juin.

Coulon (M.). — Nadal (André). — [Discours de réception : éloge de Marcel C.]. — *Bulletin des séances de l'Académie de Nîmes*, 3e et 4e trimestres 1959.

Drieu La Rochelle (P.). — Voir : *XXe siècle. Divers.*

Du Bos (Ch.). — Madaule (Jacques). — Ch. Du B. — *Esprit*, septembre.

Dullin (Ch.). — Ch. D. — Conférence prononcée, le 21 mai 1927, à l'Atelier. — *Association Ch. Dullin*, Bulletin, n° 1, décembre 1959.
— Henry (Hélène). — Ch. D. et le théâtre élisabéthain. — *Études anglaises*, avril-juin.
— Touchard (Pierre-Aimé). — D. et la critique. — *Association Ch. D.*, Bulletin, n° 1.

Eluard (P.). — Södergård (Osten). — Étude sur le vocabulaire de *Capitale de la douleur* de P. E. — *Studia neophilologica*, n° 1.

Gasquet (M.). — Isoard (J.). — Marie G. — *La France latine*, 1er trimestre.

Gide (A.). — * Lamsfuss (Gerd). — Der Ästhetizismus A. Gs in der Krisis der ästhetischen Bildung (« Forschungen zur romanische Philologie ». H. 7). — Münster/Westf., Aschendorff, 1959.
— Davies (John C.). — G. as literary critic. — *Modern Languages*, March 1959.
— Dufeu (R.). — Commentaire de texte. « Tiédeur de mai en Normandie » [A. G., *Journal*, 13 mai 1906]. — *Les Humanités* (Classes de lettres. Sections modernes), juillet.
— Pritchett (V. S.). — G. and the Congo. — *New Statesman*, 6th August.
— Thody (Philip). — *Les Faux-Monnayeurs* : the theme of responsibility. — *MLR*, July.
— Voir : *XXe siècle. Divers* (Mélanges), *Elskamp (M.)*.

Jammes (Fr.). — [Quatre] lettres de Fr. J. [à L. Cathlin], publiées par J. S. [Soulairol]. — *Cahiers L. Cathlin*, n° 1, décembre 1957.
— Voir : *XIXe siècle. Divers* (Lettres à O. Redon).

Jourdain (Fr.). — Cogny (Pierre). — Francis J., notre ami. — *Les Cahiers naturalistes*, n° 14.

La Varende (J. de). — Lepart (Dr J.). — La famille de l'écrivain J. de La V. — *La Province du Maine*, juillet-septembre.
— Voir : *Huysmans (J.-K.)*.

Le Dantec (Y.-G.). — Tilliette (Xavier). — Mémoire d'un poète : Y.-G. Le D. (1898-1958). — *Points et contrepoints*, juin-juillet.

Le Roy (Eug.). — Sussex (R. T.). — Eugène Le R. and Périgord. — *Modern Languages*, September 1959.

Malègue (J.). — Barjon (Louis). — Les « classes moyennes » du salut. — *Études*, septembre.

Martin du Gard (R.). — Collet (René). — Quartiers M. du G. — *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, septembre 1959, juillet 1960.
— Gugenheim (Susanna). — L'opera di R. M. du G. nella critica contemporanea francese fino al premio « Nobel » 1937. — *LM*, maggio-giugno.

Milosz (O.-V. de L.). — * Lebois (André). — L'œuvre de M. Essai. — Ed. Denoël, 1960.
— Henriot (Émile). — M. — *Le Monde*, 20 juillet.

Nizan (P.). — [P. N.] in : Le bloc-notes de F. Mauriac. — *L'Express*, 1er septembre. [Voir lettre d'Henriette N., 6 octobre.]

— Nadeau (Maurice). — P. N. deux fois mort et ressuscité. — *L'Observateur littéraire* (France-Observateur), 30 juin.

Noailles (Mme de). — Bertout (Marie). — Une visite à Mme de N. — [In] * Mélanges F. Calot. — Paris, 1960.

Péguy (Ch.). — P. — Quelques lettres inédites de guerre [présentées A. Martin]. — *ACP*, nº 80, septembre.

— Duployé (Pie), o. p. — Le *P.* de Bernard Guyon. — *ACP*, nº 79, août.

— Guillemin (Henri). — P. vrai (suite d'une enquête). — *JG*, 28-29 mai.

— Guillemin (H.). — Un autre *P.* — *L'Express*, 25 août.

— Guyon (B.). — C. R. de : Ch. P., *Œuvres en prose* (1909-1914), Paris, 1957, et de : J. Isaac, *Expériences de ma vie. I* (Paris, 1959). — *RHLF*, avril-juin.

— Henriot (Émile). — Présence et conseil de P. [C. R. de : B. Guyon, P., Hatier, 1960]. — *Le Monde*, 27 juillet.

— Thieme (Karl). — Zukunft als Wiederkunft in Ch. Ps « Theologie der Geschichte ». — *Antares*, Juni.

— P. et la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Une lettre inédite [de (Mgr.) P. Batiffol] à une dame, inconnue [26 septembre 1916]. — *ACP*, nº 80.

— Un article retrouvé sur les *Cahiers de la quinzaine*, de janvier 1905 [E. May, *Les Essais*, p. 259-264 ; note du Dr Étienne May]. — *ACP*, nº 80.

— A propos de la mort de P. et de Joseph Lotte. Une lettre de Jérôme Tharaud, soldat au 94e territorial, à Mme J. Lotte [25 janvier 1915]. — *ACP*, nº 80.

Pergaud (L.). — * L. P. — *De Goupil à Margot*, histoires de bêtes. [Préface de Pierre Gamarra. Notice bibliographique par Eugène Chatot.] — Paris, Club des amis du livre progressiste, 1960.

— Berger (Pierre). — Réédité 50 ans après son prix Goncourt... L. P. est toujours renié par son village. — *Démocratie 60*, 22 septembre.

Philippe (Ch.-L.). — Fournier (Albert). — Ch.-L. P., cinquante ans après sa mort. — *E*, septembre.

— Palmiéry (René). — Passage de Ch.-L. P. — *Pensée française*, octobre.

— Talva (François). — Évocation d'une amitié. Ch.-L. P. et le Dr Élie Faure, avec des lettres inédites. — *E*, septembre.

Plisnier (Ch.). — Christophe (Lucien). — Le souvenir de Ch. P. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, nº 2.

Pourrat (H.). — Hommage à H. P. [par Pierre Balme, Hélène Morange, Marie-Aimée Méraville]. — *L'Auvergne littéraire*, 3e trimestre 1959.

Praviel (A.). — Chabanon (Maurice). — L'Isle-Jourdain dans l'œuvre d'A. P. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 2e trimestre.

Prévost (J.). — J. P. devant ses aînés, ses contemporains [A. Maurois, M. Arland, R. Nimier, Aragon, Alain P., Françoise P., Michel P., P. Daix, P. Bost, L. Daquin, F. Nourissier, G. Sadoul...]. Images de J. P. — *LF*, 28 juillet-3 août.

— Aragon. — J. P., Baudelaire et nous. — *LF*, 28 juillet-3 août.

— Auclair (Marcelle). — Comment il m'a appris le métier de journaliste. — *LF*, 28 juillet-3 août.

— Litto (V. del). — La thèse de Lyon. Stendhal et le capitaine Goderville. — *LF*, 28 juillet-3 août.
— Prévost (Pierre). — J. P. et sa mère. — *LF*, 28 juillet-3 août.
— Voir : *Stendhal.*

Rolland (R.). — Blanchard (Maurice). — Deux lettres inédites de R. R. [à M. B., 8, 20 juin 1923]. — *E*, septembre.
— Starr (William T.). — C. R. de : Teresa di Scanno, *R.R.* (Parma, Guanda, 1957). — *CL*, Winter.

Saint-Exupéry (A. de). — Hendrickx (J.-J.). — L'énigmatique *Petit Prince*. — *La Nouvelle Revue pédagogique* (Tournai), septembre.
— Miriam Therese (Sister), c. s. j. — A. de St E. and « The little Prince ». — *Horizontes* (Ponce, Puerto Rico), abril.

Tharaud (Jérôme). — Voir : *Péguy (Ch.)*.

Thibaudet (A.). — Voir : *Montaigne.*

RENÉ RANCŒUR.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') balzacienne. *AB.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Information (L') littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) françaises. *LF.* — Lettres (Les) romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue française. *NRF.* — Nouvelles (Les) littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Stendhal-Club, *SC.* — Studi Francesi. *SF.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.* — Zeitschrift für französische Sprache und Literatur. *ZFSL.*

Le Gérant : GÉRALD MIGNOT.

Imp. en France à l'imp. WILLAUME-EGRET à Saint-Germain-Les-Corbeil en Mars 1961.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. Dépôt Légal effectué dans le 1er trimestre 1961.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie ARMAND COLIN : n° 2430.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imp. WILLAUME-EGRET : n° 1347.

2723. 17 juillet. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 août 1923, 874-875 (avec la fausse indication : Paris, à cette date G.S. est à Nohant).

2724. 19 juillet. A Charles de La Rounat. *Le XIX^e siècle*, 12 juin 1877 (frag.).

2725. S. d. [Nohant, 20 juillet 1863 d'après le texte et le carnet n. a. fr. 13657]. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1^er déc. 1896, 584 ; *S.-Sainte-Beuve*, 256. — Aut., Lov., E 899, fol. 186.

2726. Nohant, 28 juillet. A Christine Buloz. *R Savoie*, juillet-sept. 1958, 117 (court frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 276-277.

2727. 28 juillet. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 1^er oct. 1909, 542. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2728. Nohant, 28 juillet. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 265-266.

2729. Nohant, 3 août. A M. Leblois. *Corr.*, IV, 354-357.

2730. Nohant, 7 août. A M... [Édouard de Pompéry (?), à la date du 7 août, le carnet n.a.fr. 13657 donne le nom de ce correspondant]. *Lit. nas.*, 1939, n° 33-34, 710-711 (publ. traduite en russe, sans nom de destinataire). — Aut., Bibliothèque Lénine, Moscou.

2731. Nohant, 14 août. A Benjamin Gastineau. *La Loire illustrée*, n° 1, août 1863, 2 ; *Le Siècle*, 26 août 1863.

2732. 15 août. A Joseph Dessauer. *Die Heimat*, 1877, 1^re livraison, 435-436 (sous la date fausse du 15 août 1866) ; *Corr.*, IV, 358-360 (incompl.). — Aut., coll. Depruneaux.

2733. Nohant, 16 août. A Louis Ulbach. *La Vie littéraire*, 15 juin 1876 (frag. s. d.) ; *L. Ulbach, Nos contemporains*, éd. 1883, 249-251.

2734. Nohant, 17 août. A A.-L. Boué de Villiers. *Boué de Villiers, Les Martyrs d'amour, 1864*, 8-9. — Aut., coll. Depruneaux (l'aut. porte par erreur 1862, mais le texte permet de dater 1863).

2735. Nohant, 18 août. A Ladislas Mickiewicz. *Adam Mickiewicz, Drames polonais*, p. xiv et *Mélanges posthumes*, I, 13-14.

2736. Nohant, 18 août. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 266-267.

2737. Nohant, 21 août. A Adolphe Schaeffer. *AA*, 15 janv. 1900, 15-16 (le nom du destinataire est donné par le texte de présentation) ; *K*, IV, 424-426. — Aut., coll. du docteur P. Lemay.

2738. Nohant, 21 août. A [Graham, pseud. d'Arthur Stevens]. *L'Art universel* (Bruxelles), 15 févr. 1873, 7 (frag. publ. sans le nom du destinataire qui a été identifié par M. Georges Lubin).

2739. 23 août. A M. et M^me Constant Moreau. *R univ.*, juillet-oct. 1950, 218.

2740. Nohant, 26 août. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, IV, 360-361.

2741. 27 août. A Charles Poncy. *Corr.*, IV, 362. — Copie, BHVP, carton G 5921 (4).

2742. Nohant, 29 août. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 267-268.

2743. 31 août. A Charles de La Rounat. *Le XIX^e siècle*, 12 juin 1877 (frag.).

2744. 18 sept. Au même *Le XIX^e siècle*, 12 juin 1877 (frag.) ; *Gil-Blas*, 6 août 1885 (frag.).

2745. 23 sept. A M. et M^me Constant Moreau. *R univ.*, juillet-oct. 1950, 219.

2746. Nohant, 1er oct. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, IV, 363. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2747. Nohant, 2 oct. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 268-270.

2748. Nohant, 19 oct. Au même. *R Paris*, 15 nov. 1899, 271.

2749. Nohant, 19 oct. A Victor Duruy. *R lat.*, 25 mars 1903, 186-188 ; *Bulletin d'aut. Charavay*, n° 696, févr. 1957, pièce 26290 (frag.).
— 20 oct. Au même. Voir n° suivant.

2750. Nohant, 29 oct. Au même. *R lat.*, 25 mars 1903, 188 (sous la date fausse du 20 oct., cf. n.a.fr. 13657).

2751. Nohant, 31 oct. Au même. *R lat.*, 25 mars 1903, 189-190 ; *Bulletin d'aut. Charavay*, n° 696, févr. 1957, pièce 26289 (frag.).

2752. Nohant, 1er nov. A Charles de La Rounat. *Le XIXe siècle*, 12 juin 1877 (frag.).

2753. Nohant, 3 nov. A Babaud-Laribière. *Le Siècle*, 18 avril 1864.

2754. 9 nov. A Charles de La Rounat. *Le XIXe siècle*, 12 juin 1877 (frag.).

2755. Nohant, 12 nov. Au journal « La Presse ». *La Presse*, 14 nov. 1863 ; *L'Entr'acte*, 14 nov. 1863.

2756. 16 nov. A Charles de La Rounat. *Le XIXe siècle*, 12 juin 1877 (frag. publ. sous la date de mi-nov.) ; *Gil-Blas*, 9 sept. 1887 (frag. inédits sous la date du 16 nov., date confirmée par le carnet n.a.fr. 13657).

2757. Nohant, 19 nov. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, IV, 364-367 (incompl.).

2758. Nohant, 24 nov. Au même. *Corr.*, IV, 367-370.
— Fin nov. A François Buloz. Voir n° 2760.

2759. Nohant, 1er déc. A Alfred Duquesne. *A. Duquesne, Voyages autour de ma vie*, II, 439 (fac-sim.).

2760. S. d. [début déc. d'après le texte, peut-être le 2 (l. inscrite à cette date dans le carnet n.a.fr. 13657), car ne recevant pas de réponse de Buloz elle le relance le 10 (l. inédite), Buloz lui répond le 17 déc]. A François Buloz. *RI*, 10 mars 1888, 653 (frag. s. d.) ; *G. Imbault., op. cit.*, 17 (frag. en partie inédit, sous la date de fin nov.). — Aut., Lov., E 858, fol. 194-196.

2761. Nohant, 6 déc. A [P.-J. Hetzel, d'après le texte]. *R lat.*, 25 mars 1903, 185-186 (sans nom de destinataire).

2762. 12 déc. A Charles de La Rounat. *Le XIXe siècle*, 12 juin 1877 (court frag.).

2763. Nohant, 18 déc. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 271-272.

2764. 21 déc. A Charles de La Rounat. *Le XIXe siècle*, 12 juin 1877 (frag.).

2765. 23 déc. Au même. *Le XIXe siècle*, 12 juin 1877 (frag.).

2766. Nohant, 25 X [déc., c. p. La Châtre, 25 déc. 63, Limoges à Paris, 25 déc. 63]. A Émile Augier. — *Le Gaulois du dimanche*, 6 févr. 1881 ; *Corr.*, IV, 372. — Aut., Lov., E 912, fol. 182-184.

2767. Nohant, 25 X [déc.]. A Stanislas de Charnal. *Le Gaulois du dimanche*, 6 févr. 1881 ; *Corr.*, IV, 373-374 (sans nom de destinataire). — Aut., Lov., E 912, fol. 179-181 (porte le nom du destinataire).

2768. 26 déc. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1923, 305-307 (la date à tort de Paris, le 26 déc. 1863, G. S. est à Nohant).

2769. Nohant, 28 déc. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 272-273.

2770. Nohant, 28 déc. [date confirmée par le carnet n.a.fr. 13657]. A Auguste Vacquerie. *Le Temps*, 17 déc. 1880 ; *Corr.*, IV, 370 et V, 3-6 (sous la date fausse du 4 janv. 1864) ; *La Mare au diable, éd. Salomon-Mallion*, 1956, 169, note 1 (frag. cité sous la date fausse du 4 janv. 1864).

2771. S. d. [Nohant, 28 déc. 1863, l. inscrite dans le carnet n.a.fr. 13657 à la date du 29 déc.]. A Charles Poncy. *Corr.*, IV, 374-376 (sous la date du 28 déc.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 159-161.

2772. Nohant, 31 déc. A Gustave Doré. *Catalogue des dessins de G. Doré*, mars 1885, notice biographique, 34.

2773. Nohant, 31 déc. A Eugène Clerh. *Corr.*, IV, 376-377 (sous la date de 1864, mais publiée avec les l. de 1863 ; inscrite dans le carnet n.a.fr. 13657 à la date du 3 janv. 1864).

2774. S. d. [1863 (?), cette année-là deux lettres à J. Claretie sont inscrites dans le carnet n.a.fr. 13657, une le 30 janv. qui est publiée, l'autre le 21 nov., mais faute d'avoir pu examiner l'aut. nous ne pouvons adopter aucune date précise]. A Jules Claretie. *J. Claretie, Peintres et sculpteurs contemporains*, 1873, 44 (court frag. s. d.) ; *IB*, 9 juillet 1876 (frag. s. d.) ; *Galerie contemporaine, Fromentin*, mars 1877 (fac-sim. du frag.) ; *L. Gonse, E. Fromentin*, 31-32 (frag. s. d.) ; *R Paris*, 1er oct. 1909, 546 (frag. s. d.).

1864

2775. Nohant, 2 janv. A Augustine de Bertholdi. *Corr.*, V, 1-3 (l. inscrite dans le carnet n.a.fr. 13657 à la date du 3 janv.).

2776. 3 janv. A Édouard Cadol. *K*, IV, 452 (frag.). — Copies, BHVP, carton G 5921 (2) et Lov., E 923, fol. 326.
— 4 janv. A Auguste Vacquerie. Voir n° 2770.

2777. Samedi soir [Paris, 9 janv. 1864, d'après le texte confirmé par celui de l'agenda]. A Sainte-Beuve. *S.-Sainte-Beuve*, 256-257. — Aut., Lov., E 899, fol. 188.

2778. Samedi soir [Paris, 9 janv. 1864, d'après le texte confirmé par celui de l'agenda]. A Maurice. K, IV, 452-453 (frag.). — Aut., BHVP, G 1835.

2779. Lundi soir [Paris, 11 janv. 1864, d'après le texte]. A Maurice et Lina. *K*, IV, 417 (frag. s. d.) et 453-454 (frag. sous la date du 12 janv.). — Aut., BHVP, G 1831.

2780. 12 janv. A Édouard Rodrigues. *Corr.*, V, 5-9 (sous la date : Nohant, 12 janv. 1864, l'un des éléments est faux, car le 12 janv. 1864, G. S. est à Paris).
— 13 janv. A Sainte-Beuve. Voir n° 2561.

2781. Mercredi soir [13 janv., c. p. de l'env. jointe Paris, 14 janv. 64, c. p. d'arr. La Châtre, 15 janv. 64]. A Maurice et Lina. *K*, IV, 454-455 (sous la date du 14 janv.). — Aut., BHVP, G 1832.
— 14 janv. Aux mêmes. Voir n° précédent.

2782. Vendredi [15 janv. 1864, d'après le texte et celui de la l. suivante, date confirmée par l'agenda]. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 1er oct. 1909, 542-543 (publ. sous la date : vendredi). — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2783. Vendredi [15 janv. 1864, d'après le texte]. A Maurice et Lina. *K*, IV, 455-456 (frag. sous la date du 16). — Aut., BHVP, G 1834.
— 16 janv. Aux mêmes. Voir n° précédent.

2784. Mercredi 20 janv. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1923, 307.

2785. S. d. [20 janv. 1864]. A Maurice et Lina. *K*, IV, 456 (sous la date du 20 janv.). — Aut., BHVP, G 1836.

2786. Jeudi [21 janv. 1864]. Aux mêmes. *K*, IV, 457 (frag. sous la date du 22 janv. et résumé du début de cette l. sous la date du 23 janv.). — Aut. BHVP, G 1837.
— 22 et 23 janv. Aux mêmes. Voir n° précédent.

2787. Dimanche [24 janv. 1864]. A Maurice. *K*, IV, 457-458 (incompl. sous la date du 25 janv.). — Aut., BHVP, G 1839.
— 25 janv. Au même. Voir n° précédent.

2788. S. d. [vers le 25 janv. 1864, d'après le texte et celui de la l. du 26 adressée à Maurice]. A Charles de La Rounat. *Le XIX^e siècle*, 12 juin 1877 (frag.).

2789. Mardi soir [26 janv. 1864]. A Maurice et Lina. *K*, IV, 458 (frag. sous la date du 26 janv.). — Aut., BHVP, G 1840.

2790. Jeudi soir [28 janv. 1864]. Aux mêmes. *K*, IV, 458-459 (long frag. sous la date du 28 janv.). — Aut., BHVP, G 1841.

2791. S. d. [30 janv., mention postérieure sur l'aut. : 1^er^ févr. 1864]. A Maurice. *K*, IV, 459 (frag. sous la date du 30 janv.) ; *S.-Dorval*, 360 (frag. inédit sous la date du 30 janv.). — Aut., BHVP, G 1842 ; copie, Lov., E 923, fol. 345.

2792. 2 févr. A Francis Laur. *R Paris*, 15 nov. 1899, 273-275.

2793. Jeudi soir [4 févr. 1864]. A Maurice. *S.-Dorval*, 360 (court frag. joint à un frag. de la l. du 7 févr.). — Aut., BHVP, G 1845 ; copie, Lov. E 923, fol. 350.

2794. Dimanche soir [7 févr. 1864, d'après le texte]. A Maurice et Lina. *S.-Dorval*, 360 (frag. s. d. joint à un frag. de la l. du 4 févr.). — Aut., BHVP, G 1846 ; copie, Lov., E 923, fol. 351.

2795. 8 févr. A Édouard Rodrigues. *Corr.*, V, 9-12 (sous l'indication : Nohant, 8 févr. 1864, l'un des éléments est faux, car à cette date G. S. est à Paris).

2796. Mardi soir [9 févr. mention postérieure sur l'aut. : 10 févr. 1864]. A Maurice. *K*, IV, 460-461 (long frag. sous la date du 9 févr.). — Aut., BHVP, G 1847.

2797. Paris, lundi matin [15 févr. 1864, d'après le texte confirmé par celui de l'agenda]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 467 (sous la date fausse de février 1866). — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

2798. Févr. [16 févr. 1864, d'après le texte et la réponse du prince qui est du 17 févr.]. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1923, 307-308 (sous la date imprécise de févr.).

2799. Jeudi soir [18 févr. 1864]. A Maurice. *K*, IV, 461 (long. frag). — Aut., BHVP, G 1850.

2800. Samedi soir [20 févr. 1864]. A Maurice et Lina. *Corr.*, V, 13-14 (incompl. sous la date du 21 févr.) ; *K*, IV, 462-463 (publ. les passages supprimés dans la *Corr.*). — Aut., BHVP, G 1851 ; copie des passages supprimés dans la *Corr.*, Lov., E 923, fol. 359.
— 21 févr. Aux mêmes. Voir n° précédent.

2801. 21 févr. [l. inscrite dans l'agenda de 1864, fol. 94, à la date du 22 févr.]. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1923, 309.

2802. 21 févr. A Gustave d'Eichthal. *R Paris*, 15 nov. 1899, 275-276 (avec l'indication Nohant, ce qui est impossible, à cette date G. S. est à Paris ; mais la date est peut-être fausse, car l'agenda nous apprend que le 19 févr. d'Eichthal est venu la voir).

2803. Paris, 22 févr. A François Buloz. *Pailleron, Dern. rom.*, 151-152. — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 148-149.

2804. S. d. [Paris, 23 févr. 1864, mention postérieure sur l'aut.]. A Maurice. *K*, IV, 463 (long. frag. sous la date du 23 févr.). — Aut., BHVP, G 1852.

2805. Dimanche soir [28 févr. 1864]. A Maurice et Lina. *Corr.*, V, 14-16 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1853.

2806. Mardi, 2 h. du matin [1er mars 1864, d'après le texte]. Aux mêmes. *Corr.*, V, 16-18. — Aut., BHVP, G 1855.

2807. Mardi soir [1er mars 1864, d'après le texte]. Aux mêmes. *Corr.*, V, 18-22 (incompl.) ; *K*, IV, 465-468 (complète en partie les passages supprimés dans la *Corr.*). — Aut., BHVP, G 1856.

2808. Mercredi soir [2 mars 1864, d'après le texte]. A Maurice. *K*, IV, 468 (long frag. sous la date du 2 mars). — Aut., BHVP, G 1857.

2809. Jeudi soir [3 mars 1864, d'après le texte]. Au même. *K*, IV, 468-469 (long frag. sous la date du 3 mars). — Aut., BHVP, G 1858.

2810. Paris, mars. A Oscar Cazamajou. *K*, IV, 469 (frag.). — Copie, Lov., E 923, fol. 365.

2811. [mars 1864 (?) ; d'après le texte cette l. est de peu postérieure à la 1re représentation de *Villemer*]. A Juliette Lamber. *J. Adam, Mes premières armes*, 441 (publ. s. d.).

2812. Samedi soir [5 mars 1864, d'après le texte]. A Maurice. *K*, IV, 469-470 (frag. sous la date du 5 mars). — Aut., BHVP, G 1859.

2813. Dimanche [6 mars 1864, d'après le texte confirmé par celui de l'agenda]. A Alexandre Dumas fils. *R hebd.*, 16 mars 1918, 304-305 (sous la date du 6 mars).

2814. S. d. [Paris, 8 mars 1864, d'après le texte]. A Maurice. *Corr.*, V, 22-23 (incompl. sous la date du 8 mars). — Aut., BHVP, G 1860.

2815. Mercredi soir [9 mars 1864, d'après le texte]. Au même. *K*, IV, 470 (frag.). — Aut., BHVP, G 1861.

2816. Jeudi soir [10 mars 1864, d'après le texte confirmé par celui de l'agenda]. Au même. *K*, IV, 471 (long frag.). — Aut., BHVP, G 1862.

2817. Paris, 10 mars. A Émile Aucante. *R Paris*, 1er nov. 1896, 1-4 ; *Le Gaulois*, 16 nov. 1896 (frag.) ; *S.-Sainte-Beuve*, 3-9 ; *S.-Musset (Decori)*, I-VI. — Aut., Lov., E 895, fol. 37-40.

2818. Samedi soir, 12 mars [1864, d'après le texte]. A Maurice. *K*, IV, 471 (frag.). — Aut., BHVP, G 1863.

2819. Paris, 15 mars. A Alexandre Dumas fils. *Le Gaulois*, 16 nov. 1896 ; *Sp. de Lov., V hist.*, 235-239.

2820. Paris, 16 mars. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 23-24 ; *S.-Flaubert*, 1904, 2 (sous la date du 15 mars).

2821. [15 ou 16 mars (?) 1864, d'après le texte qui se rapporte à un article paru le 14 mars dans *la Nation*]. A M. de Gaspérini. *La Nation*, 21 mars 1864 (frag. s. d.).

2822. Nohant, 19 mars [1864, d'après le texte confirmé par le carnet n.a.fr. 13657]. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 584 ; *S.-Sainte-Beuve*, 257-258. — Aut., Lov., E 899, fol. 190.

2823. [22 mars 1864 ; d'après le destinataire cette l. aurait été écrite de Nohant 8 jours après la 1re représentation de Villemer qui eut lieu

le 29 févr., mais le 7 mars G. S. est encore à Paris, elle n'est rentrée à Nohant que le 17 mars ; après cette date nous relevons dans le carnet n.a.fr. 13657 une l. à ce destinataire le 22 mars, nous supposons qu'il s'agit de celle-ci]. A Charles de La Rounat. *Le XIX^e siècle*, 12 juin 1877 (frag. s. d.).

2824. Nohant, 24 mars. A Charles Duvernet. *Corr.*, V, 24-25.

2825. Nohant, 25 mars. A Gustave d'Eichthal. *R Paris*, 15 nov. 1899, 276.

2826. Nohant, 31 mars. A Augustine de Bertholdi. *Corr.*, V, 25-26. — Aut., coll. de M^me Simone André-Maurois.

2827. Nohant, 1^er avril. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 276-278.

2828. Nohant, 8 avril. A Emma de La Roche-Aymon. *Fig.*, 23 janv. 1881 (frag. s. d.). — Aut., Lov., E 906, fol. 208-209.

2829. Nohant, 10 avril. A Jules Boucoiran. *K*, IV, 472 (frag.). — Copies, BHVP, carton G 5921 (2) et Lov., E 923, fol. 373.

2830. [Vers le 20 avril 1864]. A la commission pour le jubilé de Shakespeare. *Le Temps*, 24 avril 1864 ; *B. Gastineau, Les Génies de la Liberté. 1865*, 75.

2831. Nohant, 24 avril. A Hippolyte Magen. *L'Événement*, 17 juin 1876 (sans nom de destinataire) ; *Corr.*, V, 27-28 (donne le nom du destinataire, confirmé par le carnet n.a.fr. 13657, à la date du 25 avril).

2832. Nohant, 3 mai. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 278.

2833. Nohant, 4 mai. A Charles Poncy. *K*, IV, 472-473 (incompl.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 163-164.

2834. Nohant, 5 mai. A Berton père. *Corr.*, V, 28-29.

2835. Nohant, 8 mai. A Nancy Fleury. *Corr.*, V, 30-31.

2836. S. d. [début mai et d'après le texte antérieure à la l. suivante ; pour cette période deux l. à Buloz sont inscrites dans le carnet n.a.fr. 13657, aux 6 et 8 mai, cette l. pourrait être l'une des deux]. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 148 (frag.). — Aut. (incompl.), Lov., E 858, fol. 200-201.

2837. 11 mai. A Louis Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 148-149 (courts frag.). Aut., Lov., E 858, fol. 227-228.
— 17 mai. A Édouard Rodrigues. Voir n° 2845.

2838. Nohant, [21 date donnée par l'agenda et le carnet] mai. A Oscar Cazamajou. *Corr.*, V, 32-33 (sous la date imprécise de mai 1864).

2839. 6 juin. A Christine Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 171 (frag. s. d.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 280-281.

2840. [Nohant, 11 juin 1864, d'après le texte ; date confirmée par l'agenda et le carnet n.a.fr. 13657]. A Ludre Gabillaud. *K*, IV, 477 (incompl. sous la date du 11 juin). — Copies, BHVP, carton G 5921 (4) et Lov., E 923, fol. 377 (sous la date fausse du 11 janv.).

2841. Nohant, 11 juin. A M. Guillemat. *Corr.*, V, 34-35 ; *l'Écho de l'Indre*, 23 août 1901.

2842. Nohant, 11 [juin]. A Charles Duvernet. *K*, IV, 477 (sous la date du 11 juin). — Aut., archives Jacques Girerd (porte par erreur mai, le texte confirmé par le carnet n.a.fr. 13657, la date de juin) ; copies, BHVP, carton G 5921 (3) et Lov., E 923, fol. 376.

2843. Palaiseau, 12 juin soir. A Maurice et Lina. *K*, IV, 478 (incompl.). Aut., BHVP, G 1864.

2844. Palaiseau, 14 juin. Aux mêmes. *K*, IV, 478 (frag.) ; *Maurois, Lélia*, 467 (frag. joint à un frag. de la l. du 12 juin, sous la date du 14 juin). Aut., BHVP, G 1865.

2845. Palaiseau, 17 [juin (?)]. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 279 (sous la date du 17 mai, or à cette date elle est à Nohant ; d'après le texte cette l. a bien été écrite de Palaiseau, mais date-t-elle de juin ? dans le carnet n.a.fr. 13657 aucune mention à la date du 17 mai ni du 17 juin pour ce destinataire, mais aux 21, 24 et 30 juin).

2846. Palaiseau, 18 juin, samedi. A Maurice. *Corr.*, V, 35-37. — Aut., BHVP, G 1867.

2847. 29 juin. A Lina. *Corr.*, V, 38-41 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1869.

2848. Palaiseau, 3 juillet. A Francis Laur. *R Paris*, 15 nov. 1899, 279.

2849. Palaiseau, 12 juillet. A Ludre Gabillaud. *Corr.*, V, 42-43.

2850. 14 [juillet 1864, mention postérieure sur l'aut.]. A Lina. *Corr.*, V, 43-45 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1878.
— Guillery, 16 juillet. A Jules Boucoiran. Voir nº suivant.

2851. Guillery, [22 juillet, d'après le texte confirmé par celui de l'agenda]. Au même. *Corr.*, V, 45 (sous la date fausse du 16 juillet).

2852. Palaiseau, 24 juillet. A Ludre Gabillaud. *Corr.*, V, 46-47.

2853. 24 juillet. A Léontine Simonnet. *Corr.*, V, 48-49. — Aut., BHVP, G 387.

2854. Palaiseau, 24 juillet. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 280.

2855. [Palaiseau, 25 juillet 1864, d'après le texte ; date confirmée par le carnet n.a.fr. 13657]. A Nancy Fleury. *Corr.*, V, 52 (sous la date du 4 août).

2856. Palaiseau, lundi soir, 25 juillet. A Maurice et Lina. *Corr.*, V, 49-50 (incompl.). —Aut., BHVP, G 1885.
— Palaiseau, juillet. A Noël Parfait. Voir nº 2860.
— Palaiseau, 4 août. A Nancy Fleury. Voir nº 2855.

2857. Palaiseau, 6 août. A Maurice et Lina. *Corr.*, V, 53-54 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1892.

2858. Palaiseau, 6 août. A Jules Boucoiran. *Corr.*, V, 55.

2859. Palaiseau, 12 août. A Victor Hugo. *R France*, 1er déc. 1922, 520.

2860. Vendredi [19 août, d'après le texte ; date confirmée par le carnet n.a.fr. 13657]. A Noël Parfait. *Corr.*, V, 51 (sous la date imprécise de juillet 1864).

2861. Palaiseau, 26 août. A Charles Poncy. *Corr.*, V, 56-57. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 166-168.
— Sept. A Berton père. Voir nº 2866.

2862. Palaiseau, 2 oct. A Victor Duruy. *R lat.*, 25 mars 1903, 191.

2863. Palaiseau, 4 8bre [1864, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657]. A Émile Delérot. *Combat*, 24 juin 1954 (frag.). — Aut., Bibliothèque municipale, Versailles.

2864. Palaiseau, 11 oct. A Francis Laur. *R Paris*, 15 nov. 1899, 280.

2865. Palaiseau, 11 oct. A Victor Duruy. *R lat.*, 25 mars 1903, 191-192.

2866. Palaiseau, [20 oct. ; d'après le texte cette l. est postérieure à la reprise de Villemer, le 17 oct. Dans le carnet n. a. fr. 13657, il y a une l. à ce destinataire à la date du 20]. A Berton père. *Corr.*, V, 58-59 (sous la date imprécise de sept. 1864).

2867. Palaiseau, [20 (?), une l. à ce destinataire est inscrite à cette date dans le carnet n. a. fr. 13657] oct. A Ludre Gabillaud. *Corr.*, V, 60-62 (sous la date imprécise d'oct. 1864).

2868. Palaiseau, 20 oct. A Jules Janin. *M. Clément-Janin, Dédicaces et lettres aut.*, 75.

2869. Palaiseau, 24 8bre. A Maurice. *Corr.*, V, 62-64 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1915.

2870. Palaiseau, vendredi soir [28 oct.]. A Édouard Rodrigues. *Corr.*, V, 64-65 (incompl. sous la date du 29 oct.) ; *R Paris*, 15 nov. 1899, 280-281 (plus complète sous la date du 28 oct., date confirmée par le texte : « Demain c'est la 1re d'Émile Augier », qui eut lieu le 29 oct.). — 29 oct. Au même. Voir nº précédent.

2871. Nohant, 5 9bre. A Christine Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 172 (frag. s. d.).— Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 282-283.
— Palaiseau, nov. A Lina. Voir nº 2876.

2872. Paris, 23 déc. A Philibert Audebrand. *R Paris*, 31 déc. 1864, 199 (sans nom de destinataire) ; *Corr.*, V, 67-68 (donne le nom du destinataire).

2873. Paris, 23 déc. A Francis Melvil. *Corr.*, V, 66-69.

2874. Paris, 23 déc. A Édouard de Pompéry. *Corr.*, V, 69-70 ; *Ed. de Pompéry, Quintessences féminines, 1893*, 253-254 ; *L'Événement*, 12 avril 1896 (la donne à tort comme inédite, variantes).

2875. Palaiseau, dimanche soir [25 déc. 1864, mention postérieure sur l'aut. : 26 Xbre 64]. A Maurice. *S.-Dorval*, 365 (frag.). — Aut., BHVP, G 1924 ; copie, Lov., E 923, fol. 454.

2876. Dimanche soir [25 déc. 1864, d'après le texte et celui de la l. précédente]. A Lina. *Corr.*, V, 65-67 (sous la date fausse et imprécise de nov. 1864). — Aut., BHVP, G 1919.
— 27 déc. A Maurice. Voir nº suivant.

2877. Palaiseau, 28 Xbre. Au même. *S.-Dorval*, 365-366 (sous la date du 27 déc.). — Aut., BHVP, G 1925 ; copie, Lov., E 923, fol. 455.

2878. Palaiseau, 31 déc. A Marie-Sophie Leroyer de Chantepie. *Corr.*, V, 71-72.

1865

2879. Palaiseau, 4 janv. A Francis Laur. *R Paris*, 15 nov. 1899, 281-282.

2880. [Palaiseau] 11 janv. [c. p. Palaiseau, 12 janv. 65, c. p. d'arr. Paris, 12 janv. 65]. A Ladislas Mickiewicz. *Corr.*, V, 73-74 (avec l'indication Paris, le c. p. et l'agenda prouvent que le 11 janv. G. S. est à Palaiseau).

2881. 12 janv. A Auguste Nefftzer. *Corr.*, V, 75-76. — Aut., BHVP, G 1933.

2882. Palaiseau, 15 janv. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 585 ; *S.-Sainte-Beuve*, 258-260. — Aut., Lov., E 899, fol. 192-193.

2883. Palaiseau, 15 janv. A Armand Barbès. *Corr.*, V, 76-78.

2884. 17 janv. A Charles de La Rounat. *Le XIXe siècle*, 26 juin 1877 (frag.).

2885. 23 janv. A Francis Laur. *R Paris*, 15 nov. 1899, 282.

2886. Palaiseau, 25 janv. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1923, 310-311.

2887. Mercredi soir, Paris [25 janv. 1865, mention postérieure sur l'aut. 26 janv. 65]. A Maurice. *K*, IV, 485-486 (longs frag. sous la date du 25 janv.). — Aut., BHVP, G 1942 ; copie, Lov., E 924, fol. 20-21.

2888. 25 janv. A Francis. Laur. *R Paris*, 15 nov. 1899, 283-284.

2889. Palaiseau, 29 janv. (l. terminée le 31 janv.). A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 586-587 ; *S.-Sainte-Beuve*, 260-262. — Aut., Lov., E 899, fol. 194-195.

2890. Palaiseau, 7 févr. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, V, 79-80.

2891. Palaiseau, 9 févr. A Henri Arrault. *H. Arrault, Tableaux synoptiques d'hygiène, de médecine et de secours, 1865*, 6-7.

2892. Palaiseau, 11 févr. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 284-285.

2893. [Palaiseau, 14 févr. 1865, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657]. A Sophie Podlipska. *Corr.*, V, 112-113 (sous la date fausse du 12 févr. 1866) ; *Journal pour la littérature et la philologie modernes*, 1913, cahiers 4-5 (sous la date du 14 févr. 1865) ; *La Vie*, 1er févr. 1925, 49 (frag. sous la date du 14 févr.).

2894. Palaiseau, 14 févr. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1923, 312-313.

2895. Palaiseau, 16 févr. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 285.

2896. Palaiseau, 19 févr. [mention postérieure sur l'aut. 19 févr. 1865]. A Lina. *Le Monde*, 18 août 1954 (frag.) ; *S.-Viardot*, 282, note 1 (frag.). — Aut., BHVP, G 1952 ; copie, Lov., E 924, fol. 37.

2897. S. d. [21 févr. 1865 ; d'après le texte cette l. est de peu postérieure à celle adressée à Rodrigues le 16 févr. ; dans le carnet n. a. fr. 13657, une l. à Francis est inscrite à la date du 21 févr., on peut penser qu'il s'agit de celle-ci]. A Francis Laur. *R Paris*, 15 nov. 1899, 285-287 (sous la date imprécise de mars 1865).

2898. S. d. [peu après le 21 févr., d'après le texte : « Nos lettres se sont croisées »]. Au même. *R Paris*, 15 nov. 1899, 287 (sous la date imprécise de mars 1865).

2899. Palaiseau, 27 févr. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1923, 314 (icompl.). — Copies, BHVP, carton G 5921 (4) et Lov., E 924, fol. 42.

2900. Palaiseau, 3 mars. Au même. *RDM*, 15 sept. 1923, 315.

2901. Palaiseau, 9 mars. Au même. *Corr.*, V, 81-82 (incompl.). — Copies du passage supprimé dans la *Corr.*, BHVP, carton G 5921 (4) et Lov., E 924, fol. 45.

2902. Palaiseau [23] mars [date donnée par le carnet n. a. fr. 13657]. A Ernest Périgois. *Corr.*, V, 82-85 (incompl. sous la date du 26 mars). — 26 mars. Au même. Voir nº précédent.

2903. Palaiseau, 27 mars. A Emma de La Roche-Aymon. *Fig.*, 23 janv. 1881 (longs frag.). — Aut., Lov., E 906, fol. 210-211.

2904. Palaiseau, 27 mars [1865, d'après le texte ; date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657]. A Alexandre Dumas fils. *A. Maurois, Les Trois Dumas*. 353 (court frag. sous la date imprécise de 1865).

2905. Palaiseau, 30 mars. A Louis Ratisbonne. *Corr.*, V, 85-86.
— Mars. A Francis Laur. Voir nº 2897 et 2898.

2906. 5 avril. A Maurice et Lina. *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 483, note 15 (frag.). — Aut., BHVP, G 1965 ; copie, Lov., E 924, fol. 56.

2907. Palaiseau, 19 avril. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 287-288.

2908. Palaiseau, 21 avril. Au même. *R Paris*, 15 nov. 1899, 288-289.

2909. Palaiseau, 17 mai. A M. Leblois. *Corr.*, V, 86-87.

2910. Palaiseau, 18 mai. A Mathieu Borie. *L'Art*, août 1904, nº 778, 364 ; *Emile Fage, Mélanges, 1905*, 188.

2911. Palaiseau, 26 mai. A Francis Laur. *R Paris*, 15 nov. 1899, 289.

2912. Palaiseau, 28 mai. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1923, 315-316. — Copie, BHVP, carton G 5921 (4).

2913. Palaiseau, 1er juin. Au même. *Corr.*, V, 87-88 (incompl.). — Copie des passages supprimés dans la *Corr.*, BHVP, carton G 5921 (4).

2914. Palaiseau, 9 juin. A [Charles Lambert]. *Corr.*, V, 89-91 (sans nom de destinataire). — Copie, Lov., E 918, fol. 210-211 (donne le nom du destinataire).

2915. Palaiseau, 9 juin. A Hippolyte Lucas,. *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, août 1893, 115-116 ; *Ann. rom.*, mai-juin 1905, 246. — Copie, Lov., E 927, fol. 114.
— 16 juin. A Andersen. Voir nº 3008.

2916. Palaiseau, [18 (?), d'après le texte et celui de deux l. inédites à Lina, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657] juin. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1923, 317 (sous la date imprécise de juin 1865).

2917. Palaiseau, 27 juin [1865, d'après le texte]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 457-458. — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2918. Palaiseau, 27 juin. A Louis Ulbach. *Corr.*, V, 91-92. — Aut., Lov., E 915, fol. 447-448.

2919. Palaiseau, 29 juin. A Maurice. *Corr.*, V, 92-95. — Aut., BHVP, G 1993.

2920. 30 juin. A Hippolyte Lucas. *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, août 1893, 116 ; *Ann. rom.*, mai-juin 1905, 246. — Copie, Lov., E 927, fol. 114.
— Juin. Au prince Napoléon (Jérôme). Voir nº 2916.

2921. Palaiseau, 2 juillet. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 458-459 (plusieurs frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2922. Samedi soir [8 juillet 1865, d'après le texte ; date confirmée par l'agenda ; l. inscrite dans le carnet n. a. fr. 13657 à la date du 9 juillet]. Au même. *Hetzel*, 462 (court frag. s. d.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2923. Palaiseau, 18 juillet. A Francis Laur. *R Paris*, 15 nov. 1899, 289-290.

2924. S. d. [20 juillet 1865, d'après le texte et celui de l'agenda ; date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 462 (publ. s. d.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2925. Palaiseau, 21 juillet. A Francis Laur. *R Paris*, 15 nov. 1899, 291.

2926. S. d. [25 juillet 1865, d'après le texte et celui de la l. précédente ; date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657]. A Jules Verne. *Le Temps*, 29 déc. 1897 ; *La République*, 13 févr. 1901 ; *Ann. pol. et lit.*, 2 avril 1905 (sous la date fausse de 1855).

2927. Palaiseau, 25 juillet. A Henri Arrault. *ON*, 29 juillet 1865 ; *L'Économiste français*, 3 août 1865, 246 (incompl.) ; *L'Univers illustré*, 15 sept. 1866.

2928. Palaiseau, 12 août. A Jules Duval. *L'Économiste français*, 17 août 1865, 257.

2929. Palaiseau, 12 août. A Monsieur Moynier. *L'Économiste français*, 17 août 1865, 257-258 ; *Le Siècle*, 1er sept. 1865 ; *Débats*, 15 août 1926.

2930. Palaiseau, 12 août. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 291.

2931. Palaiseau, 18 août [1865, d'après le texte]. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 1er oct. 1909, 544. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2932. 21 août. Au même. *R Paris*, 1er oct. 1909, 545. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2933. Palaiseau, 21 août. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 462. — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2934. Palaiseau, 21 août. A Maurice. *K*, IV, 490. — Aut., BHVP, G 2018.

2935. Palaiseau, 21 août. A Félix Nadar. *Cat. de l'exposition G. S., B. N., 1954*, nº 285. — Aut., B. N., n. a. fr. 25003, fol. 4.
— 22 août. A Alexandre Dumas fils. *La Chronique médicale*, 15 juillet 1904, 488 (d'après le texte et tous les textes connus de cette époque, cette lettre nous paraît apocryphe).

2936. Palaiseau, 22 août. A Oscar Gazamajou. *K*, IV, 490-491.

2937. S. d. [22 août 1865, d'après le texte ; date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657]. A Maurice. *K*, IV, 491-492. — Aut., BHVP, G 2019.

2938. Palaiseau, 23 août. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 462-463. — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2939. Palaiseau, 23 août [c. p. Palaiseau, 24 août 65]. A Lina. *K*, IV, 492 (publ. s. d.). — Aut., BHVP, G 2020.

2940. Palaiseau, mercredi matin 23 août [1865]. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1923, 317.

2941. Palaiseau, 25 [août, c. p. Palaiseau, 25 août 65, c. p. d'arr. La Châtre, 26 août 65]. A Lina. *K*, IV, 492-493. — Aut., BHVP, G 2021.

2942. Palaiseau, 26 août. A Charles Poncy. *K*, IV, 493 (incompl. sous la date du 25). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 176-177.

2943. S. d. [28 août 1865]. A André Boutet. *K*, IV, 494 (frag. sous forme de P. S. après une l. réellement adressée à Élisa Boutet, voir nº suivant). — Copie, BHVP, carton G 5921 (2).

2944. Nohant, lundi soir [28 août 1865]. A Élisa Boutet. *K*, IV, 493-494 (donne à tort André Boutet comme destinataire). — Copie, BHVP, carton G 5921 (2).

2945. S. d. [fin août 1865, datée par le texte]. A une amie non identifiée *RB*, 15 oct. 1892, 492 ; *E. Grenier, Souvenirs littéraires*, 109-110.

2946. Nohant, 2 7bre. A Angèle et Ernest Périgois. *K*, IV, 494. — Copie, BHVP, carton G 5921 (4).

2947. Nohant, 3 7bre. A André Boutet. *K*, IV, 494 (frag.). — Copie, BHVP, carton G 5921 (2).

2948. Nohant, 9 7bre. Au même. *K*, IV, 494 (court frag.). — Copie, BHVP, carton G 5921 (2).

2949. Palaiseau, 22 7bre. A Mme de Voisins. *Fig. sup.*, 18 juin 1876. — Aut., Lov., E 913, fol. 391.

2950. Palaiseau, 24 7bre. A Charles Poncy. *K*, IV, 495 (frag.) ; *RDM*, 15 août 1909, 931 (frag. inédit). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 179-181.

2951. Palaiseau, 27 sept. A Louis Ulbach. *La Cloche*, 30 janv. 1870 (frag. s. d.) ; *Ferragus (L. Ulbach), Nos contemporains*, 11e livraison, 1870, 83-84 (même frag. s. d.) ; *La Vie littéraire*, 15 juin 1876 (frag. sous la date fausse du 27 sept. 1867) ; *L. Ulbach, Nos contemporains, éd. 1883*, 226-227 (frag. s. d.) ; *Corr.*, V, 98-99 (variantes).

2952. Paris, mardi soir [3 oct. 1865, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657 ; mention postérieure sur l'aut. 4 oct. 65]. A Maurice. *K*, IV, 496-499 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2028.

2953. Palaiseau, jeudi soir [5 oct. ; c. p. Palaiseau, 5 oct. 65, c. p. d'arr.

La Châtre, 6 oct. 65]. A Lina. *K*, IV, 497-499 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2029.

2954. Palaiseau, 7 oct. A Victor Hugo. *R France*, 1er déc. 1922, 521.

2955. Paris, 23 8bre. A François Buloz. *Pailleron, Dern. rom.*, 157-159 (plusieurs frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 185-186.

2956. Palaiseau, 24 8bre. A Christine Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 159 (court frag. s. d.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 286-287 ; copie, aut., BHVP, G 2035 (texte un peu différent).

2957. Palaiseau, 25 8bre. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 161 (frag.). Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 187-188 ; copie aut., BHVP, G 2038.

2958. S. d. [28 oct. 1865, d'après le carnet n. a. fr. 13657, date confirmée par le texte d'une l. inédite à Maurice du même jour]. A Albert Lacroix. *Petite revue internationale*, 17-24 oct. 1896, 224 ; *NRI*, 1er nov. 1897, 434-435.

2959. Paris, vendredi [17 nov. 1865, datée par l'agenda et le carnet n. a. fr. 13657]. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 1er oct. 1909, 545 (sous la date fausse de févr. 1866). — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2960. S. d. [18 nov. 1865 (?), d'après le texte et celui de plusieurs l. de la même époque pourrait être celle qui est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13657 à cette date]. A Albert Lacroix. *NRI*, 1er nov. 1897, 442 (frag. s. d.).

— 22 nov. A Gustave Flaubert. Voir nº 3044.

2961. S. d. [c. p. Paris, 28 nov. 1865]. A [Charles Marchal]. *Lorédan Larchey, Dictionnaire historique d'argot, supplément aux 7e et 8e éd., 1880*, XVI (frag. s. d. et sans nom de destinataire). — Aut., BHVP, Na 17, fol. 1-2.

2962. Palaiseau, 30 9bre [1865, d'après le texte]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 463. — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2963. Lundi soir [4 déc. 1865 (?), d'après le texte antérieure au départ de G. S. pour Nohant le 9 déc. Dans le carnet n. a. fr. 13657, une l. à ce destinataire est inscrite au 4 déc. on peut penser qu'il s'agit de celle-ci]. A Albert Lacroix. *NRI*, 1er nov. 1897, 442.

2964. Vendredi [8] déc. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 292 (sous la date du 20 déc. ; mais, d'après le texte, cette l. est antérieure de peu au départ de G. S. pour Nohant le 9 déc.).

2965. Nohant, 12 X [déc.]. A Mme de Voisins. *Fig. sup.*, 18 juin 1876 (frag. sous la date imprécise de déc. 1865) ; *Hommes et mondes*, juillet 1945, 175 (frag. s. d.). — Aut., Lov., E 913, fol. 395-396.

2966. S. d. [peu après le 12 déc. d'après le texte]. A la même. *Fig. sup.*, 18 juin 1876 (frag. s. d. précise). — Aut., Lov., E 913, fol. 420.

2967. Nohant, 15 déc. Au baron Taylor. *Débats*, 8 janv. 1866 ; *Corr.*, V, 101-102.

— 20 déc. A Édouard Rodrigues. Voir nº 2964.

2968. Nohant, dimanche soir [24 déc. 1865, d'après le texte et celui de la l. suivante ; date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657]. A Mme de Voisins. *Fig. sup.*, 18 juin 1876 (frag. s. d.). — Aut., Lov., E 913, fol. 401-402.

2969. Nohant, 28 X [déc. 1865]. A la même. *Fig. sup.*, 18 juin 1876 (frag. s. d.). — Aut., Lov., E 913, fol. 397-398.

2970. S. d. [Nohant, 1865]. A Michel Lévy. *Lit., nas.*, 1939, nº 33-34, 71† (publ. traduite en russe, sous cette date). — Aut., Institut d'Histoire de l'Académie des sciences, Léningrad.

1866

2971. 1er janv. [c. p. de l'env. jointe : La Châtre, 2 janv. 66]. A Charles Poncy. *D. Fahmy, Ch. Poncy*, 122, note 1 (court frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 185-187.

2972. 1er janv. A [Charles Marchal]. *Lorédan Larchey, Dictionnaire historique d'argot, supplément aux 7e et 8e éd.*, XVI (court frag. sans nom de destinataire).

2973. S. d. [3 janv. 1866, d'après le texte et celui de l'agenda ; date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657]. A Charles de La Rounat. *Le XIXe siècle*, 26 juin 1877 (frag. s. d.).

2974. S. d. [3 janv. 1866 (2e l.), d'après le texte et celui de l'agenda ; date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657, à la date du 3 janv. nous lisons : La Rounat 2 fois]. Au même. *Le XIXe siècle*, 26 juin 1877 (frag. s. d.).
— 7 janv. A Alexandre Dumas fils. Voir no 2976.

2975. [Nohant, 7 et] 8 [janv. 1866, d'après le texte]. A Mme de Voisins. *Fig. sup.*, 18 juin 1876 (long frag. s. d.). — Aut., Lov., E 913, fol. 405-406.

2976. S. d. [Nohant, 9 et 10 janv. 1866, d'après le texte et le P. S. annonçant la naissance d'Aurore, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657]. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, V, 102-104 (incompl. sous la date du 7 janv.). — Copie du passage supprimé dans la *Corr.*, BHVP, carton G 5921 (3).

2977. 9 janv. A Charles de La Rounat. *Le XIXe siècle*, 26 juin 1877.

2978. Nohant, 9 janv. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 292.

2979. Nohant, 12 janv. A Victor Hugo. *R France*, 1er déc. 1922, 522.

2980. S. d. [12 janv. 1866, d'après le texte ; date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657]. Au docteur Darchy. *Arts*, 8 mars 1946, 6 (court frag. s. d.).

2981. Nohant, 12 janv. [c. p. La Châtre, 12 janv. 66]. A Félix Nadar. *Cat. de l'exposition G. S., B. N., 1954*, no 287. — Aut., B. N., n. a. fr. 24285, fol. 146.

2982. Nohant, 12 janv. [c. p. La Châtre, 12 janv. 66]. A Eugène Fromentin. *R lat.*, 15 mars 1903, 185.

2983. Nohant, 12 janv. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 587 ; *S.-Sainte-Beuve*, 262. — Aut., Lov., E 899, fol. 198.

2984. 16 ou 17, je ne sais pas [16 ou 17 janv. 1866 ; l. inscrite dans le carnet n. a. fr. 13657 à la date du 17]. A Mme de Voisins. *Fig. sup.*, 18 juin 1876 (frag.) ; *Hommes et mondes*, juillet 1946, 175 (frag. s. d. non inédit). — Aut., Lov., E 913, fol. 409-410.

2985. 18 janv. A la même. *Fig. sup.*, 18 juin 1876 (incompl. sous la date du 18 janv. 1856). — Aut., Lov., E 913, fol. 411.

2986. Nohant, 20 janv. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 587-588 ; *S.-Sainte-Beuve*, 263-264. — Aut., Lov., E 899, fol. 200-201.

2987. Nohant, 20 janv. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, V, 104-105.

2988. 25 janv. A [Charles Marchal]. *Lorédan Larchey, op. cit.*, XVI (court frag. sans nom de destinataire).

2989. S. d. [début 1866 ; d'après le texte cette l. accompagnait l'envoi de *Monsieur Sylvestre*, inscrit à la B. F. le 27 janv. 1866]. A Juliette Lamber. *J. Adam, Mes sentiments et nos idées avant 1870, 1905*, 106 (court frag. s. d.).

2990. 1er févr. [1866, d'après le texte]. A MAURICE. *Corr.*, V, 106-107 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2061.

2991. Dimanche soir [5 fév,. 1866, mention postérieure sur l'aut. ; date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657]. AU MÊME. *Corr.*, V, 107-112 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2063.
— Lundi matin, févr. A P.-J. Hetzel. Voir n° 2797.

2992. S. d. [10 févr. 1866, d'après le texte et celui de l'agenda ; date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657]. A CHARLES MARCHAL. *R Paris*, janv. 1957, 14 (frag. s. d.) ; *A. Maurois, Les Trois Dumas*, 339 (même frag. s. d.). — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.
— 12 févr. A SOPHIE PODLIPSKA. Voir n° 2893.

2993. Mercredi soir [21 févr. ; mention postérieure sur l'aut. 24 févr. 1866]. A FRANÇOIS BULOZ. *Pailleron, Dern. rom.*, 152-153 (frag. sous la date imprécise de févr. 1866). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 190-191.
— févr. A EUGÈNE FROMENTIN. Voir n° 2959.

2994. 19 mars. A [CHARLES MARCHAL]. *Lorédan Larchey, op. cit.*, XVI (court frag. sans nom de destinataire).

2995. 15 avril. AU MÊME. *Lorédan Larchey, op. cit.*, XVI (court frag. sans nom de destinataire).

2996. Mercredi soir [18 avril 1866, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657 où cette l. est inscrite à la date du 19]. AU MÊME. *Cat. de l'exposition G. S., B. N., 1954*, n° 291 (frag. sous la date du 19 avril). — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

2997. Nohant, 4 mai. A FRANCIS LAUR. *R Paris*, 15 nov. 1899, 292-293.

2998. Mardi soir [8 mai 1866]. A EUGÈNE FROMENTIN. *R Paris*, 1er oct. 1909, 545 (sous la date du 9 mai).
— 9 mai. AU MÊME. Voir n° précédent.

2999. S. d. [9 mai 1866, d'après le carnet n. a. fr. 13657 ; c. p. Palaiseau (illisible), c. p. d'arr. Paris, 10 mai 66]. A GUSTAVE FLAUBERT. *S.-Flaubert*, 3-4 (sous la date du 10 mai). — Aut., BHVP, G 6125.
— 10 mai. AU MÊME. Voir n° précédent.

3000. S. d. [entre le 10 et le 14 mai 1866, d'après le texte. Dans le carnet n. a. fr. 13657, une l. à ce destinataire est inscrite à la date du 11 mai, on peut penser qu'il s'agit de celle-ci]. AU MÊME. *S.-Flaubert*, 5 (sous la date imprécise de 1866 ; l. de la main d'Eugène Lambert).

3001. Palaiseau, 14 mai. AU MÊME. *S.-Flaubert*, 6.

3002. Palaiseau, mercredi 16 mai. AU MÊME. *S.-Flaubert*, 7-8.

3003. S. d. [23 mai 1866, d'après le texte et celui de l'agenda ; cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13657 à la date du 24]. A CHARLES MARCHAL. *Maurois, Lélia*, 478 (frag. s. d.) ; *R Paris*, janv. 1957, 14 (frag. s. d.) ; *A. Maurois, Les Trois Dumas*, 339 (même frag. s. d.). — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

3004. Jeudi midi [peut-être le 24 mai, d'après une l. d'Hetzel à Andersen jointe à celle-ci, cf. Album d'Andersen]. A P.-J. HETZEL. *R rev.*, 15 oct. 1897, 107 (publ. avec l'indication jeudi midi).

3005. Palaiseau, 25 mai. A MONSIEUR DESPLANCHES. *Corr.*, V, 113-116.

3006. Nohant, 4 juin. A ÉDOUARD RODRIGUES. *R Paris*, 15 nov. 1899, 293.

3007. Nohant, 14 juin. A ANDRÉ BOUTET. *Corr.*, V, 117-119.

3008. 16 juin [1866, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657]. A ANDERSEN. *R rev.*, 15 oct. 1897, 108 (sous la date de 1866) ; *L'Eclair*, 5 nov. 1925 (sous la date de 1866, présentée à tort comme inédite) ; *RHLF*, juillet-sept. 1926, 490-491 (sous la date fausse de 1865).

3009. Nohant, 28 juin. A ALEXANDRE DUMAS FILS. *Corr.*, V, 119-121.

3010. Nohant, 5 juillet. Au même. *Corr.*, V, 121-123 (incompl.).

3011. Nohant, 5 juillet. A Joseph Dessauer. *Die Heimat*, 1877, 1re livraison, 436 ; *Corr.*, V, 123-124.

3012. Nohant, 11 juillet. A un destinataire non identifié. *Lit. nas.*, 1939, nº 33-34, 712 (publ. traduite en russe). — Aut., Musée de littérature, Moscou.

3013. Nohant, 31 juillet. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 8-9.

3014. Paris, samedi soir, 4 août. Au même. *S.-Flaubert*, 9.

3015. Dimanche, 5 août. Au même. *S.-Flaubert*, 9.
— 5 août. A Mme Arnould-Plessy. Voir nº 3103.
— 10 août. A Gustave Flaubert. Voir nº 3021.
— 10 août. A Maurice. Voir nº 3020.
— 12 août. A Gustave Flaubert. Voir nº 3038.

3016. Paris, 12 août. A Alphonse Peyrat. *Quelques lettres à A. Peyrat, publ. par Joseph Reinach, 1903*, 86.
— 15 août. A Joseph Dessauer. Voir nº 2732.

3017. 16 août. A Victor Hugo. *R France*, 1er déc. 1922, 523.

3018. Paris, mercredi soir 22 août. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 10.

3019. Saint-Valéry, lundi 1 h. du matin [27] août. Au même. *S.-Flaubert*, 10-11 (sous la date fausse du 26 août qui, en 1866, est un dimanche).

3020. Paris, vendredi 1 h. de l'après-midi [31 août 1866 ; d'après le texte et celui de l'agenda, cette l. est de peu postérieure au retour de Croisset qui eut lieu de 30 août]. A Maurice. *Corr.*, V, 127-130 (incompl. sous la date fausse du 10 août). — Aut., BHVP, G 2145.

3021. Vendredi [Paris, 31 août]. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 126 (incompl. sous la date fausse du 10 août, d'après le texte cette est de peu postérieure au retour de Croisset, le 30 août) ; *S.-Flaubert*, 11-12 (plus compl. sous la date du 31 août).

3022. Samedi [Paris, 1er sept. 1866, mention postérieure sur l'aut.]. A Maurice. *Corr.*, V, 132-134. — Aut., BHVP, G 2147.

3023. Paris, 2 sept. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 12-13.

3024. 3 sept. A Albert Lacroix. *NRI*, 1er déc. 1897, 579.

3025. Nohant, 21 sept. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 134-137 ; *S.-Flaubert*, 13-16.

3026. Nohant, 28 7bre. Au même. *Corr.*, V, 138-139 (incompl.) ; *S.-Flaubert*, 18-19. — Aut., coll. Depruneaux.

3027. Nohant, 28 sept. A Noël Parfait. *Corr.*, V, 140.

3028. Nohant, lundi soir, 1er oct. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 142-145 (sous la date d'oct. 1866) ; *S.-Flaubert*, 23-26 (la date du 1er oct.).

3029. Nohant, 8 oct. A Marguerite Thuillier. *Corr.*, V, 141.

3030. Nohant, 12 oct. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er déc. 1899, 528-529.

3031. Nohant, 16 oct. Au même. *R Paris*, 1er déc. 1899, 529-530.

3032. Nohant, 19 oct. [1866, d'après le texte confirmé par celui de l'agenda]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 26.

3033. Nohant, 23 oct. Au même. *S.-Flaubert*, 26-27.

3034. S. d. [31 oct. 1866 ; d'après la destinataire cette l. fixerait la 1re visite qu'elle fit à G. S. ; l'agenda nous apprend que le 1er nov. 1866, J. Lamber et Mme Lebarbier de Tinan sont venues la voir, la réflexion qui accompagne cette information permet de penser que G. S. voyait J. Lamber pour la première fois ; en conséquence nous datons cette l.

du 31 oct.]. A JULIETTE LAMBER. *J. Adam, op. cit.*, 144 ; *Fig.*, 13 juin 1926 (texte différent).

3035. Paris, 10 nov. A GUSTAVE FLAUBERT. *Corr.*, V, 145-147 (incompl.) ; *S.-Flaubert*, 27-29 (plus complète).

3036. Paris, dimanche, 11 nov. AU MÊME. *S.-Flaubert*, 29.

3037. Dimanche [11 nov., 2e l. à cette date, cf. A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 296]. AU MÊME. *S.-Flaubert*, 35 (sous la date du 18 nov.).

3038. Paris, 13 nov., nuit de mardi à mercredi. AU MÊME. *Corr.*, V, 130-132, (incompl. sous la date fausse du 12 août) ; *S.-Flaubert*, 31-33 (plus complète sous la date du 13 nov. confirmée par l'agenda).

3039. Paris, mercredi [14 nov. 1866, d'après le texte et celui de la l. précédente]. A Mme FLAUBERT. *RHLF*, janv.-mars 1957, 21. — Aut., Lov., Corr. de Flaubert, B, VI, fol. 452-453.

3040. Paris, 16 9bre [1866]. A CHARLES PONCY. *Corr.*, V, 147-149. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 208-211.

3041. 16 nov. A GUSTAVE FLAUBERT. *S.-Flaubert*, 33-34.

3042. Vendredi [16 nov. 1866, 2e l. à cette date]. AU MÊME. *S.-Flaubert*, 34-35 (sous la date du 16 nov.).
— 18 nov. AU MÊME. Voir nº 3037.

3043. Lundi [19 nov. 1866, mention postérieure sur l'aut., date confirmée par l'agenda]. A MAURICE. *Corr.*, V, 149-150 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2166.

3044. Palaiseau, 22 9bre. A GUSTAVE FLAUBERT. *Corr.*, V, 99-101 (incompl. sous la fausse date du 22 nov. 1865) ; *S.-Flaubert*, 35-37 (redatée de 1866). — Aut., coll. Depruneaux (porte la date [18]66).

3045. Palaiseau, 29 9bre [1866, mention postérieure sur l'aut., date confirmée par l'agenda]. AU MÊME. *Corr.*, V, 151-155 (p. 394, la table porte par erreur : 20 nov.) ; *S.-Flaubert*, 39-42. — Aut., BHVP, G 2171.

3046. Palaiseau, 30 nov. Au MÊME. *Corr.*, V, 155-158 ; *S.-Flaubert*, 44-46 (quelques variantes).

3047. S. d. [c. p. Paris, 4 déc. 66]. AU MÊME. *S.-Flaubert*, 47-48 ; *G. Flaubert, Corr., éd. Librairie de France*, 1924, III, 82-84 (fac-sim.).

3048. Paris, 8 Xbre. AU MÊME. *S.-Flaubert*, 50-52. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

3049. S. d. [entre le 8 et le 14 déc. 1866 ; d'après le texte cette l. répond à une l. de Flaubert du 7 déc. et une autre l. de Flaubert du 15 déc. est la réponse à celle-ci]. AU MÊME. *Corr.*, V, 338 (sous la date fausse du 2 févr. 1863) ; *S.-Flaubert*, 50 (sous la date imprécise de déc. 1866). — Aut., coll. Alfred Dupont.

3050. Mardi matin [11 déc., c. p. Paris, 11 déc. 66]. A HENRY HARRISSE. *Ann. pol. et lit.*, 26 avril 1926, 454. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 2-4.

3051. 13 déc. A THOMAS COUTURE. *Corr.*, V, 158-159 (la date à tort de Palaiseau, l'agenda nous apprend que le 13 déc. G. S. est à Paris). — Brouillon aut., BHVP, G 2179.

3052. Lundi [Paris, 17 déc. 1866, date confirmée par l'agenda]. A GUSTAVE FLAUBERT. *S.-Flaubert*, 54-55.
— déc. AU MÊME. Voir nº 3049.
— déc. A SAINTE-BEUVE. Voir nº 2557 et 2559.

3053. S. d. [1866 (?) ; d'après le destinataire cette l. est postérieure à la parution de *Notre-Dame de Thermidor*, inscrite à la B. F. du 21 juillet 1866]. A ARSÈNE HOUSSAYE. *A. Houssaye, Les Confessions, 1885*, VI, 365-366 (frag. s. d.).

3054. S. d. [1866 (?), cette l. est antérieure à la parution du *Monde des papillons* de *Maurice Sand*, inscrit à la B. F. du 15 déc. 1866]. A Maurice. *M. Sand, Le Monde des papillons, 1867*, 52-54 (s. d.) ; *G. Sand, Questions d'art et de littérature, 1878*, 275-278 (sous la date de 1867).

1867

3055. 4 janv. A [Charles Marchal]. *Lorédan Larchey, Dictionnaire historique d'argot, supplément aux 7e et 8e éd.*, XVI (court frag. sans nom de destinataire).

3056. 4 janv. A Francis Laur. *R Paris*, 1er déc. 1899, 530-531.

3057. Samedi [5 janv., c. p. Paris, 5 janv. 67]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 26 avril 1926, 454. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 7-8 *bis*.

3058. Mercredi [Paris, 9 janv. 1867, d'après le texte ; date confirmée par l'agenda]. A Sainte-Beuve. *S.-Sainte-Beuve*, 267-268 (sous la date de janv. 1867). — Aut., Lov., E 899, fol. 204-205.

3059. Paris, 9 janv. au soir. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 159-161 ; *S.-Flaubert*, 55-57 (quelques variantes).

3060. Nohant, 15 janv. A Armand Barbès. *Corr.*, V, 162-166.

3061. Nohant, 15 janv. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 167-170 ; *S.-Flaubert*, 59-63 (quelques variantes).

3062. 16 janv. A Hippolyte Taine. *RDM*, 15 janv. 1933, 336 (frag.).

3063. Nohant, 19 janv. [c. p. La Châtre, 19 janv. 67]. A Henry Harrisse. *Corr.*, V, 171-173 (erreurs de lecture) ; *Ann. pol. et lit.*, 26 avril 1926, 453-454 ; *MF*, 1er déc. 1953, 674. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 9-14.

3064. Nohant, 21 janv. [1867, d'après le texte]. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, V, 174-176.

3065. S. d. [dimanche, 27 janv. 1867 ; l. redatée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 296]. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 176-179 (sous la date du 8 févr.) ; *S.-Flaubert*, 65-68 (sous la date imprécise de 1867).

3066. Nohant, mardi 29 janv. [1867, G. S. a écrit par erreur 66, Buloz a corrigé la date]. A François Buloz. *Pailleron, Dern. rom.*, 165 (frag. sous la date de janv. 1867). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 191 *bis*-192. — Janv. Au même. Voir n° précédent.

3067. Nohant, 2 févr. A Hippolyte Taine. *RDM*, 15 janv. 1933, 337-338. — Nohant, 8 févr. A Gustave Flaubert. Voir n° 3065.

3068. Nohant, [8] févr. Au même. *Corr.*, V, 180-183 (incompl. sous la date du 16) ; *S.-Flaubert*, 70-73 (plus complète sous la date du 8 févr.). — Copie, Lov., E 917, fol. 390.

3069. Nohant, 14 févr. A Henry Harrisse. *Corr.*, V, 179-180 (incompl.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 15-17.

3070. Nohant, 15 févr. A Émile de Girardin. *Lit. nas.*, 1939, n° 33-34, 712 (publ. traduite en russe). — Aut., Institut de littérature de l'Académie des sciences, Léningrad.
— 16 févr. A Gustave Flaubert. Voir n° 3068.

3071. Nohant, 18 févr. A Paul de Saint-Victor. *Corr.*, V, 183-184.

3072. Nohant, 2 mars. A Armand Barbès. *Corr.*, V, 184-185.

3073. Nohant, 4 mars. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 75-76.

3074. S. d. [c. p. La Châtre, 13 mars 67]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 2 mai 1926, 480. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 21-22.

3075. Nohant, 13 mars [1867 ; d'après le texte cette l. accompagne la l.

précédente]. A ALEXANDRE DUMAS FILS. *Ann. pol. et lit.*, 2 mai 1926, 480. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 23.

3076. 14 mars. A GUSTAVE FLAUBERT. *S.-Flaubert*, 76.

3077. Vendredi, 22 mars. AU MÊME. *S.-Flaubert*, 77.

3078. Samedi soir [23 mars ; l. redatée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 296]. AU MÊME. *S.-Flaubert*, 77 (sous la date imprécise de 1867 (?).

3079. Nohant, 9 avril [c. p. La Châtre, 9 avril 67]. A HENRY HARRISSE. *Corr.*, V, 255-258 (incompl. sous la date fausse du 9 avril 1868) ; *Ann. pol. et lit.*, 2 mai 1926, 480 (sous la date du 9 avril 1867). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 119-124.

3080. Nohant, 11 avril. A LOUIS VIARDOT. *Corr.*, V, 186-187 ; *L. Héritte de La Tour, Une Famille de grands musiciens, 1923*, 99 (fac-sim. de la dernière page).

3081. Nohant, 11 avril. A GUSTAVE FLAUBERT. *S.-Flaubert*, 77-78.

3082. S. d. [avril 1867 (?) ; d'après le texte pourrait être de cette époque]. A ALBERT LACROIX. *NRI*, 1er nov. 1897, 441 (frag. s. d.).

3083. Nohant, 15 avril. A ANDRÉ BOUTET. *Corr.*, V, 187-189.

3084. Nohant, 24 avril. A LOUIS VIARDOT. *Corr.*, V, 190-191.

3085. Nohant, 4 mai. A ÉDOUARD RODRIGUES. *R Paris*, 1er déc. 1899, 531-532.

3086. Nohant, 9 mai. A GUSTAVE FLAUBERT. *Corr.*, V, 192-195 ; *S.-Flaubert*, 80-83 (quelques variantes).

3087. Nohant, 12 mai. A ARMAND BARBÈS. *Corr.*, V, 195-197.

3088. 12 mai [c. p. La Châtre, 13 mai 67]. A HENRY HARRISSE. *MF*, 1er déc. 1953, 674 (frag. sous la date fausse du 17 mai). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 35-38.

— 17 mai. AU MÊME. Voir nº précédent.

3089. Nohant, 25 mai, soir [c. p. La Châtre, 26 mai 67]. AU MÊME *Ann. pol. et lit.*, 9 mai 1926, 505. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 42-45.

3090. 30 mai. A ALEXANDRE DUMAS FILS. *A. Maurois, Les Trois Dumas*, 361 (court frag.). — Copie, Lov., E 882, fol. 462.

3091. Nohant, 30 mai. A GUSTAVE FLAUBERT. *Corr.*, V, 197-199 ; *S.-Flaubert*, 86-88.

3092. Nohant, 30 mai. A FRANCIS LAUR. *R Paris*, 1er déc. 1899, 532.

3093. Nohant, 14 juin. A GUSTAVE FLAUBERT. *Corr.*, V, 199-204 ; *S.-Flaubert*, 88-92 (quelques variantes).

3094. Nohant, 14 juin. A HIPPOLYTE TAINE. *RDM*, 15 janv. 1933, 339.

3095. Nohant, 15 juin. A P.-J. HETZEL, *Hetzel*, 483-484. — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

3096. Paris, 8 juillet [1867]. A UN DESTINATAIRE NON IDENTIFIÉ. *Le Nord*, 13 juillet 1867.

3097. 10 juillet. A ALBERT LACROIX. *NRI*, 15 nov. 1897, 518-519.

3098. Nohant, 24 juillet [1867, date donnée par le c. p.]. A GUSTAVE FLAUBERT. *S.-Flaubert*, 92-93.

3099. Nohant, 28 juillet. A HENRY HARRISSE. *Corr.*, V, 204-206 ; *Ann. pol. et lit.*, 9 mai 1926, 505 (variantes). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 46-48.

3100. Nohant, 29 juillet. A FRANÇOIS ROLLINAT. *Raoul Lafagette, Chants d'un montagnard, 1869*, 101-104 ; *Corr.*, V, 206-208 (quelques variantes).

3101. Nohant, 1er août. A LAFONT. *L'Entr'acte*, 4 août 1867, 3.

3102. Nohant, 4 août. AU PRINCE NAPOLÉON (JÉRÔME). *RDM*, 15 sept. 1923, 319-320.

3103. Nohant, 5 août [1867, d'après le texte]. A Mme Arnould-Plessy. *Corr.*, V, 125 (sous la date fausse du 5 août 1866, à cette date G. S. est à Paris). — Aut., BHVP, G 2631.

3104. Nohant, 6 août. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 208-209 ; *S.-Flaubert*, 94-95.

3105. Nohant, 10 août. A Raoul Lafagette, *R. Lafagette, op. cit.*, 246-247 ; *Corr.*, V, 210.

3106. Nohant, 18 août. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 211 ; *S.-Flaubert*, 95.

3107. Nohant, [entre le 20 et le 24, peut-être le 23, cf. A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 297] août 1867. Au même. *Corr.*, V, 216-217 (sous la date imprécise d'août 1867) ; *S.-Flaubert*, 96-97 (quelques variantes).

3108. 23 août [1867, d'après le texte où il est question de la mort de François Rollinat, survenue le 13 août 1867]. A Mme Arnould-Plessy. *Corr.*, V, 212-213. — Aut., BHVP, G 2614.

3109. Nohant, 27 août. A Armand Barbès. *Corr.*, V, 213-215.

3110. 1er 7bre. A Mme Arnould-Plessy. *Corr.*, V, 217-218. — Aut., BHVP, G 2615.

3111. S. d. [avant le 15 sept. 1867]. A Henri Brissac. *L'Epoque*, 15 sept. 1867. — Copie, Lov., E 927, fol. 61.
— 10 sept. A Gustave Flaubert. Voir n° 3113.

3112. [vers le 10 sept. 1867]. A Paul Meurice. *Corr. entre Victor Hugo et Paul Meurice, 1909*, 261 (frag. cité par P. Meurice dans sa l. du 15 sept. 67 à V. Hugo).

3113. Nohant, 12 sept. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 219-220 (sous la date fausse du 10 sept., l'aut. est bien daté 12 sept.) ; *S.-Flaubert*, 97-98 (sous la même fausse date).

3114. [Nohant, avant le 23 sept. 1867, peut-être le 21 (?)]. Au rédacteur en chef de « La Liberté ». *La Liberté*, 23 sept. 1867 ; *Corr.*, V, 220-223 (sous la date du 23 sept.).
— Palaiseau, 27 sept. A Louis Ulbach. Voir n° 2951.

3115. Paris, 1er oct. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 223-224 (incompl.) ; *S.-Flaubert*, 99-100 (plus complète).

3116. 3 oct. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er déc. 1899, 533.

3117. Nohant, 11 8bre. A Henry Harrisse. *Corr.*, V, 224-226 ; *Ann. pol. et lit.*, 9 mai 1926, 505-506 (incompl.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 64-67.

3118. Nohant, 12 oct. A Armand Barbès. *Corr.*, V, 226-228.

3119. Nohant, 12 8bre [1867, d'après le texte et celui de la l. précédente]. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 229-230 ; *S.-Flaubert*, 102-103. — Aut., coll. Depruneaux.

3120. 17 8bre [c. p. La Châtre, 18 oct. 67]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 9 mai 1926, 506 (sous la date fausse du 21 oct.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 68-70 *bis*.

3121. Nohant, 17 oct. A Hippolyte Taine. *RDM*, 15 janv. 1933, 339-342.
— 21 oct. A Henry Harrisse. Voir n° 3120.

3122. Nohant, 21 8bre [1867, d'après le texte]. A Mme Arnould-Plessy. *Corr.*, V, 230-231 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2616.

3123. Nohant, 27 oct. A Gustave Flaubert,. *Corr.* V, 232-233 (sous la date du 28 oct.) ; *S.-Flaubert*, 103-104 (plus complète sous la date du 27 oct.).
— 28 oct. Au même. Voir n° précédent.

3124. Nohant, 1er nov. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er déc. 1899, 533-535.

3125. S. d. [Nohant, 5 nov. 1867, d'après le texte, date confirmée par l'agenda]. A Paul Meurice. *RSH*, oct.-déc. 1959, 401-404. — Aut., B. N., n. a. fr. 13791, fol. 8-16.

3126. Nohant, 11 nov. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er déc. 1899, 535.

3127. Nohant, 16 9bre. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 166 (court frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 193-194.

3128. Nohant, 17 nov. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er déc. 1899, 536. — 20 nov. A Henry Harrisse. Voir nº suivant.

3129. Nohant, 25 9 [nov., c. p. La Châtre, 25 nov. 67]. Au même. *Ann. pol. et lit.*, 9 mai 1926, 506 (incompl. sous la date fausse du 20 nov.) ; *MF*, 1er déc. 1953, 674-675 (frag. en partie inédit). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 74-78.
— Lundi soir [25 nov.]. Au même. Voir nº 3131.

3130. 29 nov. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er déc. 1899, 536.

3131. Lundi soir [2 déc. 1867 ; cette l. accompagne une l. de M. Delaporte datée du 25 nov. 67 que G. S. renvoie à Harrisse qui la lui avait communiquée. On peut penser que cet échange de correspondance a pris une semaine, le lundi serait donc celui qui suit le 25 nov., c'est-à-dire le 2 déc.]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 9 mai 1926, 506 (sous la date fausse du 25 nov.).

3132. Nohant, 5 déc. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 233-234 ; *S.-Flaubert*, 106-107.

3133. S. d. [début déc. 1867, avant le 15 d'après le texte]. A Juliette Lamber. *J. Adam, Mes sentiments et nos idées avant 1870*, 186-187 (publ. s. d.).

3134. S. d. [début déc. 1867 ; d'après le texte postérieure au départ de Silvestre qui a quitté Nohant le 24 nov., mais antérieure de quelques jours au 15 déc. date de la représentation des marionnettes pour laquelle G. S. demande des feux de Bengale]. A Armand Silvestre. *Le Gaulois*, 12 juillet 1887.

3135. Nohant, 21 déc. A Luigi Calamatta. *Corr.*, V, 234-236.

3136. Nohant, 21 Xbre [1867, d'après le texte ; date vérifiée sur l'aut. par A. F. J. Jacobs]. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 236-240 (incompl. sous la date fausse du 31 déc.) ; *S.-Flaubert*, 109-113 (même texte sous la même fausse date).

3137. Nohant, 23 Xbre [c. p. La Châtre, 24 déc. 67]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 16 mai 1926, 531 (incompl.) ; *MF*, 1er déc. 1953, 675 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 90-92.

3138. 30 Xbre au soir [c. p. La Châtre, 31 déc. 67]. Au même. *MF*, 1er déc. 1953, 675 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 93-95.

3139. Nohant, 30 Xbre. A Sainte-Beuve. *S.-Sainte-Beuve*, 268. — Aut., Lov., E 899, fol. 206.
— 31 déc. A Gustave Flaubert. Voir nº 3136.
— 1867. A Maurice. Voir nº 3054.

1868

3140. Nohant, 1er janv. A Armand Barbès. *Corr.*, V, 240-241.

3141. Nohant, 4 janv. A Marguerite Thuillier. *Corr.*, V, 242.

3142. 12 janv. A Juliette Lamber. *J. Adam, Mes sentiments et nos idées avant 1870*, 196-197.

3143. Nohant, 12 janv. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 114.

3144. 16 janv. A François Buloz. *Pailleron, Dern. rom.*, 166 (frag. sous la date fausse de juillet 1869). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 197-198.

3145. Nohant, 16 janv. A Nancy Fleury. *Corr.*, V, 243-244.

3146. [Fin janv. 1868 ; d'après le texte et le carnet n. a. fr. 13657 cette l. pourrait-être du 26 janv.]. A Juliette Lamber. *J. Adam, op. cit.*, 197-198 (publ. s. d.).

3147. Nohant, 7 févr. [date confirmée par le carnet n. a. fr. 13657]. A la même. *J. Adam, op. cit.*, 198-199.

3148. Nohant, [8, d'après le carnet n. a. fr. 13657] févr. A la même. *J. Adam, op. cit.*, 199-200 (sous la date du 7 févr.).

3149. 15 févr. A Sainte-Beuve. *S.-Sainte-Beuve*, 269 (sous la date fausse du 18 févr.). — Aut., Lov., E 899, fol. 208.
— 18 févr. Au même. Voir n° précédent.

3150. Bruyères, samedi soir [22 févr. 1868, date confirmée par le texte et celui d'une l. inédite à Lina]. A Charles Poncy. *Corr.*, V, 245 (sous la date du 22 févr. 1868). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 240-241.

3151. Bruyères, mardi [25 févr. 1868, c. p. Vallauris, 26 févr. 68]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 16 mai 1926, 531 (sous la date du 26 févr. 1868). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 111-113.

3152. Golfe Jouan, 7 mars [1868, d'après le texte et le lieu d'expédition]. A Mme Arnould-Plessy. *Corr.*, V, 246-247 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2617.

3153. Bruyères-Golfe Jouan [vers le 7 (?) mars 1868, d'après le texte et celui de l'agenda]. A Alphonse Karr. *Les Guêpes*, 3 oct. 1875, 381.

3154. Nohant, dimanche ou samedi soir, je ne sais plus [15 ou 14 mars 1868, d'après le texte ; cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13657 à la date du 14]. A Juliette Lamber. *J. Adam, op. cit.*, 245-247.

3155. Nohant, 15 mars [1868, d'après le texte]. A Mme Arnould-Plessy. *Corr.*, V, 247-248. — Aut., BVHP, G 2618.

3156. Nohant, 16 mars [c. p. La Châtre, 17 mars 68]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 16 mai 1926, 531. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 114-116.

3157. Nohant, 17 mars. A Édouard Cadol. *Corr.*, V, 248-249.

3158. [Nohant, 15 ou 16 mars 1868, d'après le texte]. A Mme Lebarbier de Tinan. *J. Adam, op. cit.*, 245 (frag.).

3159. Nohant, 19 mars [1868, d'après le texte]. A Charles Poncy. *D. Fahmy, Ch. Poncy*, 123 (court frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 251-252.

3160. Nohant, 23 mars. A Juliette Lamber. *Corr.*, V, 250-253 (incompl.). — Copie des passages supprimés dans la *Corr.*, BHVP, carton G 5921 (1).

3161. Nohant, 25 mars. A Martine. *Les Nouvelles littéraires et politiques (Lyon)*, 10 mai 1903, 1.
— Nohant, 26 mars. A Mme Lebarbier de Tinan. Voir n° 3537.

3162. Nohant, 6 avril. A Francis Laur. *R Paris*, 1er déc. 1899, 538-540.
— 9 avril. A Henry Harrisse. Voir n° 3079.

3163. Jeudi soir [c. p. 7 mai 68]. A Edmond Plauchut. *La Vie moderne*, 22 juillet 1882, 458 (publ. s. d.). — Aut., BHVP, G 2781.

3164. Paris, 10 mai. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 115.

3165. Lundi soir, 11 mai. Au même. *S.-Flaubert*, 115.

3166. Dimanche, 17 mai. Au même. *S.-Flaubert*, 116.

3167. Dimanche, 17 mai. A Juliette Lamber-Adam. *J. Adam, op. cit.*, 253-254 (incompl.). — Copie, BHVP, carton G 5921 (1).

3168. S. d. [mardi, 19 mai 1868, l. datée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 297]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 116-117 (publ. s. d.).

3169. Paris, jeudi 21 mai. Au même. *S.-Flaubert*, 117-118.
— 25 mai. A Juliette Adam. Voir n° 3171.

3170. Mardi soir, 26 mai. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 118.

3171. Paris, [28] mai [1868, d'après le texte et l'agenda]. A Juliette Adam. *J. Adam, op. cit.*, 257 (sous la date fausse du 25 mai).

3172. Paris, jeudi soir 28 mai. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 118-119.

3173. Paris, vendredi soir [29 mai 1868, l. datée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 297]. Au même. *S.-Flaubert*, 133 (sous la date fausse du 28 août ou 4 sept.).

3174. Nohant, 8 juin. A Juliette Adam. *Corr.*, V, 258-260 ; *J. Adam, op. cit.*, 259-260 (quelques variantes).

3175. Nohant, 10 juin [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 11 juin]. A Louis Viardot. *Corr.*, V, 260-264.

3176. Nohant, 16 juin. A P.-J. Hetzel. Hetzel , 493-494 (incompl., le P. S. manque). — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

3177. Nohant, 19 juin. A Alphonse Peyrat. *R ill.*, 1^er^ nov. 1892, 316 (frag. sans nom de destinataire) ; *Quelques lettres à A. Peyrat publ. par Joseph Reinach*, 85.

3178. Nohant, 21 juin [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 22]. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 264-266 (incompl.). *S.-Flaubert*, 119-120 (plus complète).

3179. Nohant, 21 juin. A Maxime Du Camp. *RDM*, 15 août 1882, 729 (frag. s. d.). — Aut., Bibliothèque de l'Institut, ms 3766, 329-330.

3180. S. d. [22 (?) juin 1868, d'après le texte et l'inscription dans le carnet n. a. fr. 13662 à cette date]. A Juliette Adam. *J. Adam, op. cit.*, 262 (frag. s. d.).

3181. S. d. [26 juin 1868, d'après le texte et le carnet n. a. fr. 13662]. A Edmond Plauchut. *La Vie moderne*, 22 juillet 1882, 458 (frag. s. d.).

3182. Nohant, 29 juin [c. p. La Châtre, 29 juin 68, c. p. d'arr. Paris, 30 juin 68]. Au même. *La Vie moderne*, 22 juillet 1882, 458 (frag. s. d.). — Aut., BHVP, G 2782.

3183. [29 (?) juin 1868, d'après le texte et le carnet n. a. fr. 13662]. A Juliette Adam. *J. Adam, op. cit.*, 262-263 (s. d.).

3184. Nohant, 5 juillet [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 4]. A Joseph Dessauer. *Die Heimat, 1877*, 1^re^ livraison, 436 ; *Corr.*, V, 266-268.

3185. Nohant, 12 juillet. A Guillaume Guizot. *Corr.*, V, 268-270. — Aut., BHVP, G 2251.

3186. Nohant, mardi 13 [ce qui est une erreur, le mardi est le 14. C. p. La Châtre, 15 juillet 68]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 16 mai 1926, 531 (sous la date du 13 juillet). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 143-145.

3186 *bis*. S. d. [14 juillet 1868, d'après le texte et celui de l. inédites de P. Meurice à G. S.]. A Paul Meurice. *Le Temps*, 27 juin 1869 (publ. s. d.). — Copie, Lov., E 926, fol. 11.

3187. Nohant, 14 au soir [juillet 1868, cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 15]. A Paul Meurice. *RSH*, oct.-déc. 1959, 405 (incompl.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13791, fol. 17.

3188. Dimanche [19 juillet 1868, d'après le texte et la réponse de P. Meurice, BHVP]. Au même. *RSH*, oct.-déc. 1959, 405-406. — Aut., B. N., n. a. fr. 13791, fol. 19-20.

3189. Nohant, 31 juillet. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 270-273 ; *S.-Flaubert*, 122-125 (variantes).

3190. Nohant, 23 août [1868, d'après le texte et l'agenda, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A [Charles Marchal]. *Louis Peygnaud, Roses sans épines*, 76-77 (publ. s. d.) ; *Cat. de l'exposition G. S., B. N., 1954*, n° 274 (sous la date fausse de 1861) ; *Centre-Eclair*, 10 août 1955 (frag., toutes ces publications donnent à tort Mérimée comme destinataire) ; *RSH*, oct.-déc. 1959, 407-408 (publ. redatée, le nom du destinataire identifié). — Aut., Musée G. S. et de la Vallée noire, La Châtre.

3191. Nohant, [24 (?) date donnée par le carnet n. a. fr. 13662] août. A Pauline Villot. *Corr.*, V, 273-274 (sous la date imprécise d'août 1868).
— Paris, vendredi soir, 28 août ou 4 sept. A Gustave Flaubert. Voir n° 3173.

3192. Paris, 30 août. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 16 mai 1926, 532 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 146-147.

3193. 31 août. A Gustave Flaubert. *BSAC*, juil. 1935, 85 (court frag. s. d.).
— Août. A Pauline Villot. Voir n° 3191.
— Août. A Gustave Flaubert. Voir n° 3196.

3194. Jeudi [sept. 1868, mention postérieure sur l'aut. ; l. inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 3]. A Maurice. *Corr.*, V, 278-279 (incompl. sous la date imprécise de sept. 1868). — Aut., BHVP, G 2267.

3195. S. d. [8 sept. 1868, d'après le texte où il est question d'un article paru le 7, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A Timothée Trimm (Léo Lespès). *Le Petit journal*, 29 sept. 1868.

3196. Paris, 10 sept. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 274-276 (sous la date imprécise d'août 1868) ; *S.-Flaubert*, 128-129 (sous la date du 10 sept. confirmée par le texte).

3197. Nohant, 13 sept. A Mme Arnould-Plessy. *Albert Houtin, Le Père Hyacinthe dans l'église romaine, 1920*, 243-246. — Copie, Bibliothèque publique et universitaire, Genève.

3198. Nohant, 13 sept. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1925, 320-321.

3199. Nohant, 17 7bre [l. inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 18]. A Edmond Plauchut. *Galerie contemporaine, littéraire et artistique*, 1876, 2e semestre (fac-sim.).

3200. Nohant, 18 sept. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 276-278 (incompl.) ; *S.-Flaubert*, 130-131 (plus complète).

3201. Paris, [29, l. datée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 297] sept. Au même. *Corr.*, V, 279-281 ; *S.-Flaubert*, 136-137 (ces deux publ. sous la date imprécise de fin sept. 1868).
— Fin sept. Au même. Voir n° précédent.

3202. Paris, 6 oct. Au même. *S.-Flaubert*, 138.

3203. 6 8bre. Au Père Hyacinthe [Loyson]. *Albert Houtin, op. cit.*, 248-249. — Aut., Bibliothèque publique et universitaire, Genève ; brouillon aut., BHVP, G 2277.

3204. Nohant, 15 oct. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 281-284 ; *S.-Flaubert*, 138-140 (quelques variantes).

3205. Nohant, 31 8bre [1868, d'après le texte]. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, V, 284-285.

3206. Nohant, 31 8bre [c. p. La Châtre, 31 oct. 68]. A [Charles Marchal]. *Lorédan Larchey, Dictionnaire historique d'argot, supplément aux 7e et 8e éd.*, XVI (court frag. sans nom de destinataire).

3207. Nohant, 20 nov. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 285-286 ; *S.-Flaubert*, 142-143 (quelques variantes).

3208. Nohant, 21 9bre [c. p. La Châtre, 22 nov. 68]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 16 mai 1926, 532 (incompl.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 151-153.

3209. [2 déc. (?) 1868, l. où il est question de la mort de Mallefille survenue le 24 nov. ; dans le carnet n. a. fr. 13662, une l. à ce destinataire est indiquée à la date du 2 déc. on peut penser qu'il s'agit de celle-ci]. A Edmond Adam. *J. Adam, op. cit.*, 325 (frag.).

3210. Nohant, 12 déc. A Charles de Chilly. *Fig.*, 27 févr. 1870 ; *Corr.*, V, 286-287.

3211. Nohant, 17 Xbre. A Auguste Nefftzer. *Le Temps*, 20 déc. 1870. — Aut., Lov., E 914, fol. 483.

3212. Nohant, 17 déc. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, V, 287-288.

3213. Nohant, 20 Xbre [c. p. La Châtre, 22 déc. 68]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 16 mai 1926, 532 (incompl.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 154-156.

3214. Nohant, 20 déc. A Juliette Lamber-Adam. *Corr.*, V, 289-290.

3215. Nohant, 21 déc. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 290-293 ; *S.-Flaubert*, 145-147.

3216. Nohant, 27 déc. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er déc. 1899, 540-541.

1869

3217. 1er janv. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 150.

3218. Nohant, 2 janv. A Armand Barbès. *Corr.*, V, 295-296.

3219. Nohant, 2 janv. [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 3]. A Émile Rollinat. *Le Voltaire*, 27 mai 1880 (incompl. et sans nom de destinataire) ; *Le Temps*, 1er juillet 1881 ; *L'Entr'acte*, 17 juillet 1881 ; *Corr.*, V, 293-294.

3220. Nohant, 10 janv. [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 9]. A Juliette Adam. *Corr.*, V, 297-299.
— Nohant, 15 janv. A Sainte-Beuve. Voir no 3254.

3221. Nohant, 17 janv. A Gustave Flaubert. *Corr.*, V, 299-302 ; *S.-Flaubert*, 150-152 (quelques variantes).

3222. Nohant, 11 févr. Au même. *Corr.*, V, 302-303 ; *S.-Flaubert*, 156-157 (texte plus complet, quelques variantes).

3223. Nohant, 11 févr. [G. S. a daté 12 par erreur, cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 11, le c. p. de l'enveloppe jointe porte : La Châtre, 11 févr. 1869]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 16 mai 1926, 532 (sous la date du 12 févr.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 162-164.
— 12 févr. Au même. Voir no précédent.

3224. Nohant, 18 févr. [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 19 févr.]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, V, 304-306 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2795 (1 et 2).